

**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

N° 65  
JANVIER 1985  
VOL. XIII – XVIII<sup>e</sup> ANNÉE



**BULLETIN  
DES AMIS  
D'ANDRÉ GIDE**

**REVUE TRIMESTRIELLE**

publiée par le  
**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ LYON II**

avec le concours du  
**CENTRE NATIONAL DES LETTRES**

**DIX-HUITIÈME ANNÉE  
VOL. XIII  
1985**

le  
*Bulletin des Amis d'André Gide*

revue trimestrielle fondée en 1968  
publiée par le  
**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES  
DE L'UNIVERSITÉ LYON II**  
avec le concours du  
**CENTRE NATIONAL DES LETTRES**  
paraissant en janvier, avril, juillet et octobre

est principalement diffusé par abonnement annuel ou compris dans les publications servies aux membres de l'Association des Amis d'André Gide au titre de leur cotisation pour l'année en cours  
Tarifs : voir en dernière page de chaque livraison



**RÉDACTION**  
*composition et mise en page*

CLAUDE MARTIN  
3, rue Alexis-Carrel  
F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon  
Tél. (7) 859 16 05

Toute correspondance relative au BAAG doit être envoyée  
à Claude MARTIN, directeur responsable de la Revue

— Rubrique «Entre nous...» : Alain GOULET, 158 rue de la Délivrande,  
F 14000 Caen, tél. (31) 94 58 78

— Rubriques «Lectures gidiennes» et «Gide et la recherche universitaire» :  
Pierre MASSON, 92 rue du Grand Douzillé, F 49000 Angers, tél. (41) 66 72  
51.



# BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

DIX-HUITIÈME ANNÉE — VOL. XIII — N° 65

JANVIER 1985

RENÉ-PIERRE COLIN	Un hôte lyonnais d'André Gide : Renaud Icard . . . . .	5
PIERRE LACHASSE	L'ordonnance symbolique des <i>Cahiers</i> <i>d'André Walter</i> . . . . .	23
CLAUDE FOUCART	Le procès Krantz, ou un fait divers qui aurait pu devenir un roman gidien . . . . .	39
JEAN-PHILIPPE LACHÈSE	Taha Hussein et André Gide . . . . .	59
ROBERT LEVESQUE	Journal inédit (suite) . . . . . Cahiers XIV et XV (13 mars — 21 août 1935)	67
	Le Dossier de presse des <i>Faux-Monnayeurs</i> (XII) . . . . .	120
	Le Dossier de presse de <i>Si le grain ne meurt</i> (V) . . . . .	125
	Le Dossier de presse de <i>L'École des Femmes</i> (IV) . . . . .	127
	Le Dossier de presse du <i>Voyage au Congo</i> (IV) . . . . .	128
	Chronique bibliographique . . . . .	142
	Lectures gidiennes . . . . .	149
	Gide et la Recherche universitaire . . . . .	157
	Au Tertre, chez Martin du Gard, par HENRI HEINEMANN . . . . .	165
	Cinéma AAAG : André Gide et Marc Allégret . . . . .	167
	Les comptes 1984 de l'AAAG . . . . .	168
	Varia . . . . .	170
	Nouveaux Membres de l'AAAG . . . . .	179
	Abonnements et cotisations (Tarifs 1985) . . . . .	180

*De nombreux Membres de l'AAAG  
se sont déjà acquittés, spontanément,  
de leur cotisation pour l'année 1985...*

*Pour que votre association continue,  
qu'elle poursuive et développe ses activités,  
nous prions instamment  
ceux de nos Sociétaires qui ne l'ont pas encore fait  
d'envoyer à notre Trésorier  
le montant de leur cotisation.*

*(Tarifs inchangés depuis 1983 :  
voir en dernière page de ce numéro.)*

UN HÔTE LYONNAIS D'ANDRÉ GIDE  
RENAUD ICARD

par  
RENÉ-PIERRE COLIN

Un beau domaine de Gif-sur-Yvette, qui occupait l'emplacement d'une ancienne abbaye de bénédictins, fut au cours des trente premières années de ce siècle un lieu de pèlerinage où des pères de famille aimaient à conduire leurs enfants pour leur présenter, à la manière d'une «grand'mère de notre troisième République», une vieille dame que la mort semblait avoir oubliée, Juliette Adam. Elle avait connu Victor Hugo, Flaubert, George Sand. Chez elle, on avait porté aux nues Gambetta avant de dénoncer sa politique «bismarckisante». L'abbesse de Gif rapportait la scène qui, à l'en croire, avait eu lieu dans son salon parisien : «Le jour où je m'aperçus que Gambetta risquait de compromettre "ma" République, je lui dis : "Sortez, Monsieur." Et il sortit, là, par cette porte.»<sup>1</sup> On murmurait que des raisons bien plus intimes avaient été la cause de cette célèbre rupture.

Du temps, beaucoup de temps avait passé. Les jours de réception à Gif, on préférait les bouts rimés et les charades, les promenades et le jeu de boules. Quelques grands survivants du siècle précédent conversaient dans le parc avec les jeunes protégés de l'hôtesse qui aimait à se présenter comme leur marraine. Elle les encourageait en termes bénins, leur rappelant l'exemple de Loti : «Il faut croire en soi. Allez de l'avant. Souvent, je l'ai dit à Pierre, comme je vous le dis.» Aux heures de confiance, Juliette Adam parlait encore des preuves qu'elle possédait contre Dreyfus et revenait sur les thèmes favoris du nationalisme. Lorsque son «filleul» Renaud Icard vint lui présenter ses enfants en 1931, juste avant qu'elle ne cessât de recevoir, la vieille dame en robe

1. Tous les propos que nous prêtons à Juliette Adam sont tirés de l'hommage que lui rendit Renaud Icard : «Devant une tombe. Souvenirs sur Juliette Adam» (*Le Salut public*, Lyon, 29 septembre 1936). On consultera en outre Saad Morcos, *Juliette Adam* (Le Caire : Ed. Dar al-Maaref, 1961).



blanche se planta devant eux, au garde-à-vous, et, dans un large salut militaire, leur dit : « Je salue la France. »

Icard avait éveillé l'attention de Juliette Adam pour des raisons qui ne tenaient pas toutes à la littérature. Certes, elle avait chaleureusement accueilli ses premiers livres, mais un motif plus curieux avait enrichi sa sympathie : l'intérêt qu'elle portait à l'Égypte et à tout ce qui touchait ce pays dont elle réclamait depuis longtemps l'indépendance. Renaud Icard était en effet issu du côté maternel d'une riche famille copte : sa mère, Hilime Farg Ali, avait épousé un jeune fonctionnaire, Jean-Baptiste Icard, qui devait faire une longue carrière de sous-préfet.

C'est à Vaulx-Milieu dans l'Isère, dans le château appartenant à sa grand' mère, que Renaud Icard naquit, le 13 mai 1886. L'enfant fit l'essentiel de ses études au lycée Ampère de Lyon et à La Rochelle, des études perturbées par les nominations successives de son père à Ploermel, Issoire, Albertville, Bastia, Narbonne, et aussi par la mésentente, puis la séparation de ses parents. Après la fin de ses études secondaires, Icard tâta quelque temps de la philosophie en Sorbonne et acheva à Lyon une licence en droit. Sa famille avait quelque raison d'imaginer qu'il choisirait la sécurité du notariat et le mariage qu'il contracta avec Marguerite Chainé, la fille de Léon Chainé, un des plus puissants avoués de la ville, avait de quoi étayer leur espérance. La cérémonie qui eut lieu le 27 juin 1910 rassembla la société lyonnaise en l'église St-François-de-Sales : Mgr Lacroix prononça un discours où se décelait l'intérêt qu'il portait à l'œuvre du beau-père d'Icard, un actif représentant du catholicisme libéral dans la cité. Icard se retrouvait ainsi allié à une famille introduite tout à la fois dans le domaine du notariat et de la haute finance, de plus fort appréciée à Fourvière, puisque les « Chainé de Lyon » géraient non seulement les intérêts de la grande bourgeoisie, mais aussi ceux de l'Archevêché.

Dans les salons lyonnais, on commençait alors à parler d'un jeune écrivain, le frère de Marguerite, Pierre Chainé, dont les débuts poétiques, à vrai dire inoffensifs, avaient été appréciés. Il allait, avec l'âge, manifester de plus en plus d'attrance pour le théâtre du Grand-Guignol. Les membres les plus vigilants de la famille ne semblent pas toujours avoir goûté cette évolution : c'est pourtant sur cette scène, où le naturalisme avait trouvé son dernier souffle, que Pierre Chainé obtint ses principaux succès, en collaborant souvent avec le « prince de l'épouvante », André de Lorde. En semble, ils adaptèrent *Bagnes d'enfants*, *La Petite Roque*, *Les Perversis*, tirèrent une pièce du roman de Clément Vautel, *Mon Curé chez les riches*, qui fut longtemps jouée. C'est Anatole France qui reconnut la part la plus originale de son œuvre en préfaçant *Les Mémoires d'un rat* que l'expérience des tranchées lui inspira.

Il n'est pas sûr qu'Icard ait eu pour l'œuvre de son beau-frère un respect

sans limite : littérairement, les deux hommes étaient mal faits pour s'entendre, et rien ne prouve que le protégé de Juliette Adam ait recherché l'appui de Chaîne lorsqu'il eut l'ambition de faire représenter ses pièces sur des scènes parisiennes. En fait, si Pierre Chaîne avait très tôt envisagé de vivre de sa plume au risque de mécontenter certains de ses proches, Icard, lui, était resté plus indécis. Il était riche, bien des domaines le tentaient, et rien ne le pressait de choisir. Il s'installa dans la belle demeure de Tour Ali à Caluire, construite au lendemain de la guerre de 1870 et dont le nom rappelait évidemment la famille Farg Ali. Le souvenir des visiteurs évoque ce lieu délicieux aux portes de Lyon, le beau domaine de quatre hectares et la maison où Icard, tout au long de sa vie, accumula les œuvres d'art.

Lorsque la guerre de 1914 éclata, il ne fut pas incorporé et se préoccupa du sort des soldats atteints ou menacés de cécité que l'on évacuait sur Lyon où existait déjà un centre ophtalmologique réputé : usant de son entregent, il put créer à Caluire une imprimerie de braille et une école destinée aux aveugles.

C'est au lendemain de la guerre qu'il devint un personnage familier aux Lyonnais. Il avait ouvert au 13 de la rue Gasparin, à l'enseigne de «L'Art français», un magasin d'antiquités qui était également, à l'occasion, une galerie d'art : l'antiquaire, en effet, était très curieux des œuvres contemporaines, malgré l'agacement qu'il éprouvait devant les «démarquages plus ou moins cyniques ou adroits [...] de sous-Utrillo, de sous-Derain et de sous-Matisse». <sup>2</sup> Ce déplaisir qu'il ressentait devant «l'impersonnalité des grandes expositions officielles» le conduisit à organiser pour la première fois en avril 1927 un Salon des Jeunes. Il y exposa les œuvres d'artistes débutants où il décelait une spontanéité perdue par les radoteurs des salons traditionnels. Bien qu'elle dérangeât les habitudes, cette expérience reçut un bon accueil, et son initiateur n'y mit fin lui-même, au bout de quatre ans, que dans la crainte qu'elle ne fût à son tour gagnée par la sclérose et la répétition. Cet esthète qui aimait à bousculer les règles n'était pas un marchand ordinaire : l'œuvre qui l'intéressait éveillait sa passion, il lui prêtait une vie, un passé qu'il évoquait avec un enthousiasme contagieux. Un de ses premiers livres, les *Contes de mon antiquaire*, un recueil de récits fantastiques, révèle la séduction déconcertante de cet artiste dont l'attrait n'était pas sans mélange. Curieux de tout, Icard, facilement volubile, lassait parfois ses auditeurs par l'excès de ses engouements. Charmeur et insupportable, il avait d'autres raisons de passer aux yeux de la société superlativement bourgeoise de Lyon, peuplée, disait-il, «de passants

2. Renaud Icard, «L'expérience du "Salon des Jeunes"», dans *Message pour l'ère* (Lyon : Audin, s.d. [1967]), p. 40.

trapus, au front carré [...], béants à la vaine puissance des affaires»<sup>3</sup>, pour un personnage scandaleux : il ne faisait aucun mystère du plaisir que lui inspirait la vue des «beaux jeunes gens» à cette période qui, selon une formule de Rodin qu'il se plaisait à répéter, ou même à ressasser, «ne dure que six mois».

Dans son *Journal*, à la date du 24 février 1936, Robert Levesque rapporte de quelle manière il lui présenta, non sans réticence, un jeune Italien :

«Je n'ai point parlé de Mario, le jeune Italien — mi-Romain, mi-Napolitain — que je connais depuis un mois. Il a quinze ans. Je l'ai rencontré au gymnase. Il est très beau, très jeune faune, visage un peu d'archaïque. Nous nous voyons deux fois par semaine à la palestres ; il apprend à lutter, puis, seul, dans un coin, il fait des mouvements avec un grand sérieux. Comme il m'avait confié que le fait d'être Italien — alors que toute sa famille est définitivement fixée en France — lui rendait difficile de trouver du travail et qu'il aimerait être naturalisé, je pensai à Renaud Icard (point parlé de lui non plus ?) qui connaît toutes les autorités lyonnaises... J'avais revu Icard voici deux mois, dans sa villa (belles collections) ; me montrant des photos de camping, de baigneurs, certains albums d'athlètes édités en Allemagne, il me manifesta le désir de faire un recueil de photos d'un enfant de quinze ans, dans l'état de "ce qui ne dure que six mois" (Rodin). — Si vous trouvez quelqu'un, me dit-il, je serai toujours prêt.»

«La première fois que je vis Mario, je pensai à Icard... mais hésitai. Il fallut que ce gosse ait vraiment besoin de service. L'affaire est en train (naturalisation), les photos seront faites bientôt. Il est attachant, cet enfant : neuf, naïf, mais observateur, désireux de s'instruire, assez tendre, très sain (il a jadis été berger). Flatté, évidemment, qu'on s'occupe de lui. On n'en saurait attendre que du bonheur, de la paix... Comme un Italien devient précieux en France !

«Hier, nous fîmes dans la voiture d'Icard une promenade au bord de la Saône. Le gosse était ravi. Icard (côté esthète insupportable) avait d'abord mené le petit au Musée, car il veut en faire un homme instruit ! Le mal n'était pas d'aller au musée... Car Mario a un goût naturel pour les arts... Puis nous fûmes chez le sculpteur Salendre<sup>4</sup> (point parlé non plus ? C'est un bel artiste, taillant directement le granit ; son œuvre est forte, sensible ; elle ne craint pas la lumière... Après une visite à son atelier, où Salendre avait parlé avec simplicité et grandeur de son œuvre, Mathieu<sup>5</sup> en fit un poème...). Le prétexte de la visite était de porter à Salendre une petite *Diane de Poitiers* en

3. Icard, «Manifeste du Centre théâtral et artistique méditerranéen», *ibid.*, p. 99.

4. Georges Salendre, né à Romanèche-la-Montagne, dans l'Ain, le 1<sup>er</sup> mars 1890.

5. Noël Mathieu, le futur Pierre Emmanuel.

albâtre, par Jean Goujon, dont il fallait recoller la tête. Statuette merveilleuse, presque un antique. Icard m'avait dit : Je fais exprès d'emmener Mario, pour que Salendre le voie, un coup d'œil lui suffit. Nous causons. Salendre, nous montrant son atelier, ne regardait pas Mario... Mais soudain, la conversation tombant sur lui, il dit : "Il est très beau, très bien proportionné. J'aime son visage. (J'avais l'air étonné.) C'est à son visage, si bien construit, que j'ai vu le rythme de son corps. Une partie me révèle le tout. Une main suffit... Un peu plus tard, je lui ferai signe pour qu'il revienne..." (Salendre ne se sert pas de modèle, mais s'imprègne de certains mouvements. Il projette un adolescent couché...)

J'ai pu retrouver Mario Parisi, garagiste aujourd'hui à la retraite, qui considère comme providentielle sa rencontre avec Icard. A l'époque de l'Exposition Universelle de 1937, Mario fut présenté à Gide, dans sa bibliothèque de la rue Vaneau : «Nous avons fait le voyage dans une vieille Ford, Renaud Icard, son fils Jacques Olivier et moi. Je dormais sur la banquette arrière et je me souviens de mon réveil, rue de Rome, dans le vacarme de la ville. J'étais stupéfait devant ce bruit. Je n'ai pas de souvenir de la conversation qui eut lieu dans le bureau de Monsieur Gide, mis à part qu'en me voyant entrer, celui-ci a dit : "Le beau gosse !" Renaud Icard m'avait vu, lui, comme "un beau danseur".» Mario, en revanche, perdit de vue Robert Levesque après les rencontres qui eurent lieu dans un gymnase de Villeurbanne où il faisait de la boxe. Icard, qui entretenait une correspondance avec Levesque, lui fit cependant parvenir les photographies de Mario : «C'est un jeune dieu que nous avons là.»<sup>6</sup>

Pour reprendre son expression, Icard mena «ainsi plus d'un cher garçon»<sup>7</sup>, ce qui créa parfois au sein de sa famille de sérieuses perturbations : au cours de ces crises, son plus intime confident était le Père Valensin, capable «d'aborder sans effarouchement certaines questions scabreuses. Il en parle fort bien, ajoute Gide<sup>8</sup>, avec la décence que l'on pouvait attendre de sa soutane, et avec une sorte de hardiesse qu'on n'osait espérer.» Auguste Valensin, dans les nombreuses lettres qu'il adressa à Icard, eut l'habileté de ne pas condamner la passion naturiste et vaguement païenne de ce pionnier du camping qui revenait fréquemment sur un de ses projets toujours avortés : faire découvrir la Grèce et la Crète à ses protégés. Les conseils et la direction du Père Va-

6. Lettre de Robert Levesque à Renaud Icard, 30 décembre 1936 (inédiite, coll. partic.).

7. Voir *infra* le brouillon de la lettre à Gide.

8. Gide, *Journal 1889-1939* (Bibl. Pléiade), p. 328. Sur les relations de Gide et d'Auguste Valensin, on consultera *Auguste Valensin. Textes et documents inédits présentés par M.R. et H.L.* (Paris : Aubier-Montaigne, 1961), pp. 340-2. (Les initiales désignent Marie Rougier, secrétaire du P. Valensin, et le P. Henri de Lubac.)

lensin ont conduit Icard, après la rencontre d'un jeune garçon de treize ans, à une révélation dont il fit (peut-être) part à Gide. La lettre que j'ai retrouvée n'est en effet qu'un brouillon, où Icard n'évite ni l'emphase ni le galimatias, mais qui est en tout cas éclairant :

*Ami bien grand pour moi,*

*Avant de regagner le Lyon des brumes où comme Ovide au Pont-Euxin je vis en exil, je remplis ma promesse.*

*J'ai vu le Père Valensin. C'est une vigie lumineuse qui voit loin dans la haute mer. Il m'est impossible de vous introduire en quelques mots dans notre dialogue. Mais si jamais vous rencontrez le Père je ne vois aucun inconvénient à ce qu'il ouvre pour vous les portes du jardin secret de mon cœur, dont vous savez tant déjà.*

*Ainsi, moi qui ai mené plus d'un cher garçon, c'est un enfant de 13 ans qui a renversé mes valeurs, en dépit d'un sens critique que vous savez assez aigu.*

*Cet invisible présent, dont on sent la présence, par le truchement le plus terrible, m'a littéralement violenté.*

*J'ai compris que Dieu existait réellement, qu'il est un Amant tourmenteur et jaloux, parce qu'il veut tout. Tout ! mot effroyable. Mais si l'on ose plonger, hors l'orgueil, péché infiniment plus grave (m'a dit le Père) que cet amour dont j'ose dire le nom, alors c'est une joie inouïe et Dieu n'est plus un remède, le cachet d'aspirine de Jean, mais une nourriture.*

*A travers les amours humaines qui déçoivent sans satisfaire notre faim d'infini que nous pensions trouver chez ceux qui durent 6 mois, comme disait Rodin, et sont gratuits, Dieu apparaît comme la synthèse de l'amour qui dure, parce qu'avec Lui, il n'y a jamais « après l'amour ».*

*Excusez ce mot rapide. Est-ce extraordinaire ? Jugez. Je vous dis cela avec simplicité parce que je connais votre grand cœur. Je conserve l'amour permis de la beauté à laquelle j'ai donné jusqu'ici ma vie. Dieu ne défend pas, m'a-t-on dit, ce frémissement d'olivier devant la forme nue d'un petit berger grec.*

*Je vous aime.<sup>9</sup>*

Nous ne connaissons aucune des lettres qu'Icard envoya à Gide, mais il ne fait pas de doute, à lire les réponses de ce dernier, qu'elles prirent très vite ce ton de confiance et d'épanchement intimes.

Dans la vie de l'antiquaire, la littérature restait une activité importante, mais manifestement irrégulière, comme le prouve l'examen de ses publications qui révèlent de longues périodes de silence, en particulier au cours des années

9. Brouillon à en-tête du *Cécil Hôtel* de Nice, daté du 11 janvier 1940 (inédit, coll. part.).

trente et des années cinquante. C'est au long de la première de ces périodes que se mesure le mieux l'échec de cette « carrière littéraire » : Icard eut longtemps de sérieuses raisons d'espérer qu'un de ses romans, *Les Dix Filles à marier*, allait être porté à l'écran. Le romancier et dramaturge Benno Vigny<sup>10</sup>, très introduit dans le milieu du cinéma, avait été séduit par cette œuvre d'Icard, qu'il avait d'ailleurs rencontré à Lyon où il avait été transporté à la suite d'une blessure, au début de la guerre. Scénariste, dialoguiste ou adaptateur, Benno Vigny était alors bien connu : un de ses romans avait inspiré *Morocco* de Josef von Sternberg. Gary Cooper et Marlene Dietrich avaient incarné ses personnages ! L'affaire était donc sérieuse. Dès 1931, Icard étudia le projet. En mai 1933, Pierre Heuzé, directeur de *La Critique cinématographique*, lui réclame des précisions pour ses lecteurs. Le 19 juillet 1936, Benno Vigny lui donne des garanties : « Vous avez dû apprendre par les journaux que j'étais appelé à diriger trois grands films en 36/37. Si vous le voulez bien, *Dix Filles à marier* sera le deuxième. Nous traiterons ferme lors de mon très prochain séjour à Lyon. » Il n'en fut rien, mais le projet reparut à la fin de 1938 : l'éditeur Albin Michel étudiait alors la cession des droits cinématographiques, en vain de nouveau. Icard conserva quelque tentation à l'égard du cinéma, puisqu'il présenta à Henri-Georges Clouzot un nouveau projet, tiré sans doute du roman *Diabole est mort*, en 1955. Le réalisateur, qui venait d'achever le tournage des *Diaboliques*, déclina cette proposition.

Au théâtre, Icard connut au fond une déception analogue : Étienne Hervier, collaborateur occasionnel de Gaston Baty, mit en scène une de ses pièces, *La Mort de Paris*, le 13 décembre 1935, à la Salle Rameau de Lyon. Robert Levesque assista « avec [s]on maître Jean Wahl » à cette unique représentation.<sup>11</sup> L'œuvre devait être ensuite reprise à Paris, on l'assurait, mais Icard s'escrima en vain pour obtenir ce résultat. Pourtant, le théâtre restait sa passion la plus profonde, et le succès d'estime obtenu lors de cette première expérience l'encouragea à faire une offre de services à Paul Claudel, qui la repoussa en ces termes :

*Le 18 juin 1938.*

*Monsieur,*

*Je réponds à votre lettre du 13 juin.*

*Je serai à Brangues à partir du 25 de ce mois. C'est là que vous pouvez venir m'écrire ou me trouver, si vous le jugez à propos.*

*Je ne vous cacherai pas que votre projet m'inspire fort peu de confiance et*

10. Pseudonyme de Benoît-Wilfrid Weinfeld, né à Commercy (Meuse) en 1889, mort en 1965.

11. Lettre de Robert Levesque à Renaud Icard, 16 décembre 1935 (inédite, coll. part.).

*d'enthousiasme. La réalisation du Soulier de satin est une énorme entreprise et il me paraît imprudent de la confier à des personnes dont le talent et les possibilités pécuniaires et autres me sont inconnus. J'ai eu des expériences cuisantes avec les amateurs ! D'autre part je suis vieux et malade et ne puis moi-même prendre en main l'organisation du spectacle.*

*Croyez à mes meilleurs sentiments.*

*Paul Claudel*

Depuis plusieurs années, Icard travaillait à un grand projet, la création d'un «théâtre de défense et culture méditerranéenne», autour duquel devait se cristalliser un foyer artistique et littéraire. C'est dans les collines d'Hyères que l'architecte Tony Garnier devait édifier les gradins et, en attendant, Icard entreprit de rassembler un comité : la liste des membres publiée plus tard dans *Message pour l'Irène* a de quoi surprendre, puisque Gide, Herriot, Lorca<sup>12</sup>, Pirandello y côtoient Maurras, Valéry ou Henri de Régnier. Le fait que nous n'ayons pas retrouvé l'accord de toutes les personnalités figurant dans ce comité de soutien ne permet pas d'affirmer que la liste a été faite «de chic» : il est très probable que Renaud Icard, faisant jouer le vaste réseau de ses relations, reçut des assurances qui, au demeurant, n'engageaient guère ceux qui les donnaient. Antonin Artaud, dont on ne retrouve pas le nom dans ce comité, manifesta son intérêt pour le projet qu'Icard lui avait révélé dans le bureau de Paulhan : «J'ai été vraiment enchanté et touché de l'entretien que nous avons eu et j'ai cru sentir (je suis un peu médium) que quelque chose de très beau en sortirait.»<sup>13</sup> On peut avoir quelque idée des propos échangés alors grâce à la «Lettre à Antonin Artaud après notre entretien dans le bureau de J. Paulhan à la N.R.F.», qu'Icard publia à la fin de sa vie : dans le théâtre de dix mille places dont il rêvait, devaient se succéder des spectacles représentant toutes les formes de l'esprit méditerranéen, «le catalan succédant à la tragédie grecque, le vocéro corse précédant une réalisation française ou égyptienne. Toutes ces formes, théâtre, danses ou corrégies [*sic*] étant les pôles harmonieux d'une même unité, de la même patrie du Continent bleu.»<sup>14</sup> La guerre ruina ce grand projet, que son initiateur tenta de ranimer jusqu'à la fin de sa vie.

12. Icard écrit «Lorca», mais c'est bien de Federico Garcia Lorca, auquel Supervielle lui avait conseillé de s'adresser, qu'il s'agit. Supervielle fournit également les adresses d'Ortega y Gasset et d'Eugenio d'Ors, ajoutant : «On ne pourrait pas songer à avoir dans le même comité Ortega y Gasset et Eugenio d'Ors. Ils ne sont pas très bien ensemble.» (Lettre de Supervielle à Icard, 1<sup>er</sup> septembre 1933, inédite, coll. partic.). Seul Eugenio d'Ors figure dans la liste dressée par Icard.

13. Lettre d'Antonin Artaud à Renaud Icard, 30 octobre 1933 (inédite, coll. partic.).

14. «Lettre» citée dans *Message pour l'Irène*, p. 108.

Ces échecs répétés n'entamèrent pas l'énergie d'Icard, mais ils furent à coup sûr à la source de cette amertume dont m'ont parlé plusieurs témoins. Sa combativité s'était émoussée : il avait pu constater qu'il n'avait guère « le pied parisien », et ses derniers livres furent tous publiés à compte d'auteur, avec une hâte qui parfois leur donne une allure de testament. En 1953, dans le parc du domaine de Tour Ali, il entreprit de construire de ses mains, avec l'aide de ses petits-enfants, un oratoire où il installa certaines de ses sculptures, des bronzes non dépourvus de puissance. Jean Cocteau, qui visita l'oratoire en mai 1960, y laissa cette note : « L'oratoire de Renaud Icard (dont le nom aptère et presque ailé semble être victime d'une faute d'orthographe [*sic*]) ne ressemble à aucune autre chapelle. On dirait que la pensée d'un homme solitaire et douloureux a su prendre forme dans la fontaine pétrifiante des larmes. »<sup>15</sup> « Solitaire et douloureux » : cette appréciation a de quoi surprendre. Son inlassable activité, les encouragements et le soutien qu'il reçut de Montherlant, Max Jacob, Supervielle, Gide, Cocteau, l'amitié indéfectible du Père Valensin et de la romancière Colette Yver, la confidente des bons et des mauvais jours, masquent, il est vrai, bien des aspects de cet homme meurtri.

C'est autour de cet oratoire que furent dispersées les cendres de Renaud Icard, mort le 26 mars 1971. La disparition de cet artiste aux dons multiples, de ce chaleureux éveillé d'esprits, ne suscita guère d'échos dans la société lyonnaise : elle parut se venger ainsi d'un homme qui n'avait partagé ni sa discrétion, ni sa réserve légendaires. La belle demeure de Tour Ali a été rasée pour laisser place à des immeubles qui portent le nom de « Résidence de la Tour ». Tout court. On peut se demander ce que cache ce bizarre escamotage onomastique...

*Remerciements.* — Je remercie bien vivement Jean-Loup Salètes, petit-fils de Renaud Icard, qui a mis à ma disposition tous les documents qu'il possède, Colette Bonte, fille d'Icard, qui m'a éclairé sur bien des points, le sculpteur Jean-François Hamelin, Mario Parisi, Jean-Jacques Lerrant et Jean-Jules Bertin. Raymond Chirat m'a à plusieurs reprises parlé de Benno Vigny.

#### BIBLIOGRAPHIE

L'établissement de cette bibliographie est difficile, puisque la Bibliothèque Nationale est loin de posséder toutes les œuvres d'Icard et que la Bibliothèque Municipale de Lyon connaît aussi quelques carences. Les listes dressées à plu-

15. Ce texte est reproduit en fac-similé en tête d'*Images de mon Oratoire* (1961).

sieurs reprises par Icard lui-même ne sont d'aucun secours, car il y fait figurer aussi bien les ouvrages publiés que les manuscrits ou même les simples projets. Ne sont mentionnées ici que les œuvres publiées en volume. (Renaud Icard a, par ailleurs, donné certains textes à la *Revue hebdomadaire*, au *Salut public* de Lyon et aux *Œuvres libres*.)

*Le Conseil d'aimer*. Lyon-Paris : Emm. Vitte, s.d. (1908).

*Éclaircissements sur les aveugles*. Paris : Stock, 1916.

*Prière pendant la bataille*. Lyon : Impr. Rey, 1918.

*Contes de mon antiquaire*. Paris : Libr. des Annales politiques et littéraires, s.d. (1919 ?).

*Le Livre d'amour*. Lyon : Impr. des Deux Collines, Audin & C<sup>ie</sup>, 1922.

*Les Dix Filles à marier*. Paris : Albin Michel, 1924.

*Manuel pratique de camping et auto-camping familial*. Paris : É. Chiron, 1928.

*Calvaire de roses*. Paris : La Renaissance du Livre, 1929.

*Théâtre inédit. Job*. Marseille : Cahiers du Sud, 1941.

*Diabole est mort*. Paris : Éd. Colbert, 1945.

*Olmetta ou l'Amour et l'ange*. Rouen : Impr. Wolf, 1946.

*Images de mon Oratoire*. Préface de Marc Solliès. Paris : Henri Lefebvre, 1961.

*La Psyché*. Roman, avec les traductions en anglais (*The Cheval Glass*, par Aggie Hodgkinson) et en italien (*La Psiche*, par O. Guinchi). Couverture de Jean-François Hamelin. Lyon : Audin, s.d. (1967).

*Message pour l'Irène*. Lyon : Audin, s.d. (1967).

*Paraphrases antiques et bibliques*. Lyon : Audin, s.d. (1967).

*Théâtre (L'Honorable Voyage d'Œdipe, Chaperon rouge, La Mort de Pâris, Job, Hors-jeu, Grand Large, La Grenouille)*. Lyon : Audin, s.d. (1967).

## LETTRES D'ANDRÉ GIDE A RENAUD ICARD

I \*

18 Décembre 1931.

Cher Monsieur,

Je regrette beaucoup de n'avoir pas été là lorsque vous êtes venu frapper à ma porte. Le plaisir de vous revoir n'est que différé, je l'espère.

\* Lettre dactylographiée (inédite, coll. partic.).

*J'ai tout aussitôt avisé Marc Allégret de votre désir \* ; il m'a promis de me rapporter du studio de Billancourt tel scénario suffisamment bien établi pour qu'il puisse tenir lieu d'exemple. J'espère qu'il tiendra sa promesse ; sinon j'aurai soin de la lui rappeler. Mais s'il n'apporte pas ce scénario ce soir, sans doute devrai-je vous le faire attendre quelque temps, car je pense quitter Paris demain pour une huitaine de jours.*

*Veillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments bien attentifs et cordiaux.*

*André Gide*

## II \*\*

22 Décembre 1931.

*Cher Monsieur,*

*Marc Allégret m'apporte un scénario, qui, en lui-même, n'a rien de remarquable, mais qui vous permettra de vous rendre compte de l'expression et de la disposition d'un projet. Puis-je vous demander de bien vouloir me le renvoyer, après que vous en aurez pris suffisamment connaissance ?*

*Bien cordialement votre*

*André Gide*

*P.S. Ce scénario vous est adressé par courrier séparé.*

## III \*\*

19 Janvier 1932.

*Cher Monsieur,*

*Je vais tâcher de faire intervenir Roger Martin du Gard pour attirer l'attention de Tessier sur votre pièce. Je crois qu'il aura beaucoup plus de crédit que moi-même.\*\*\* Mais patientez un peu, car Martin du Gard ne reviendra à Paris que dans quelques jours.*

*Oui, certes, j'aurais grand plaisir à vous voir à Lyon, mais je crains bien de ne pouvoir m'y rendre.*

*Veillez me croire bien cordialement et attentivement votre*

*André Gide*

\* Sur les projets cinématographiques d'Icard, voir notre article ci-dessus.

\*\* Lettre dactylographiée.

\*\*\* La lettre de Roger Martin du Gard au Père Valensin que nous citons en annexe nous induit à penser que Gide ne lui parla pas à cette date de Renaud Icard. Nous ignorons quelle pièce celui-ci souhaitait faire représenter sur une scène parisienne au début de 1932. «Tessier», c'est naturellement Valentine Tessier, qui vient de jouer *Un Taciturne*.

## IV

Roquebrune, 20 avril 33.

*Cher Monsieur Renaud Icard,*

*La lettre que Serge\* est venu me montrer ne disait-elle pas que vous alliez partir en voyage ? Je ne sais donc trop quand ni où ces lignes vous rejoindront...*

*Cette lettre à Serge, se trompait-il en y lisant un adieu ? Me trompai-je en vous y sentant très triste ? En tout cas très certainement le père de Serge avait tort d'y voir un défi, de l'impertinence, et je ne sais quoi qui m'a fait protester véhémentement — non point directement, car je n'ai vu que Serge lui-même ; mais je crois lui avoir parlé de manière à lui faire envisager la situation plus humainement. Il ne demandait, du reste, qu'à se laisser convaincre. — Vous a-t-il écrit?... J'ai dû quitter Paris sans en savoir plus long.*

*Cher Monsieur Icard, lorsque je vous ai quitté à Lyon, après cette charmante journée passée près de vous, vous m'avez donné l'assurance que vous voudriez bien vous occuper de l'envoi, par un pépiniériste lyonnais de votre connaissance, d'un arbuste destiné au jardin de Lugné-Poë à Avignon.\*\* Ne recevant de ce dernier aucun accusé réception, j'en viens à me demander si cette promesse, que vous m'aviez faite, a été mise à exécution...? Je voudrais le croire ; mais n'ose — et serais heureux qu'un mot de vous voulût bien me renseigner.*

*Quand vous reverrai-je ? Croyez à mon affectueuse attention*

*André Gide*

V \*\*\*

Paris, le 1<sup>er</sup> Mai 1935.

*Cher Monsieur Icard,*

*Je trouve votre lettre, au retour d'un voyage au Maroc. Fort intéressé par ce que vous me dites. Aujourd'hui, tout submergé par l'accumulation de besogne que je trouve à mon retour, je ne puis vous écrire qu'un petit mot de sympathie.*

*Bien cordialement et attentivement votre*

*André Gide*

\* Un protégé d'Icard.

\*\* Dans son article «Gide et Lugné-Poe» (BAAG n° 41, janvier 1979, p. 30, note 104), Jean Claude se demandait si «Gide [...] avait offert à Lugné-Poe un arbre pour son "bois sacré"», c'est-à-dire la Magnaneraie de Villeneuve-lès-Avignon. «Ses auteurs» avaient en effet coutume de lui offrir un arbre d'une essence rare pour ce jardin qui lui causait de grands soucis.

\*\*\* Lettre dactylographiée.

\*\*\*\* Carte postale illustrée, expédiée d'Hossegor (Landes).

## VI \*\*\*\*

29 mai 35.

*Tous mes regrets de n'être pas à Paris pour vous recevoir. Inoubliablement*

*André Gide*

## VII \*

*Dimanche. 40, rue Verdi, Nice.*

*Mon cher Renaud Icard,*

*Heureux d'avoir de vos nouvelles. Mais vous parlez de venir à Nice, et bientôt je n'y serai plus. Oui, je m'apprête à retourner dans le Nord, où de sérieuses raisons m'appellent — dans ce climat qui, moi aussi, me «stupéfie».\*\**

*Certaine phrase de votre lettre reste pour moi mystérieuse : «La vie de l'autre m'est un labeur quotidien». Mais je pense que je ne dois voir dans ces mots aucune plainte.*

*Non ; ne m'envoyez pas mon Journal. N'ayant pu l'offrir à personne, je ne consens à dédicacer aucun exemplaire. Et du reste je me prête de fort mauvais gré à ce jeu d'inscrire mon nom sur des livres que je n'ai pas donnés. Je me suis, l'autre jour, fait traiter de «chameau» par une élégante jeune fille à qui je refusais cette absurde faveur.*

*Je fais des vœux pour votre Job — et vous serre affectueusement la main.\*\*\**

*André Gide*

## VIII

*adresse : Cabris A.-M.*

*La Croix-Valmer, 10 Août 41.*

*Cher Renaud Icard,*

*Les parents de Robert Levesque ne sont pas mieux renseignés que nous.\*\*\*\* (Vous savez, sans doute, qu'il avait perdu son père l'hiver der-*

\* Lettre postée le 1<sup>er</sup> avril 1940 (lundi) à Nice.

\*\* Gide est en fait à la veille d'une «crise néphrétique» qui va l'obliger à garder le lit plus de vingt jours.

\*\*\* *Job*, de Renaud Icard, fut publié par les *Cahiers du Sud* en 1941.

\*\*\*\* Renaud Icard n'avait reçu aucune nouvelle de Robert Levesque depuis Noël 1940. Dans sa dernière lettre, Levesque notait : «Il m'arrive de penser bien souvent à la France et de partager, au sein de ma vie privilégiée, ses peines, son tourment.» Cette «vie privilégiée» ne devait guère se prolonger, puisqu'il dut fuir Spetsai en avril 1941.

nier...) Mais il avait là-bas trop d'amis pour que je puisse m'inquiéter.

J'ai vainement cherché à vous accrocher lors de votre descente dans le midi. Mais l'important c'est que vous n'alliez pas croire à de l'indifférence, et ne cessiez pas de me croire attentivement votre

André Gide

### IX \*

Alger, le 25 Décembre 1944.

Mon cher Renaud Icard,

Merci pour votre bonne lettre qui me prouve que cette affreuse guerre n'a pas rompu, ni même distendu certains liens. Heureux des nouvelles que vous me donnez — bonnes, somme toute (simon pour votre gendre \*\* prisonnier, après tant de tribulations — et celles de Robert Levesque, qu'on croyait refoulées dans le passé, recommencent ! \*\*\*).

Je pense prolonger mon séjour à Alger, ou en Afrique du Nord, jusqu'au printemps, attendant, pour rentrer à Paris, le retour de la clémence des éléments et des esprits.

Merci pour le savoureux interview d'Ed. Herriot. J'ai gardé fort bon souvenir de mes quelques rencontres avec lui — et avais plaisir, en vous lisant, de le reconnaître.\*\*\*\*

Croquez-moi bien inoubliablement et tous vœux cordiaux pour l'an neuf.

André Gide

### DOCUMENTS ANNEXES

#### *Deux lettres de Roger Martin du Gard au Père Valensin à propos de Renaud Icard*

Renaud Icard a lui-même publié presque intégralement la première de ces lettres dans les «Témoignages» qui figurent à la fin de son volume *Théâtre* (1967). De la seconde, il n'a cité qu'une dizaine de lignes (pp. 571-3). Nous en donnons l'intégralité.

\* Lettre manuscrite, à en-tête de *L'Arche*.

\*\* Paul Fortier, gendre de Renaud Icard, fut déporté à Dachau à la fin de 1943.

\*\*\* Les relations épistolaires d'Icard et de Levesque avaient repris en fait dès 1943.

\*\*\*\* Renaud Icard publia dans *Résistance*, le 26 octobre 1944, le récit de la visite qu'il avait rendue à Herriot, au bourg de Brotel, à la fin de 1942, en compagnie du jeune Yvon Taillandier.

## I

26 octobre 45.

*Cher ami, je ne sais pas si Gide le connaît, votre ami Icard, mais lui, à coup sûr, connaît Gide... Et particulièrement bien son Saül...! C'est d'ailleurs d'une bonne tenue et d'une belle qualité, ce Job ! \* Je n'ai pas personnellement un goût immodéré pour ces édifiantes images d'Épinal à l'usage des raffinés. Je m'étonne toujours que ces moralisateurs aient besoin de tout un appareil de symboles, et mobilisent une horde de jeunes démons, et tout un personnel biblique, au lieu d'exprimer simplement les idées morales sur lesquelles ils veulent faire réfléchir leurs contemporains. Il ne me semble pas que ces idées y gagnent en efficacité. Mais ceci dit, et le genre admis, ce Job est plein de bons passages. Je ne crois pas que la représentation y ajouterait beaucoup. Il n'y a rien là de spécialement scénique, ni de spécialement spectaculaire. La lecture permet mieux d'en goûter le sens et le suc. La fin est une trouvaille, et les dernières pages m'ont laissé sur une très favorable impression. Vous avez été bien «jésuitiquement» discret en m'envoyant ces ouvrages sans aucun commentaire ! J'aurais aimé savoir qui est l'auteur — un esprit fort distingué, sans doute possible —, réfléchi, et d'une certaine richesse d'expérience, inquiet probablement, probe et sincère, sensible et cultivé. J'aurais bien aimé savoir aussi ce que vous pensez de ces deux pièces...*

*L'autre, L'Amour stérile \*\* m'accroche bien davantage. Elle a le tort d'être, d'un bout à l'autre, nourrie d'exceptionnel. On peut utiliser l'exceptionnel, bien sûr, dans une pièce ou dans un roman, à condition que cet exceptionnel naisse de la vie — comme il arrive dans le réel — et y plonge de solides racines. Or, tout ici, non seulement le sujet, mais le milieu, les personnages, le ton du dialogue, est exceptionnel. On n'est pas pris, parce qu'on n'y croit pas. On est intellectuellement intéressé, comme à un jeu supérieur, tout cérébral. L'auteur ne part pas de l'observation ; il part d'un concept, qu'il habille de fiction, comme un conte philosophique (genre faux s'il en fut !). Pourquoi faire appel à des personnages contemporains, multiplier les faux-semblants du naturel, de la vie courante, user d'argot, de langage quotidien, d'accessoires usuels, puisque tout cela est pure construction de l'esprit ? Ce*

\* Renaud Icard s'était inspiré d'une de ses nouvelles, *La Femme de Job*, pour écrire cette pièce publiée en 1941. La nouvelle figure dans le recueil *Paraphrases*...

\*\* Premier titre de la pièce intitulée *Hors-jeu* : deux artistes, Marc et Frantz, ont rêvé d'avoir «un enfant né de l'amitié puissante de deux hommes [...] hors les mesquinerie avilissantes de la chair». L'enfant qui naîtra d'Hilda, dont ils se partagent les faveurs, devrait ainsi devenir «leur enfant» ! Mais Hilda, qui a découvert ce singulier projet, les quitte, après leur avoir annoncé qu'elle est enceinte d'un troisième homme !

*décalage entre la forme et le fond me gêne. Ce n'est même pas une pièce à thèse, c'est une thèse habillée en pièce...*

*Mais c'est loin d'être indifférent, sur le plan intellectuel. Le drame est habilement mené. L'idée est neuve, frappante, suggestive, et l'auteur réussit à nous intéresser sans effort à son jeu. Je lui tire volontiers mon chapeau ! C'est une œuvre extrêmement intelligente et personnelle, quoique assez inhumaine. Mais devant les réactions des personnages on n'a jamais le sentiment que ça sonne juste, que la réaction ne pouvait pas être différente. On a l'impression que la réaction n'est pas du personnage, mais de l'auteur. C'est grave pour un dramaturge. Pourquoi ne s'est-il pas exprimé en son nom ? Racine aussi travaillait dans l'exceptionnel. Mais quoi de plus naturel, de plus humainement éternel que les sentiments de Bérénice ou de Phèdre ? Nulle part on ne sent les personnages céder à la pression de l'auteur. Tout ce qu'ils expriment jaillit naturellement du fond d'eux-mêmes ; d'un fond que nous, spectateurs, n'aurions peut-être pas aperçu tout seuls, mais qui, une fois mis en lumière, nous apparaît authentique, nécessaire, indiscutable. Avec les personnages de L'Amour stérile, je ne dis pas que leur comportement ne soit pas, le plus souvent, plausible, mais ils pourraient tout aussi bien réagir tout autrement, à l'opposé, sans être moins vraisemblables. Ce qu'ils sentent, ce qu'ils disent n'est pas l'expression impérieuse de leur nature humaine, mais un plus ou moins beureux caprice prémédité de l'auteur, qui veut «prouver»...*

*Si celui-ci est un jeune homme, on peut tout espérer de ses dons, le jour où il s'intéressera à l'homme plus qu'aux abstractions, et cherchera ses sujets dans l'observation des êtres plus que dans le maniement subtil des idées. Ne dure que l'œuvre d'art qui a ses racines dans la vie. Mais c'est déjà très bien de pouvoir jongler avec les idées et dans ce jeu, votre ami Icard se montre remarquable.*

*Voilà tout crûment mes impressions de première lecture. Si vous jugez bon d'en communiquer quelques-unes à l'auteur, faites-le avec discernement. Toute vérité n'est pas seulement vérité bonne à dire, mais, davantage encore, pas bonne à entendre... Et puis s'agit-il de «vérités» ? Je réagis avec mon tempérament, et il est de notoriété que le sens critique n'a jamais été mon fort !*

*Croyez-moi, cher ami, toujours bien affectueusement vôtre,*

*Roger Martin du Gard*

## II

*Paris, 26 nov. 45.*

*Cher ami, l'auteur m'avait très particulièrement intéressé, mais l'homme, d'après ses lettres, m'est, je l'avoue, violemment sympathique. Me plaisent*

*toujours ces natures ardentes, brûlées de mille feux, tourmentées mais s'acceptant courageusement telles qu'elles sont, et pathétiquement éprises de grandeur et de pureté. Je vois tellement plus de vraie noblesse, de richesses authentiques, en ces âmes enténébrées et pleines de replis, qu'en ces âmes lisses et transparentes — vases de vertus sans parfum ! — qu'on propose en exemple pour l'édification des braves gens !*

*Je vous renvoie cette belle lettre \*, et vous remercie de m'avoir fait confiance en me la communiquant.*

*Ma femme part ce soir et vous portera ainsi qu'à Marie Rougier \*\* mes pensées très fidèles. Pour moi, je suis empêtré dans un tas de besognes, de petites entreprises en cours, d'affaires à régler, qui vont me retenir à Paris pour jusqu'au début de l'an de grâce qui point à l'horizon. Je vois beaucoup de gens, je regarde et j'écoute, je cherche à comprendre ; mais j'ai bien de la peine à éviter cette impression que je marche, et la France, et le monde, dans un épais brouillard où l'on ne distingue rien à dix pas... Pour ce qui est de la littérature, notre génération vient d'être magistralement portée en terre par votre affectionné Sartre — un as, sans aucun doute, mais... — dans son manifeste des Temps modernes — magnifiques funérailles... \*\*\* Il me semble avoir été mis en congé, sans appel. Je sentais bien que j'étais dépassé par mon temps. Maintenant je n'en doute plus ! C'est à la fois un sujet de mélancolie et une sorte d'allègement.*

*Bon Platon \*\*\*\*, cher ami (j'espère que ça fera un livre), et bien affectueusement vôtre.*

Roger Martin du Gard

*Je suis d'accord avec M. Icard sur tout ce qu'il dit dans sa lettre, et il s'insurge à tort contre des critiques insuffisamment explicites. Si nous nous rencontrions un quart d'heure, nous tomberions d'accord sur tout l'essentiel, et, je crois, sur l'accessoire.*

\* Nous ne la connaissons pas.

\*\* Professeur de lettres, secrétaire du Père Valensin (puis de Martin du Gard).

\*\*\* Un témoignage intéressant de l'émoi que suscita le manifeste publié dans le premier numéro des *Temps modernes*, le 15 octobre 1945.

\*\*\*\* Le surnom du Père Valensin parmi ses intimes.

## L'ORDONNANCE SYMBOLIQUE DES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER

par

PIERRE LACHASSE

Gide, dans la première partie de *Si le grain ne meurt*, a rappelé parfois avec une certaine exaspération<sup>1</sup> ce qu'il avait voulu mettre dans *Les Cahiers d'André Walter*<sup>2</sup> : angoisses intimes, doute de soi, passion tristarienne pour Emmanuèle, obsession sexuelle, expérimentation jusqu'à la limite du point de rupture des potentialités du moi délétère dont Jean Delay a analysé le déchirement intérieur et le manichéisme mental. Dans le jeu de miroirs que constitue déjà subtilement son premier livre, Gide a indiqué les conditions dans lesquelles s'est élaboré le processus de création et même présenté un discours sur la théorie du roman propre à séduire Remy de Gourmont.<sup>3</sup> Fondés sur l'exploitation de son propre journal d'adolescence, principalement des pages où domine le lyrisme sentimental, les *Cahiers* surprennent par la disparate des formes utilisées, disparate qui ne doit rien à l'arbitraire, puisqu'elle est au contraire symbolique des intentions totalisantes d'André Walter. Le journal d'adolescence, en effet, transcrit et relu, s'intègre dans le journal contemporain de l'écriture des *Cahiers* pour Gide, de celle d'*Allain* pour Walter : ces deux axes temporels jouent tantôt sur l'effet de juxtaposition, tantôt sur l'effet de rétroaction. Sur cette base, viennent se fixer divers types de discours : poèmes, citations (essentiellement des pages de l'Écriture, des poètes, des philosophes, et, parmi les prosateurs, Flaubert), reconstitutions de souvenirs, récits de rêves, pages de réflexion (métaphysique, morale ou esthétique), et même prières. Gide-Walter n'hésite pas non plus à recourir à ces procédés

1. Cf. *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949 – Souvenirs*, Bibl. Pléiade, pp. 506 et 522.

2. Notre édition de référence est celle de 1930 : *André Walter, Cahiers et Poésies*, Paris : Les Œuvres Représentatives.

3. Dans son compte rendu du *Mercure de France*, juin 1891, p. 368.

quelque peu artificiels que sont la page laissée blanche dans le manuscrit, les mots écrits puis barrés, la ligne suggestive de points de suspension, et même la biographie apocryphe de l'auteur, rédigée par Pierre Chrysis, son exécuteur testamentaire ! A ce texte polymorphe correspond une conscience accablée et déconcentrée : le jeu de miroirs est en fait combat avec soi-même, témoignage de l'angoisse d'un moi aux prises avec des questions dont, à l'origine, il ne possède pas la réponse. Le contexte où choisit de vivre André Walter est celui-là même où Gide a voulu organiser son travail : isolement, recueillement, silence qui favorisent la concentration, mais qui risquent chez un émotif de galvaniser les forces obscures de l'inconscient, d'accélérer la propension au refuge dans l'imaginaire, de flatter les tendances à l'onanisme mental et, par voie de conséquence, à l'onanisme sexuel. La folie finale de Walter, qui marque le point ultime de la séparation d'avec le réel, est donc inscrite dans cette mythologie du lieu clos.

Le partage du livre en deux cahiers, auxquels sont attachées les couleurs symboliques du blanc et du noir, signale l'existence de deux projets différents mais complémentaires. Chronologiquement, il y a en effet continuité ; ceci implique que l'illusion de l'œuvre à écrire comme un absolu à conquérir, point de chute du *Cahier blanc* <sup>4</sup>, a pour corollaire, lorsque l'inconscient en pousse jusqu'à l'absurde les conséquences, la fuite et la mort, terme du *Cahier noir*.

Le premier chef-d'œuvre, observe Daniel Moutote, se fonde sur une remise en question du créateur littéraire : il observe que l'œuvre humaine est relative et ne saurait être qu'un témoignage porté par un homme sur la catastrophe qui guette le poète dans ses prétentions à l'absolu. L'idéalisme dément d'André Walter est une mise en garde et les *Cahiers* inaugurent la création réflexive que Gide pratiquera tout au long de sa carrière d'artiste. <sup>5</sup>

Les deux cahiers, en effet, s'éclairent davantage de leur continuité que de leur opposition.

Le *Cahier blanc* suit un parcours circulaire, commençant et s'achevant par la même scène en trois étapes : mort de la mère, fiançailles d'Emmanuèle, départ d'André. « Je suis parti » (pp. 18 et 102). « Quelque soir, revenant en arrière, je redirai ces mots de deuil » (pp. 16 et 101).<sup>6</sup> Walter, tourné vers le passé, ce paradis perdu, cherche à reconstituer par la relecture de son journal le souvenir d'amour. Son récit, tentative pour fixer par l'écriture contre la lo-

4. « Je suis parti, je me suis enfermé dans cette solitude, car je ne connais plus personne... selon la chair, comme dit l'apôtre. Et je vais faire mon livre. » (pp.102-3).

5. Daniel Moutote, *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi (1889-1925)*, Paris : P.U.F., 1968, p. 8.

6. P. 101, « ces » est remplacé par « les ».

gique du vivant un passé révolu, ne peut pas vraiment s'organiser ; il s'éparpille en citations du journal d'adolescence de plus en plus nombreuses, accroissant le vide du présent, favorisant l'émergence de fantasmes, précipitant l'urgence, pour que sa vie à venir soit à la hauteur de son passé, d'un projet littéraire, *Allain*, où il investit son salut même.

Le *Cabier noir* sanctionne l'échec de ce projet, qui est aussi celui de la personnalité d'André Walter. La distanciation et déjà l'ironie que rend possible le déplacement de ses conflits intérieurs sur l'aventure et l'écriture d'un personnage fictif, mais aussi le travail empirique de l'intelligence et de la conscience, permettent à Gide, en montrant cet échec et son processus, de s'en faire le spectateur. Le *Cabier noir*, en effet, est confronté au présent qui est signe de l'absence. Il se veut alors le journal d'*Allain*, l'œuvre à écrire, dans l'espoir que l'écriture soit cathartique certes, mais surtout qu'elle l'aide à comprendre et à connaître.<sup>7</sup> André Walter, égaré dans l'idéal, ne peut mettre à profit la découverte que Gide pratique désormais pour son propre compte et qui est la révélation de la fonction heuristique de la littérature : « Nous vivons pour manifester ; mais souvent involontairement, inconsciemment, et pour des vérités que nous ne savons pas, car nous sommes ignorants de notre propre raison d'être. » (p. 159). Cette exigence, pour Walter, est stérilisante, car elle est liée pour lui à une émotion, à une angoisse, à la hantise d'un péché, ne serait-ce que parce que, dans la confusion de langage qui lui est propre, elle évoque un anathème de saint Paul<sup>8</sup> :

Que fais-je ici ? enfoui dans cette solitude, absorbé dans la contemplation de mon rêve, — je me consume moi-même ; il n'en surgira rien [...]. Inutile — tout entier ; n'avoir rien fait — ne rien faire... ô les ambitions d'autrefois ! — toujours le rêve des choses sublimes et la réalisation d'aucune. (p. 152).

Pour Gide, en revanche, elle est salut : manifester implique le renoncement à soi, la négation du paraître. La résolution morale qui clôt le *Journal de 1890*<sup>9</sup> et la note esthétique-morale du *Traité du Narcisse*<sup>10</sup> inaugurent l'esthétique de la volonté à laquelle il restera fidèle : celle-ci, en effet, prend naissance autant de l'échec de Walter que de son dépassement dans la prise de conscience d'une écriture qui dévoile ce que l'on ignorait : ce que *Paludes* appelle « la part de Dieu ».<sup>11</sup>

La structure première des *Cahiers*, donc, manifeste l'échec de l'activité littéraire narcissique et sa dénonciation par la genèse même de l'écriture qui la

7. Cf. par exemple pp. 130 et 205.

8. Cf. *I Corinthiens*, IV, 12, et *II Corinthiens*, IV, 11.

9. Cf. *Journal 1889-1939*, Bibl. Pléiade, p. 18.

10. Cf. *Traité du Narcisse*, in *Romans...*, Bibl. Pléiade, pp. 8-9.

11. *Paludes*, *ibid.*, p. 89.

fonde. En ce sens, on peut parler, à propos du premier livre de Gide, de découverte de la construction ironique ; prenant en effet peu à peu ses distances par rapport à un personnage à qui il attribue la paternité de son journal d'adolescence, et donc de l'émotion et de la passion qui y sont exprimées, il finit par le désavouer en se désolidarisant de lui par les solutions adoptées. Walter tente une impossible *catharsis* en déplaçant ses problèmes dans la création et l'écriture d'*Allain* : distanciation précaire et insuffisante. Gide se décrit lui-même dans cette tentative, en y intégrant le caractère réflexif d'une écriture « en abyme ». Si le journal (journal de l'œuvre et journal intime) est de Narcisse, le journal du journal est d'un artiste et, qui plus est, d'un artiste en passe de découvrir l'ironie esthétique. Les *Cabiers*, par la dialectique intérieure que sous-tend la relation Gide-Walter, par l'utilisation qui est faite des modes narratifs, présente ainsi la forme embryonnaire du récit gidien type. Du *Cabier noir* et de son narrateur, on peut dire ce que Claude Martin écrit du Pasteur de *La Symphonie pastorale* : « Le journal est le mode d'expression de celui à qui manque le recul, le détachement, de celui qu'abandonne l'esprit critique. »<sup>12</sup>

\*

La composition d'une œuvre est pour Gide de toute première importance, parce que d'abord elle nécessite un effort et qu'ensuite elle participe d'une motivation intérieure. Dans ses notes de *Littérature et Morale*, il insiste très clairement sur ce que doit être ce travail de l'écrivain :

Une œuvre bien composée est nécessairement symbolique. Autour de quoi viendraient se grouper les parties ? qui guiderait leur ordonnance ? sinon l'idée de l'œuvre, qui fait cette ordonnance symbolique.<sup>13</sup>

*Les Cabiers d'André Walter*, parce qu'ils figurent un itinéraire, méritent d'être examinés sous cet angle : comme une œuvre composée, comme un ensemble de structures qui, en appréhendant Gide et Walter au travail, en approfondissant d'autant mieux la réalité mentale.

En dépit de sa fluidité, le *Cabier blanc* présente une apparente complexité qui vient de ce qu'il se déroule selon plusieurs niveaux et plusieurs axes temporels, glissant de l'un à l'autre suivant les exigences de l'émotion ou les impératifs de la psyché ; le récit se structure de l'état d'âme du narrateur, on peut en observer trois niveaux :

— le journal tenu par André, une fois — sa mère décédée et Emmanuèle mariée — qu'il a décidé de se retirer dans la solitude pour écrire *Allain*. Ce journal, daté en gros de la mi-avril au 28 juin 1889, est le seul témoignage que

12. Claude Martin, introd. à *La Symphonie pastorale*, Paris : Lettres Modernes, 1970, coll. « Paralogues », p. CIII.

13. *Journal 1889-1939*, p. 94.



*1891 : l'auteur des Cahiers d'André Walter pose dans l'atelier de son cousin  
Albert Démaré*

nous ayons de la réalité extérieure et de l'état d'âme de Walter au moment où il écrit le *Cabier blanc*.

— le récit de caractère anamnétique écrit au jour le jour, dans lequel André Walter tente de mener à bien le projet établi aux premiers jours de sa solitude : raconter ses souvenirs pour s'en alléger. Ce projet est retors, parce que loin de s'en alléger, André s'en charge — écriture, lecture et souvenir aggravant son état initial.

— le journal intime des années d'adolescence sous forme d'extraits qui tantôt se substituent à tout autre récit, tantôt servent d'illustration ou de redondance, pour annuler l'effet du temps.

Ces trois niveaux du texte interfèrent les uns sur les autres, donnant à la durée l'épaisseur de la conscience d'André Walter, qui, elle, chevauche trois axes temporels concurrents :

— l'axe du souvenir, des événements et émotions vécus par André, couvrant une période objective qui s'écoule de mars 1886 au 26 novembre 1888. C'est le temps du journal d'adolescence.

— l'axe qui mesure le temps de l'écriture (avril-juin 1889).

— l'axe de mémorisation qui est celui de la tentative de récit et dans lequel interfèrent de façon brouillonne émotions du passé et du présent.

Pour l'ensemble, en dépit du flou visant à éparpiller la durée et à échapper à l'histoire, les événements les plus anciens que l'on puisse dater remontent au printemps 1885 (l'épisode des prostituées), soit au tout début de l'adolescence d'André. Le *Cabier blanc* cherche à échapper à la temporalité en se projetant, quelques incidentes en témoignent, dans *Allain* dont il est comme l'introduction et la genèse, le *Cabier noir* en stigmatisant l'échec. L'imprécision et la désorganisation apparente du texte viennent du fait que l'on a parfois du mal à discerner l'émotion devant le passé de celle que seul le présent motive. Le journal de 1886-1888, en revanche, se déclare comme tel, André le relisant et le recopiant au fur et à mesure que le lecteur le découvre : notre édition de référence l'imprime en petits caractères et entre guillemets, rendant toute ambiguïté impossible.<sup>14</sup> Pour s'y retrouver, puisqu'il est évident désormais que le *Cabier blanc* évolue selon l'état d'âme de Walter et les sollicitations qu'il reçoit, il faut repérer les jalons qui en assurent le mouvement. Son projet initial de revivre et de reconstituer l'histoire passée n'est pas réalisable parce que, si conformément à ce que dira *Si le grain ne meurt*, « je dédaignais l'histoire [...]

14. Sont imprimés en petits caractères sans guillemets les poèmes pp. 76-78 et les textes en prose p. 66 (entre parenthèses) et pp. 81-82 : faut-il y voir des extraits contemporains du temps de l'écriture et destinés à *Allain* ? On observe les mêmes caractéristiques graphiques dans le *Cabier noir*, pp. 137-138.

et ne rêvais que quintessence»<sup>15</sup>, André n'a d'elle et d'ailleurs de soi-même qu'une connaissance précaire et déformée par l'émotion et par l'idéalisme. Ce projet est un leurre, il est rêverie, pure projection de l'imaginaire, et c'est pourquoi *Allain* se justifie, mais cette «œuvre rêvée» (p. 25), dans son exigence même, fait du moi d'André la quête de la création, son but réel ; Emmanuèle, on le sait depuis Delay, n'est que son Écho, son double féminin, l'identité et la réalité de son être propre lui échappant totalement. Une lecture attentive du *Cahier blanc* constate dont l'existence de repères qui jalonnent le temps de l'écriture ; fixons-en les limites aux deux récits de la mort de la mère d'André qui déterminent un mouvement circulaire — les premières pages (pp. 13-15) du journal visant d'abord à différer tout récit, stigmatisant une obsession, une certaine hantise devant un texte à écrire ou à lire, manifestant en termes voilés et sous forme larvaire le conflit de la pensée et de la vie : «Rien ne distrait de la vision commencée» (p. 15). Entre ces bornes du récit, cinq points de repère permettent d'ordonner la vie intérieure d'André, que ces jalons soient d'origine contingente ou qu'ils soient déterminés par les conditions de l'écriture :

1. André est un intellectuel. Le travail lui est indispensable pour combler le vide du présent. Ce travail va d'abord se présenter comme une compilation de souvenirs, mais le retour de l'émotion est dangereux (p. 19).

2. Le déclenchement de la problématique du désir. Les obsessions du journal d'adolescence rejoignent douloureusement les tentations présentes (points de suspension p. 39).

3. André a reconnu son doute et l'impuissance de son éducation religieuse à proposer des réponses satisfaisantes aux questions qu'il se pose : culpabilité sexuelle, union des âmes (réalité spirituelle de l'amour), conflit de l'idéal et de la raison, conflit de l'écriture et de la vie, projets que contrarie l'action d'un passé traumatisé. Alors il cherche des solutions dans la spéculation philosophique, et spécialement dans la métaphysique allemande (p. 52).

4. La relecture des lettres d'Emmanuèle modifie quelque temps l'image qu'il a d'elle : l'opposition qu'il croit percevoir entre ce qu'il appelle son «esprit frivole» (pp. 66 et 70) et son «âme» reste un mystère. Néanmoins, s'élabore le doute, en partie inconscient, d'une Emmanuèle différente, plus individualisée et plus distincte de lui. C'est pour lutter contre ce doute qu'il se met à rêver d'une communication spirituelle, dont il crée lui-même les preuves, et qu'il finit par renoncer à tout récit, le journal d'adolescence se substituant à tout autre mode de rappel des souvenirs (p. 62).

5. Le courrier de Pierre re-stimule en lui l'exigence et la motivation de

15. *Si le grain ne meurt*, pp. 506-7.

l'œuvre à écrire. Celle-ci ne pourra naître que de la réalité vécue (pp. 73-75) ; or cette réalité est pour André conflit, pesanteur du surmoi et de l'imaginaire, obsessions charnelles qui remettent en question ses prétentions à «faire l'ange».

La fin du *Cahier blanc* (pp. 85-99) abandonne le présent de l'écriture, lieu de conflit, et se livre au récit de souvenirs de plus en plus précis et de plus en plus rapprochés dans le temps. Domine le motif obsessionnel des refus d'Emmanuèle. Enfin, en se contentant de recopier son journal d'adolescence, André renonce à raconter, le passé ne pouvant se revivre. Ainsi *Allain* ne peut pas être un livre de souvenirs ; il ne peut être qu'une création organisée et cathartique (pp. 102-103).

Ces jalons, s'ils structurent une aventure personnelle, élaborent, parallèlement, quatre ensembles narratifs du récit-souvenir, lesquels révèlent une progression dans la précision de l'évocation et la violence de l'émotion :

Un premier groupe (pp. 22-36) met en valeur l'intimité entre André et Emmanuèle par l'intermédiaire de la complicité intellectuelle (des souvenirs de lectures, par exemple) et de paysages-états d'âme. Ce groupe narratif se refuse à élaborer une durée, choisit la confusion, le flou, comme pour décrire une continuité de la conscience en dehors de toute chronologie, un état reculé dans le temps.

Un second groupe (pp. 54-61), qui semble continuer le premier, introduit sur le plan narratif des leitmotifs dont la charge émotive est telle qu'elle paralyse en fait toute reconstitution d'une histoire et instaure une continuité artificielle, André cherchant à peindre une «volonté aimante» (p. 58).

Le troisième groupe (pp. 62-73) tente de décrire, contre l'impression ressentie à la lecture de sa correspondance, la communion spirituelle d'André et d'Emmanuèle, qui les place en marge des autres et nécessite l'élaboration d'un code connu d'eux seuls. Ce romantisme néo-platonicien signale l'intrusion de l'imaginaire, face narcissique du spiritualisme, dans une réalité dont le lecteur ne sait finalement rien.

Le quatrième groupe (pp. 85-88) raconte un souvenir récent et précis, les scènes d'émotion au piano où Emmanuèle, gênée par l'attitude passionnelle d'André, la lui reproche et décide d'en réduire les occasions.

Ce schéma évolutif est donc clair : Walter cultive le flou, tente en vain de réinventer sa propre histoire sur le plan du mythe pour posséder dans l'absolu de l'écriture une Emmanuèle qui se refuse à lui, non seulement à cause du système d'inhibition qui le coupe de toute réalisation possible, mais aussi à cause du malentendu fondamental qui postule qu'Emmanuèle aime André du même amour sublimant.<sup>16</sup> Walter substitue une sorte de quietisme de l'a-

mour humain à l'affection fraternelle, quoique exclusive par sa qualité, qui les unit. Mais l'écriture, au lieu de reconstruire, dévoile et aggrave, miroir trompeur, les tendances constitutives de l'André-Walterisme, en jugeant le passé à l'éclairage d'un présent qui impose la pesanteur de sa vérité : le livre rétro-agit sur celui qui l'écrit. Walter, alors, cherche à comprendre, à pallier l'insuffisance du récit ; il ne peut guère qu'interroger son journal qui, bientôt, est recopié sans commentaire.

Le journal d'adolescence, quant à lui, s'il ne répond pas toujours à des lois chronologiques précises, se structure toutefois en deux groupements de fragments. Celui de 1887, en ordre déclassé, élabore les thèmes obsessionnels du *Cahier blanc* : préférence pour la vie imaginaire, hantise de la sexualité qui s'organise autour d'un souvenir traumatisant, prédilection pour l'idéalisme et la spéculation métaphysique, fonction de l'écriture et dialectique du bonheur, mystique de l'amour comme corollaire à l'incommunicabilité, orchestration de l'univers manichéen qui occulte sa vie sentimentale. Le journal de 1888, fondé sur l'épisode précis de l'éloignement d'Emmanuèle par suite des exigences affectives d'André, a une tonalité différente : il est témoignage sur un refus, évocation de rencontres, il est question : «Pensive de quoi, Emmanuèle ?» (p. 97). Les deux textes datés de 1886, enfin, valent par leur puissance d'évocation des deux tendances latentes d'André, dont le *Cahier blanc* fournit la démonstration : le paysage d'âme qui symbolise les limites de sa sensibilité (p. 31) et le rêve de la vie érémitique comme favorisant l'accès à la création et exorcisant l'appel du désir (pp. 45-46).

La structure du *Cahier blanc* est ainsi signifiante : André, aux prises avec lui-même, divisé et hermétique, se voit contraint, puisqu'il se veut écrivain, à rechercher un consensus dans l'écriture d'*Allain*. Mais, en même temps, sans que lui-même en ait conscience, elle explique l'échec de sa personnalité : André, en affirmant sa préférence pour la vie imaginaire<sup>17</sup>, s'interdit tout accès à la connaissance du réel par l'écriture, parce que celle-ci est fondée sur l'inhibition de ce réel même : ainsi le choix manifesté en faveur de l'obstacle et de la séparation et au détriment de la consommation, quelque justification qu'il se donne<sup>18</sup>, n'est que pure sujétion au surmoi, à cette image hypervalorisée de soi qui distribue récompenses et châtements, qui crée des codes et des impératifs moraux. Le surmoi, en effet, stérilise tout effort de conscience en faisant miroiter à un moi mal assuré, doutant de lui et se cherchant un statut,

16. Cf. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I, Paris : Gallimard, 1956, pp. 405-6 et 492-7.

17. «Les chimères plutôt que les réalités ; les imaginations des poètes font mieux saillir la vérité idéale, cachée derrière l'apparence des choses» (p. 37). Cf. pp. 21, 41-2 et 47.

18. C'est la thèse de l'amour tristanien exposé par Denis de Rougemont.

une situation qui le sublime en raison même des obstacles qu'il faut franchir pour l'atteindre. Cela seul explique l'impact de la lecture du livre de l'*Apocalypse* qui transforme André en élu potentiel (p. 44), lui donne le goût de l'ascèse et de la discipline (pp. 45 et 46), développe le rêve d'une « Dame élue, immatérielle pure » (p. 47), son assimilation à Emmanuèle, et encourage le culte de l'effort et des épreuves à surmonter pour la conquérir. Cet itinéraire courtois, Jean Delay l'a montré, est le masque lyrique d'une névrose en formation. En effet, sublimer Emmanuèle est pour André non seulement s'élever soi-même, c'est-à-dire échapper à une vision de soi négative, mais aussi trouver un prétexte rédhibitoire à la non-réalisation de l'amour. La célèbre dissociation de l'amour et du plaisir chère à Gide est en fait une perversion mentale dont le *Cahier blanc* fournit la genèse. André, on le sait, oppose le corps à l'âme : d'un côté le mal, mais aussi le réel et les femmes ; de l'autre, le bien, et donc l'idéal et Emmanuèle. Ce manichéisme est fondé à l'origine sur une assimilation du corps à un objet sexuel, c'est-à-dire à la perte, laquelle est avant tout une peur : peur de perdre l'image que l'on s'est fabriquée de soi-même, peur de l'inconnu, du non-être, obsession pathologique de la faute. Plus André grandira l'image d'Emmanuèle, plus il lui sera difficile de voir son propre corps — ne parlons pas de celui des femmes — avec un regard neutre, c'est-à-dire sans tache, sans projection sexuelle. La solution, que lui propose AR\* et qui rappelle celle de certains gnostiques évoqués dans *La Tentation de saint Antoine* de Flaubert que Gide connaissait si bien, le dégoûte : puisque le corps est inférieur, laissons-le faire ; ses débauches une fois apaisées, il ne gêne plus l'âme, qui est de nature spirituelle (pp. 40-42). Le rêve de vie érémitique est lui-même un leurre, les tentations vécues par André en niant toute espérance.

La grande question qui préoccupe Walter est celle de la responsabilité du corps et de l'esprit (ou de l'âme) dans les manifestations de la vie organique et, plus précisément, dans le déclenchement du désir et l'attrait sexuel. Ainsi posée, cette question est naïve. Il serait évidemment rassurant que le corps corrompe l'âme (pp. 42 et 72) ; André n'en est pas sûr, puisqu'il déclare vouloir « savoir si la chair excite l'esprit ou si c'est l'esprit qui déprave » (p. 130). En fait, c'est le type parfait de la fausse question, qui dénote une hérédité huguenote mal assimilée, élaboratrice de clivages réducteurs entre vie mentale et vie physique, poussant la réalité humaine la plus élémentaire, créant le concept flou d'âme dont Delay a montré qu'il était son surmoi, qu'il avait ainsi valeur de surcompensation.<sup>19</sup> Walter est pourtant avide de caresses et même de possession<sup>20</sup>, mais, incapable de passer outre ses blocages, il est la proie de

19. Cf. Jean Delay, *op. cit.*, t. I, pp. 517-9.

peurs paniques (pp. 73 et 81) qui annoncent les fantasmes du *Cahier noir*. Dans ce processus inhibiteur, ne peut que se développer une conception spiritualiste de l'amour ; celle-ci se construit de son irréalité même, se définit des obstacles qui l'occultent. En effet, « ta petite âme ! qui la pourrait connaître ? » (p. 65). Cette impossibilité de nature est une fatalité, elle est l'un des leitmotifs des *Cahiers* : l'âme étant prisonnière du corps, « nous cheminerons parallèles ». <sup>21</sup> Ce parallélisme, rêve d'amour spirituel, d'itinéraire commun, traduit en fait l'angoisse du contact réel, il révèle l'erreur d'André : il n'y a pas vraiment de communication entre eux ; d'Emmanuèle n'apparaît que « l'esprit frivole » et éclatent les refus successifs (pp. 84 à 90) qui établissent la vraie nature de leur relation et de leur personne.

En écrivant le *Cahier blanc*, André Walter se proposait de revivre les moments vécus avec Emmanuèle ; mais, partant d'une vision totalement faussée des êtres et des choses, il ne peut montrer que ses propres limites. Reste l'espoir que représente pour lui *Allain*. C'est ainsi que le paradis rêvé du *Cahier blanc* trouve dans l'« enfer » <sup>22</sup> du *Cahier noir* son douloureux et inévitable accomplissement : une continuité, plutôt qu'une opposition ; *Les Cahiers d'André Walter* sont une œuvre critique.

\*

La composition du *Cahier noir* est évidemment chaotique ; on peut cependant y déterminer une organisation interne, non voulue par André, dans la mesure où elle est fondée sur la progression de sa faillite mentale. En outre, son journal est double : à la fois journal d'*Allain*, ce qui explique les notes esthétiques ou commentant l'état du travail qui en jalonnent le parcours <sup>23</sup>, et journal quotidien où se déroule, drame inconscient, la progression de la folie de celui pour qui, dès le début de sa claustration, le monde et la vie n'avaient plus que d'étroites limites : « Pas un événement : la vie toujours intime — et pourtant la vie si violente. Tout s'est joué dans l'âme » (p. 21). La linéarité propre au journal intime y est plus nette que dans le *Cahier blanc* qui est censé avoir nettoyé le passé, mais André met pour *Allain* sa propre situation en abyme (pp. 154-155) d'une création dont ici ou là nous avons un

20. « Le désir de posséder me tourmente et je souffre affreusement dans le corps et dans l'âme, du sentiment de cet impossible. » (p. 72). Cf. p. 81.

21. P. 90. Cf. pp. 21, 69 et 73. Pour le thème de « l'embrassement des âmes », cf. pp. 71-3 et 79-80. Dans le *Cahier noir*, la communion des âmes libérées du corps n'est possible que par le rêve, et encore ! Cf. pp. 135, 139 et 141.

22. Le mot est de Daniel Moutote, *op. cit.*, p. 24.

23. Cf. pp. 108-10, 116, 121-2, 129-30, 143, 153-61, 164-5, 172-8, 181, 183, 200-1, 205-6, 209-11, 218, 226, 232.

court extrait, souvent sous forme de poèmes <sup>24</sup>, et, si le recours au journal d'adolescence devient exceptionnel (pp. 163-4), en revanche le nombre de citations ou références, principalement bibliques, s'est accru. Ce journal est donc à la fois la caisse de résonance des fortes secousses qui constituent la vie intérieure d'André et la tentative quotidienne et désespérée d'un moi pour échapper aux déterminismes qui en fondent l'inévitable échec. La linéarité est ainsi une illusion ; le narrateur n'échappera pas au destin qui s'est construit dans l'épaisseur de sa psyché et dont le journal est le miroir ironique et retors. Le récit narcissique de Walter doit devenir pour Gide un récit heuristique.

Le *Cabier noir* couvre quatre mois, si l'on excepte les deux dernières pages, délirantes, écrites un peu après la mi-novembre : quatre mois d'un itinéraire symbolique conduisant le narrateur de l'*acmé* d'un été dont il refuse la jouissance aux premières neiges d'un hiver précoce. Cet itinéraire, qui semble mener des luttes ascétiques contre la tentation à la pureté acquise dans le combat de Walter-Jacob avec l'Ange <sup>25</sup> — André cherche à accréditer à ses yeux l'idée de ce cheminement mystique —, est en fait celui d'un moi complexé fuyant les forces vives de la vie et cherchant refuge dans ce qui les nie : le cloître, l'imaginaire, et, pour finir, le dessèchement et la froideur de la folie et de la mort. Il est remarquable aussi que l'été et l'automne, saisons objectivement fécondes, figurent ici des images de stérilité : *Allain*, création de l'esprit, se substitue à toute reproduction par la chair, l'écriture compensant le péché d'Onan. A chacun de ces quatre mois, correspond une étape du devenir ultime d'André Walter.

Juillet est le mois du Désir contre lequel il cherche à lutter en élaborant d'inutiles défenses : vie dans l'abstraction, monde clos et sans lumières, mortification, mais surtout travail et refuge dans l'imaginaire où il se persuade de son angélisme et dont la forme esthétique est le piano : la musique, écrit-il dangereusement, «soutient l'essor du rêve». <sup>26</sup> Le recours à l'imaginaire et aux pratiques contre-nature de la mortification exaspère la solitude et encourage l'onanisme sexuel jusqu'à la frénésie. André, qui se croit l'enjeu d'une lutte entre le Ciel et l'Enfer, se place, on le sait, du côté du Ciel ; mais ce système mental angoissant et inhibiteur suscite aussi la création de remparts protecteurs : le lieu clos et la thématique de l'Obscurité <sup>27</sup>, l'illusion du «travail

24. Pp. 137-8, 141, 204, 225.

25. Leitmotiv du *Cabier noir*, ce motif mental figure pp. 108-9, 157, 168-9, 171 et 230.

26. P. 136. Cf. son désir d'«écrire en musique» (p. 110), langage de l'immatérialité.

27. Cf. «la lampe et la porte fermée, l'étude solitaire» (p. 125) ; cf. pp. 121, 122, 123 et 153 : «pour que rien du dehors ne puisse me distraire, pour qu'aucun bruit, aucune

dans l'absolu»<sup>28</sup> en dehors des contingences de la temporalité, la problématique du désir différé qui élabore un hédonisme de l'attente que *Les Nourritures terrestres*, en en faisant une règle de vie, transcenderont. «L'émotion, quand on est tout près du bonheur, qu'on n'a plus qu'à toucher — et qu'on passe.» (pp. 124 et 126). Mieux vaut la chasse que la prise, le désir que sa réalisation. Ainsi s'établit le lien qui unit, au delà d'une expérience palingénésique, le système inhibiteur et culpabilisateur d'André Walter au culte de l'instant dont Ménalque sera le héraut. Trait caractéristique de la psychologie de Gide, le primat du désir substitué à l'incomplétude de la satisfaction est dans les *Cahiers* présent sous sa forme négative ; ni hédonisme, ni ascétisme, il est là simple sujétion à un interdit. Face aux tentations de la chair, André a encore des défenses intellectuelles. Cultivant l'abstrait, plus rassurant, et flattant une image noble de lui-même<sup>29</sup>, il cherche refuge dans la pensée pure, la grammaire grecque et l'algèbre. Les mathématiques, le travail des nombres symbolisant la quête sans cesse renouvelée de l'absolu, sont sur le plan intellectuel ce qu'est le désir différé dans le domaine des sens : la préférence accordée à la chasse, à l'attente, dispense du fatal regard sur soi. Parmi les philosophes, André lit Spinoza et Schopenhauer. Spinoza est en effet le point focal où convergent fantasmes et exigences : son système — l'*Étbique* en particulier — dans la perfection de son ordonnance est un modèle pour l'œuvre à écrire (p. 109), il est aussi un microcosme où tout s'explique, construction de l'intelligence de l'homme érigée en protection, dont la limite est dans l'abstraction même : il ne peut en effet répondre à aucune des questions fondamentales que se pose André, ni au problème du doute, ni à celui du désir, ni à celui de la nature du Réel, de l'Homme ou de Dieu, en tout cas pas dans les termes personnels et concrets où lui se les pose. Schopenhauer, quant à lui, apporte à André la nécessité de la connaissance intuitive pour pallier l'insuffisance de la Raison.<sup>30</sup> En effet, André, qui n'est pas à une contradiction près, d'un côté célèbre la rigueur rassurante de la Raison, comme on le voit dans son admiration pour le système de Spinoza, de l'autre s'en défie, la méprise, parce qu'«elle s'oppose toujours à l'âme» (p. 83), la répudie «pour qu'elle ne vienne pas, fallacieuse, devant nos yeux hallucinés, lever ses arguments troubles» (p. 130). Cette contradiction permet de comprendre la motivation secrète d'André. Le conflit du corps et de l'âme devient, sous sa forme philoso-

image... dans ma chambre j'ai fermé les rideaux des fenêtres ; — la lampe allumée quoi que ce soit le jour.»

28. Cf. pp. 122 et 153.

29. Beaucoup de souvenirs de complicité avec Emmanuèle sont, en effet, des souvenirs de lectures ou de discussions abstraites.

30. Cf. pp. 115, 120, 133, 135-6, 161 et 199.

pique, celui de la Raison et de la Foi : confusion intellectuelle qui témoigne d'une confusion mentale. La Raison est cet élément objectif qui fait peur au Narcisse waltérien, car il risque de dévoiler la décevante réalité : elle est la forme intellectuelle que prend la peur qu'a André de ne plus se conformer à l'image angélique qu'il s'est fabriquée de lui-même. L'activité raisonnante lui semblant à double tranchant, il préfère la plongée dans l'imaginaire. L'aspect mystique, vertigineux et fascinant pour un jeune huguenot, de la pensée de Schopenhauer l'y incite, mais ce n'est pas pour lui un choix philosophique, c'est une fuite en avant, sans garde-fou. André est le jouet de son inconscient qu'il ne cesse d'alimenter dès qu'il s'éloigne du travail qui reste son rempart le plus efficace. Quant à la prière et à la lecture de la Bible, de plus en plus fréquentes, il les plie à son interprétation au lieu de se laisser modifier par elles. Nourri des textes sacrés, Gide cit en particulier saint Paul qui plaide en faveur de la chasteté et même de la misogynie et stigmatise l'«écharde dans la chair» pour des raisons sans doute à la fois conjoncturelles et personnelles. Mais cette règle de conduite morale est, écrit Denis de Rougemont, «sans valeur spirituelle».<sup>31</sup> La prédilection pour saint Paul, d'ailleurs gauchi et mal glosé, contribue à culpabiliser le sexe chez celui qui veut avoir une vie spirituelle.<sup>32</sup> Cette erreur que les siècles ont répétée et qui peut même aller jusqu'à la dissociation de l'amour et du mariage — peut-être est-ce là l'un des interdits qui pèsent sur l'union d'André et d'Emmanuèle ? —, Gide en a vécu dramatiquement les conséquences. L'évangélisme et son projet du *Christianisme contre le Christ* ont leur origine dans les problèmes d'André Walter.<sup>33</sup> Parmi les emprunts que celui-ci se permet, l'un des plus retors est celui où il justifie à la fois sa passivité et son idéalisme : «Puis l'action est-elle nécessaire ?» (p. 160). Condamné à la contemplation, André ne rencontre que la chimère, non seulement celle qui «verse à l'âme les éternelles démenes, projets de bonheur, plans d'avenir, rêves de gloire et les serments d'amour et les résolutions vertueuses»<sup>34</sup>, mais aussi celle qui, dénigrant la réalité de la vie et lui préférant l'imaginaire, le projette dans le cercle vicieux du Désir.<sup>35</sup> Désormais, pour lui, choisir le rêve équivaut à choisir la folie et la mort.

Août débute par la nouvelle de la mort d'Emmanuèle, pure fiction certes,

31. Denis de Rougemont, *Les Mythes de l'Amour*, Paris : Gallimard, coll. «Idées», p. 303.

32. Cf. *I Corinthiens*, VII, et *Les Cahiers d'André Walter*, pp. 81 et 155 : «La chair ne sert de rien» (quant au salut).

33. Cf. *Journal 1889-1939*, p. 300 (30 mai 1910).

34. Flaubert, *La Tentation de saint Antoine* (version de 1874), éd. Gallimard, coll. «Folio», 1983, p. 226.

35. Cf., pour le *Cahier noir*, pp. 155, 156-8 et 219.

la séparation lui préexistant, mais qui stimule l'exigence de l'écriture. Août est le mois mystique, la mort libérant l'âme du corps, la mortification et le doute même devant le silence de Dieu élaborant un itinéraire spirituel dans lequel André pourrait se ressourcer : « Cette foi, la garder haute, malgré que la raison se moque, que la chair regimbe, que l'orgueil se dépîte de s'y sentir emmuré... c'est là une foi noble, une foi consciente d'elle-même. » (pp. 165-6). Hélas, André stratifie son univers, le dédouble en forces irréconciliables. Son rêve d'une foi salvatrice recouvre en fait la vanité de celui qui veut faire l'ange ; d'ailleurs les tentations sexuelles ne regressent pas, malgré l'illusion de certaines rémissions (p. 169) et la croyance commode, dont il se laisse persuader, que c'est à sa capacité de résistance aux tentations que se reconnaît l'âme d'élite (p. 171). Cette dialectique trompeuse du désir et du mysticisme ne peut être qu'aggravante : Septembre est le mois de l'angoisse. Dès le 2, André évoque la vision hallucinatoire qu'il a eu la nuit précédente de son image dans la glace (pp. 184-5) : peur de soi-même, de l'inconnu et de l'immaîtrisé qui est en soi, dramatisation de la solitude et de l'échec qui en est le corollaire, inquiétude sur le pari d'*Allain*, doute même de ce « mirage, pendant la vie, des choses d'au delà la vie... » (p. 199) ! Puis ce sont des crises nerveuses accompagnées de fantasmes sexuels (pp. 191 à 197), des insomnies scandées d'obsessions musicales (pp. 201-3 et 207), la peur-panique du noir (pp. 200, 212 et 215) — l'obscurité s'avérant alors n'avoir été qu'un havre illusoire (p. 193). A ces images morbides, il convient d'opposer celle, souvent commentée, des enfants au bain. Émergence de la ferveur et du nomadisme, thèmes de la maturité gidienne, cette rêverie est pour certains la première expression d'un fantasme pédophile : « J'aurais voulu me baigner aussi, près d'eux, et, de mes mains, sentir la douceur des peaux brunes » (p. 208). On pourrait aussi voir dans cette scène un rêve de retour à l'enfance, dans un univers d'où la femme — et même Emmanuèle, mais elle est niée comme femme ! — serait exclue, où la vie pourrait recommencer sous les auspices de l'eau et du soleil, forces positives que nie cet envers de la vie où lui-même se consume. Mais, s'il s'agit de la première apparition d'un motif durable dans l'œuvre de Gide, faut-il y voir pour autant le prélude annonciateur d'un destin homosexuel ? Il convient de se méfier de toute interprétation *a posteriori* ; les *Cahiers*, à eux seuls, sont porteurs d'informations qui permettent d'analyser ce fantasme avec davantage de précision. André a peur du scandale qu'il y aurait à dire <sup>36</sup>, toutefois ceci peut être vrai de n'importe quel tabou sexuel ; il a le sentiment profond d'être incapable de satisfaire un désir jugé scandaleux <sup>37</sup>,

36. « Pourtant ces choses, je les ai dans l'âme ; ce qu'ils veulent, c'est ignorer : il leur semble ainsi qu'ils suppriment. » (p. 165).

37. « Il faudrait que le corps demande des choses possibles ; si je lui donnais ce qu'il de-

mais pour ce jeune huguenot, le Désir, quel qu'en soit l'objet, n'est-il pas scandaleux ? Il n'y a donc aucune certitude. Tout juste peut-on observer que, dans le schéma mental d'André, apparaît, face aux fantasmes sexuels culpabilisants, une sensualité débarrassée de l'anathème et évoquant l'appel à la vie. Reste que cet insaisissable rêve ne survient qu'à la fin du *Cabier noir*, alors que le narrateur commence à sombrer dans l'incohérence ; est-ce pour en montrer le caractère contrapuntique ? Toujours est-il que pour échapper à des fantasmes de plus en plus nombreux et de plus en plus violents, et parallèlement pour mener à bien *Allain*, André essaye de se ménager des pauses, mais sans parvenir à s'organiser. Cobaye de lui-même, en dépit de tentatives illusoire (p. 198), il ne peut ni se détacher de lui-même, ni connaître pour le dominer le fonctionnement de sa pensée (p. 205). La création du double ne sauve pas Walter : Octobre est le mois de la folie où le conduisent les choix de son inconscient. C'est toute son expérience qui est alors négativisée : cauchemars sexuels (pp. 224 et 226) qui dénaturent et illégitimement toute prétention à la pureté, «chimères alluciantes» (p. 227) qui ne peuvent conduire qu'au non-être. Pour André Walter, il n'y a pas d'issue. Pourtant, lorsqu'il fait part à son journal de son inquiétude de ne pas avoir le temps de terminer *Allain* <sup>38</sup>, il se distancie un peu de son propre destin, en en chargeant son personnage. Mais faut-il y voir l'ironie d'André pour tenter de dédramatiser le tragique de sa personnalité et de sa situation ? ou bien est-ce un coup de pouce interventionniste de Gide qui veut accélérer la fin de son personnage ? Nous avons relevé trois exemples d'ironie ponctuelle <sup>39</sup> : ils sont autant le regard que Walter devenu fou jette sur son propre destin que l'expression du recul que Gide a lui-même établi par rapport à son double dans un style qui annonce celui des *Poésies*.

\*

Du *Cabier blanc* au *Cabier noir*, c'est bien un même échec qui se poursuit et se confirme. La structure du livre est symbolique, parce qu'elle est l'écho même de la structure intérieure d'André Walter : de l'une à l'autre, le déplacement ne parvient pas à se réaliser. La création en abyme est, toutefois, la dynamique qui permet à cette première expérience gidiennne de trouver son sens. Ainsi la représentation de l'écrivain au travail et son comportement devant l'écriture témoignent-ils d'une démarche en cours : ce qu'André n'a pas réussi avec *Allain*, Gide, lui, l'a, semble-t-il, réussi avec les *Cabiers*, mais ceci dit, tout ne reste-t-il pas à construire ?

mande, tu crierais le premier au scandale ; — et pourrais-je le satisfaire ?» (pp. 40-1).

38. «Il faut que je l'aie fait fou avant de le devenir moi-même. Lequel des deux grimpera sur l'autre ?» (p. 211).

39. Pp. 211-2, 216 et 231.

LE PROCÈS KRANTZ  
OU  
UN FAIT DIVERS QUI AURAIT PU DEVENIR  
UN ROMAN GIDIEN

par  
CLAUDE FOU CART

Le séjour d'André Gide à Berlin, au début de l'année 1928, est un événement étonnant si l'on considère la variété des activités que l'écrivain français mena entre le 17 janvier et le 3 février.<sup>1</sup> Nous possédons heureusement de nombreuses indications sur les rencontres que Gide put faire en cette ville qui ne manquait pas de l'attirer. Il arrive d'ailleurs dans la capitale allemande à point nommé. Car l'opinion publique est littéralement captivée par un procès des plus bizarres, un étrange roman-feuilleton si l'on s'amuse à lire les journaux de l'époque, ce que Gide, de toute évidence, fit. Dans la longue conversation qu'elle eut, à diverses reprises, «entre 1975 et 1981»<sup>2</sup>, avec Jean-Michel Palmier, Lotte Eisner se souvient d'avoir vu Gide «à Berlin en 1928 pour le *Berliner Tageblatt*» et elle décrit ainsi les faits :

[Gide] y était venu à l'occasion d'un procès auquel était mêlé le futur écrivain E. E. Noth... Il s'agissait d'un meurtre commis par un lycéen. Il était question de jalousie, d'homosexualité..., il voulait que je lui envoie toutes les coupures de journaux sur ce procès car il songeait à en tirer un sujet de roman... C'est assez étrange, il n'a jamais écrit ce livre, et dans ses mémoires il ne parle pas de cet épisode.<sup>3</sup>

Certes, les causes de la venue d'André Gide à Berlin sont multiples. Mais le procès Krantz allait éveiller son attention pour plusieurs raisons. Tout d'abord, cet immense déballage de faits psychologiques et cette condamnation

1. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris, 1951, p. 870.

2. Jean-Michel Palmier, «Les longues vacances de Lotte H. Eisner», in *Exilés en France : Souvenirs d'antifascistes allemands émigrés (1933-1945)*, Paris : Maspero, 1982, p. 312.

3. *Ibid.*, pp. 300-1.

d'une éducation pratiquée aux dépens de l'enfant ne pouvaient que renforcer la curiosité de Gide face à tous les événements qui se produisaient à Berlin, curiosité partagée par ses amis. Le comte de Kessler dira le 7 novembre 1932 que Roger Martin du Gard était « fasciné » à Berlin « par la rue » : « les hommes qu'il voit dans la rue seraient tout différents des Parisiens ». <sup>4</sup>

Ensuite, le procès Krantz abordait largement le problème de l'adolescence. Et l'auteur de *Corydon* et de *Ne jugez pas* (1930), celui qui découvrait en Dostoïevski un écrivain s'attachant « particulièrement aux cas déconcertants, à ceux qui se dressent comme des défis, en face de la morale et de la psychologie admises » <sup>5</sup>, fut tout naturellement intrigué par une histoire qui aurait pu trouver sa place à côté de celle de *L'Affaire Redureau*. Une phrase de Marcel Jouhandeau, dans les « Réflexions familières sur la justice humaine » qui terminent son ouvrage intitulé *Trois Crimes rituels*, illustre au mieux ce que Gide devait alors ressentir :

Si l'objet profond de la littérature, le seul qui en justifie pleinement l'existence, est la connaissance de l'être humain, attendu que nulle part on ne peut l'étudier mieux que dans les prétoires, ne serait-il pas souhaitable qu'un écrivain figurât, comme par principe, parmi les jurés ? <sup>6</sup>

Gide avait été juré du 13 au 25 mai 1912, à la Cour d'Assises de Rouen. En 1928, il doit se contenter de lire les coupures de journaux que Lotte Eisner lui envoie ou d'entendre le récit du procès Krantz que lui font ses amis allemands.

Surtout, n'accordons point une faible importance à la curiosité qui porte André Gide à suivre le déroulement de cette étrange histoire. Car elle ouvre la voie à une meilleure connaissance des sujets et des personnes qui amenèrent l'écrivain français à observer avec soin cette Allemagne tourmentée que fut la République de Weimar. Pierre Bertaux, dans ses souvenirs, indique que « Gide s'est prodigieusement et longuement amusé à Berlin ». <sup>7</sup> Mais l'essentiel est pourtant bien un souci permanent de s'informer sur les sujets les plus divers. Dans *Les Cahiers de la Petite Dame* est cité le nom du « fameux Magnus Hirschfeld (ce spécialiste des questions sexuelles) » que Gide déclare, en octobre 1934, avoir « connu à Berlin ». <sup>8</sup> A la date de 1928, Magnus Hirschfeld est un savant célèbre, une personnalité placée à gauche de l'éventail politique et,

4. Harry Graf Kessler, *Tagebücher 1918-1937* (Francfort s. M. : Insel Verlag, 1979), pp. 694-5.

5. Gide, *Dostoïevski* (Paris : Gallimard, coll. « Idées », 1970), p. 156.

6. Marcel Jouhandeau, *Trois Crimes rituels* (Paris : Gallimard, 1962), p. 81.

7. Pierre Bertaux, « Un étudiant français à Berlin... », *Revue d'Allemagne*, avril-juin 1982, p. 350.

8. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II (Paris : Gallimard, 1974), p. 463.

pour cette raison ainsi qu'à cause de positions courageuses prises dans le domaine de la libéralisation des mœurs et des lois, souvent critiquée et soumise aux quolibets de certains collègues. Dans le livre qu'il publia en 1953, le psychologue Hans Blüher met en valeur, avec une certaine ironie maligne, un aspect qu'il veut scandaleux de l'action menée par Magnus Hirschfeld. Certes, il est, même pour Blüher, «la plus connue des personnes luttant pour la suppression du paragraphe 175 du Code Pénal» concernant les homosexuels allemands. Mais Hans Blüher rapporte aussi, avec délice, les petits potins sur celui qui, selon lui, porte le surnom de «Tante Magnesia».<sup>9</sup> Dans *Die literarische Welt* du 25 mai 1928, un article sera consacré à Hirschfeld à l'occasion de son soixantième anniversaire. Le psychologue rédige lui-même ce papier dans lequel il décrit sa carrière, lui qui est passé de l'étude des langues modernes à celle des sciences naturelles et de la médecine.<sup>10</sup> Un point fondamental le rapproche d'ailleurs d'André Gide, c'est l'analyse qu'il fait du «cas Wilde» («Der Fall Wilde»). A ses yeux, cette scandaleuse affaire doit nous amener tout naturellement à penser que «la science n'existe pas pour elle-même, mais pour les hommes».<sup>11</sup>

Gide connaît les conceptions scientifiques de Magnus Hirschfeld bien avant le séjour qu'il fait à Berlin en 1928. Dans le *Corydon*, il parle de la théorie du «troisième sexe» et avoue que l'«un des grands défauts» de son propre livre est justement de ne s'être point occupé des cas «d'inversion, d'efféminement, de sodomie» sur lesquels porta essentiellement l'attention de Magnus Hirschfeld.<sup>12</sup> Qu'il ait eu vraiment envie d'aborder ces problèmes est une autre question. Toujours est-il que, durant son séjour à Berlin en 1928, André Gide se rendit chez Hirschfeld. Thea Sternheim avait organisé cette visite. Pierre Bertaux nous rapporte ses impressions : «Je me souviens de la stupeur de Gide, à Berlin, en 1928, au sortir de la visite de l'Institut des recherches sexologiques de Magnus Hirschfeld.»<sup>13</sup> Si l'on veut bien s'en référer à Hans Blüher,

9. Hans Blüher, *Werke und Tage. Geschichte eines Denkers* (Munich : Paul List Verlag, 1953), pp. 332-3.

10. Magnus Hirschfeld, «Literarisches Selbstbekenntnis / Zu meinem 60. Geburtstag», *Die literarische Welt*, 25 mai 1928, p. 11. Le Dr. Magnus Hirschfeld (1868-1935) avait eu, à côté de ses travaux sur la sexualité, une activité politique. Il signa notamment en 1919 l'appel lancé par le «Comité politique des travailleurs intellectuels» (Politischer Rat geistiger Arbeiter), à côté de Heinrich Mann, Kurt Hiller, René Schickele et Gustav Wyneken : appel invitant les «prolétaires et les travailleurs intellectuels» à s'unir pour renverser le pouvoir en place (Kurt Hiller, *Radioaktiv*, Limes Verlag, 1960, p. 20).

11. *Ibid.*, p. 11.

12. Gide, *Corydon* (Paris : Gallimard, 1926), p. 11. *Le Troisième Sexe. Les Homosexuels de Berlin*, de Magnus Hirschfeld, est paru en 1908 chez J. Rousset (Paris).

13. Pierre Bertaux, *La Vie quotidienne en Allemagne au temps de Guillaume II en*

avec toutes les réserves d'usage sur la méchanceté pouvant exister entre collègues, le spectacle avait certainement de quoi provoquer l'étonnement de Gide. En effet, assistant à l'une des «soirées» durant lesquelles se réunissaient les proches de Hirschfeld, Hans Blüher décrit cette «curieuse société» avec «un sous-officier à la forte voix de basse» et des «vêtements de femme»; «une courte traîne» et un chapeau avec «une grande plume d'autruche». Suit un hermaphrodite, puis un androgyne.<sup>14</sup> René Crevel, qui était aussi en cette année 1928 à Berlin, rapporte aussi ses impressions dans un article publié en juin 1934 dans *Documents* <sup>15</sup> :

Il y a quelques années, à Berlin, au musée Hirschfeld [sic], on voyait, documents et preuves à l'appui, comment, dès leur retour à la vie civile, d'anciens uhlands, du type le plus brutal, le plus soudard, le plus trousseur de filles, se trouvaient atteints d'étonisme.

Et, dans *Etes-vous fous ?* (1929), Crevel écrira aussi une satire de «l'institut sexuel du D<sup>r</sup> Optimus Cerf-Mayer» <sup>16</sup>, dans laquelle Klaus Mann, l'ami de René Crevel, retrouvera les traits de Magnus Hirschfeld malheureusement présenté, à ses yeux, comme «une sorte de monstre... qui dévore chaque jour au moins un hermaphrodite ou un travesti».<sup>17</sup>

André Gide eut, par la suite, après le saccage de l'institut par les nazis en 1933 et la fuite en France, la possibilité de revoir Hirschfeld qui, par ailleurs, lui fournit des renseignements sur la législation pénale en U.R.S.S. vis-à-vis des homosexuels.<sup>18</sup> Et, justement en 1934, Magnus Hirschfeld aura l'occasion d'écrire à Gide sur papier à en-tête de la «Ligue mondiale pour la réforme sexuelle sur une base scientifique» et de l'institut de sexologie «transféré de Berlin à Paris», 24, avenue Charles-Floquet (VII<sup>e</sup>), et dont le secrétaire général est le disciple de Hirschfeld, Karl Giese :

Monsieur  
André Gide  
1 bis, rue Vaneau  
Paris 7<sup>e</sup>

Paris, le 24 Septembre 1934.

1900 (Paris : Hachette, 1962), p. 203.

14. Hans Blüher, *op. cit.*, pp. 332-3.

15. René Crevel, «Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche», *Les Pieds dans le plat* (Paris : Jean-Jacques Pauvert, 1974), p. 301.

16. Crevel, *Etes-vous fous ?* (Paris : Gallimard, 1981, coll. «L'Imaginaire»), p. 134.

17. Klaus Mann, *Der Wendepunkt* (Munich : Ed. Spangenberg, 1976), p. 270. A noter que Yukio Mishima, dans *Confession d'un masque* (Paris : Gallimard, 1983, coll. «Folio», p. 45), cite Hirschfeld à propos des «Images de saint Sébastien».

18. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, cité *supra*, p. 413 (24 octobre 1934).

*Cher Monsieur et Ami* 19,

*Depuis un an et demi, je me trouve dans votre beau pays sans avoir eu le plaisir de vous rencontrer. Je saisis avec d'autant plus d'empressement l'occasion qui s'offre à moi en ce moment : des amis arrivés dernièrement de Russie me demandent d'intervenir auprès de vous au sujet d'une question très importante concernant la Russie — question que j'aurais préféré vous exposer oralement.* 20

*Puis-je compter sur le plaisir de vous voir chez moi, cher Ami, ou préférez-vous que j'aïlle, avec mon collaborateur Karl Giese (que vous avez connu chez moi à Berlin) et mon élève chinois Tao-Li, vous rendre visite.*

*Je serais très heureux de recevoir un mot ou un coup de téléphone me fixant rendez-vous, et vous prie, cher Monsieur et Ami, de croire à l'assurance de mon très amical souvenir.*

*Magnus Hirschfeld.*

Ce rendez-vous fut certainement le dernier. Car Hirschfeld allait mourir en 1935. Mais ce long aparté n'est point négligeable. Car, au moment où Gide rencontre Magnus Hirschfeld, à Berlin en 1928, le savant allemand prend part au procès Krantz en tant qu'expert. Il est donc tout à fait vraisemblable que Gide se soit entretenu de l'affaire Krantz avec lui, d'autant plus que ce procès n'est qu'un maillon dans une chaîne d'observations beaucoup plus vaste.

Pour nous limiter à la République de Weimar, notons qu'à la suite d'un autre procès important André Gide avait déjà fait appel à l'un de ses amis pour obtenir des renseignements. Il s'agit ici du « cas Grupen » qui connut, en 1921, un retentissement certain. De grands journaux comme *Die Weltbühne* et *Das Tagebuch* vont même lui consacrer des articles.<sup>21</sup> De quoi est-il question ? Tout simplement d'une affaire qui était une variation de celle que nous connaissons en France sous le nom de Landru : « Peter Grupen, comme Monsieur Landru, avait connu ses victimes par l'intermédiaire de petites annonces ». <sup>22</sup> Et, à propos des crimes de Grupen, va naturellement être soulevé le problème de ces petites annonces dont le journaliste du *Tagebuch* signale qu'elles traduisent cette impossibilité dans laquelle se trouvent « beaucoup de gens » de « faire connaissance d'un partenaire ». Il ajoute alors : « Par aucun

19. Original dactyl. signé, Bibl. litt. J.-Doucet, γ 598.1, 1 p. 1/4, 270 x 218 mm.

20. Magnus Hirschfeld montre une grande prudence dans l'exposé des motifs de sa visite. Il s'agit de renseignements que lui ont fournis des amis russes.

21. Il s'agit de l'article de Bruno Manuel, « Der Fall Grupen », *Die Weltbühne* (XVIII<sup>e</sup> année, 22 déc. 1921, p. 653) et de celui, non signé, dans le *Tagebuch* de Berlin (XXI<sup>e</sup> année, 31 déc. 1921, p. 653).

22. *Das Tagebuch*, n<sup>o</sup> cité, p. 1618.

autre moyen, Landru, Grupen n'auraient pu trouver leurs victimes, c'est-à-dire des femmes toutes prêtes à recevoir leur appel, aussi facilement.»<sup>23</sup> Et, dans la bonne tradition de la République de Weimar, c'est finalement toute une suite de questions éthiques qui se trouve exposée sur la place publique. Bruno Manuel, dans *Die Weltbühne* du 22 décembre 1921, déclare que la peine de mort n'est pas chose morale : «Chaque meurtre, exécuté par l'un d'entre nous, retombe finalement sur tous.»<sup>24</sup> Et «qui peut bannir la poussée de l'inconscient» ? En fait, «des actes de cruauté ont déjà échappé à maintes âmes dont ne pouvait attendre que des preuves d'humanité».<sup>25</sup> Avec la peine de mort, «au meurtre répond le meurtre».<sup>26</sup>

André Gide va demander à Ernst Robert Curtius un complément d'information :

Suivez-vous cet étrange procès qui se juge à Hirschberg, de ce Silésien Peter Grupen...? S'il vous paraît présenter un intérêt suffisant, vous devriez bien conserver les journaux qui en parlent non pour me les envoyer, mais pour me les montrer vous-même, quand nous nous reverrons.<sup>27</sup>

A sept ans d'intervalle, nous découvrons chez Gide la même méthode d'investigation, le même recours à un ami ou à une connaissance susceptible de lui constituer un dossier. Gide semble très au courant de ce qui se passe dans les tribunaux allemands. Il pratique avec soin la recherche du fait divers qui «bouscule certaines notions trop facilement acceptées, et qui, déclare-t-il, nous force à réfléchir».<sup>28</sup> Il accorde aux récits puisés dans les journaux une grande importance dans la mesure où les «récits personnels», qu'il ne méprise point, risquent de tomber dans le domaine trop vague des «confidences».<sup>29</sup>

Mais il faut le rappeler, comme le fait Gide avec insistance, qu'«un des ressorts de notre activité» est «la curiosité», c'est-à-dire une entreprise dont il est d'ailleurs facile de repérer l'existence, par exemple, dans l'intérêt qu'attache Gide à la connaissance de son traducteur Felix-Paul Greve, «ce jeune homme effrayant».<sup>30</sup> La «curiosité» n'est point intrusion violente dans la vie de l'autre, mais parfait examen du cas, avant même de faire la rencontre de la

23. *Ibid.*, p. 1618.

24. Bruno Manuel, art. cité, p. 653.

25. *Ibid.*, p. 653.

26. *Ibid.*, p. 653.

27. *Deutsch-Französische Gespräche 1920-1950* (Francfort s. M. : Vittorio Klostermann, 1980), p. 43 (lettre du 8 décembre 1921).

28. Gide, *Ne jugez pas* (Paris : Gallimard, 1969), p. 146.

29. *Ibid.*, p. 147.

30. Basil D. Kingstone, «L'étrange Allemand de 1904», *BAAG* n° 25, janvier 1975, p. 53.

personne.<sup>31</sup> Gide observe avec soin Greve<sup>32</sup>, effectue ce qu'il définit pour Julien Green comme une «montée vers le crime».<sup>33</sup> N'y a-t-il point là ce «courage tentateur du regard le plus aigu qui est désir ce qui est redouté», courage analysé par Nietzsche dans *Die Geburt der Tragödie* ?<sup>34</sup> Et cette attraction, qui est en même temps frémissement devant l'interdit et complicité amusée, n'apparaît-elle pas comme une qualité indispensable à celui qui sait et qui veut «regarder à travers les fentes de la culture» ?<sup>35</sup> Elle devient, sans aucun doute, aveu de sympathie à partir du moment où, comme le dira Gide, «ma main touche la sienne», celle de Greve durant la fameuse conversation<sup>36</sup>, mais aussi sentiment mêlé de prudence, de réserve intérieure : Gide avoue qu'il a préparé une réponse si Greve tente de le «taper».<sup>37</sup> La «montée vers le crime» est à la fois franchise, ouverture sur l'Autre, et stratégie de la connaissance qui demande une certaine distance vis-à-vis de la personne observée.

La «curiosité» gidiennne est, dans le cas du procès Krantz, renforcée par l'idée que la «justice humaine» est «chose douteuse et précaire».<sup>38</sup> De plus, Gide est parfaitement informé sur tout un aspect de la réflexion allemande à propos de la sexualité et du rôle de l'école dans l'éducation des jeunes. Le 24 août 1921, Ernst Robert Curtius signale que Gide connaît le livre de Hans Blüher sur le mouvement des Wandervögel, et il lui indique immédiatement la parution d'un autre ouvrage de Blüher sur «le rôle de l'érotisme dans la société masculine» (*Die Rolle der Erotik in der männlichen Gesellschaft*), livre paru chez Diedrichs à Iéna en 1921.<sup>39</sup> Le 14 octobre de la même année, Curtius parle à Gide de Gustav A. Wyneken qui vient d'être condamné (un autre procès !) à un an de prison et qui était le directeur du Centre Éducatif de Wickersdorf. Wyneken, qui avait poursuivi un combat à la gauche de l'échiquier politique à la fin de la Première Guerre Mondiale, vient de publier son

31. Gide avait été informé sur Greve par Karl Voelmoeller (1878-1948).

32. Kingstone, «L'Etrange Allemand de 1904», *BAAG* n° 32, octobre 1976, 26-7.

33. Julien Green, *Œuvres complètes*, Bibl. Pléiade, t. IV, 1975, p. 805.

34. Friedrich Nietzsche, *Die Geburt der Tragödie*, Stuttgart : Reclam Verlag, 1961, p. 4.

35. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 183. V. Christina H. Roberts-Van Doordt, «Gide et la fonction de la littérature d'après son Dostoïevski», *André Gide* 3, 1972, p. 68.

36. Kingstone, art. cité, p. 27.

37. *Ibid.*, p. 37.

38. Gide, *Ne Jugez pas*, éd. citée, p. 9.

39. *Deutsch-Französische Gespräche...*, op. cit., p. 38. Hans Blüher avait publié, en 1910 à Leipzig, *Familie und Männerbund (Famille et groupe formé d'hommes)*, puis, à Prien en 1920, *Die deutsche Wandervogelbewegung. Ein erotische Phänomen (Le Mouve-*

livre *Eros* qui, lui aussi, aborde le problème de la sexualité à l'âge scolaire.<sup>40</sup> Gide reçoit la brochure de Wyneken et remercie Curtius le 22 octobre.<sup>41</sup> A noter aussi qu'André Gide aura l'occasion de s'intéresser au théâtre de Bruckner grâce à Robert Levesque qui le conduisit voir la dernière pièce de l'auteur allemand jouée à «l'Œuvre» en fin décembre 1931 : «paroxysme perpétuel de la sexualité chez quelques étudiants. Goût du cynisme et de la cruauté, surcharge, excès», note Robert Levesque.<sup>42</sup> Il s'agit de la pièce *Le Mal de la Jeunesse (Krankheit der Jugend)*, qui fut jouée sur deux scènes parisiennes et atteignit le chiffre de deux cents représentations au Théâtre de l'Œuvre, ce qui montre bien le succès rencontré par Bruckner en France. Dans la pièce *Les Criminels*, jouée à Paris en 1929, Ferdinand Bruckner s'en était déjà violemment pris à la justice.

Au début de 1928, Gide a ainsi une nouvelle occasion d'observer un climat social et intellectuel bien différent de celui qui pouvait être décelé en France. Les faits évoqués durant le procès Krantz sont apparemment simples. Lorsqu'il commence, le 9 février 1928, le *Frankfurter Zeitung* donne comme titre à son article : «L'Élève au banc des accusés».<sup>43</sup> Un journal berlinois parle du «grand procès sur l'assassinat d'un élève».<sup>44</sup> Et, pour compléter le tout, le *Berliner Lokalanzeiger* du 9 février<sup>45</sup> résume, sous un titre étonnant («Le Héros du jour»), les données de ce procès qui s'ouvre à Moabit : «L'élève Paul Krantz, né le 25 février 1909 à Berlin, dernier domicile à Mariendorf, Richterstr. 46, depuis le 2 juillet 1927... en détention préventive..., est accusé d'avoir tué avec l'aide de l'élève Günther Scheller, depuis décédé, et avec préméditation, l'apprenti cuisinier Hans Stephen.»<sup>46</sup> Sling, dans son article de la *Vossische Zeitung* du 10 février 1928, résume la complexité du problème : drame de la jalousie, drame de la sexualité qui commença lorsque Paul Krantz

ment allemand des *Eclairés*. Un Phénomène érotique).

40. *Ibid.*, p. 39. Gustav Wyneken (1875-1964) avait basé son système pédagogique sur le primat de l'esprit. Il était largement influencé par l'œuvre de Karl Spitteler et celle de Stefan George (cf. Blüher, *op. cit.*, p. 244).

41. *Ibid.*, p. 41 (lettre du 22 octobre 1921).

42. Robert Levesque, *Journal*, BAAG n° 60, octobre 1983, pp. 465-6 (31 décembre 1931). Sur le succès de Bruckner en France : Hans Christof Wächter, *Theater im Exil. Sozialgeschichte des deutschen Exiltheatres 1933-1945*, Munich : Hanser Verlag, 1973, p. 61.

43. *Frankfurter Zeitung*, 9 févr. 1928, p. 2 : «Der Primaner auf der Anklagebank».

44. *Berliner Tageblatt*, 9 févr. 1928, p. 1 : «Beginn des grossen Schülermordprozess».

45. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928, p. 1 : «"Der Held" des Tages».

46. *Ibid.*

révéla à Günther Scheller que sa sœur Hilde était enfermée dans la chambre à coucher avec Stephan, l'ennemi mortel («*Todfeind*») de Günther. Car «*Günther avait un penchant pour les jeunes filles, mais se donnait à des hommes afin de leur soutirer de l'argent*», et Stephan dévoila un jour le pot aux roses ! De plus, Hilde s'était donnée à Paul «*pour une nuit*» et était ensuite retournée auprès de Stephan. Krantz s'était alors consolé avec Elli qui, ajoute Sling, «*appartenait à Günther*». De ce fait, Günther sortit de la maison familiale, alla chercher «*une fille de rue*» et, pour finir, tua Stephan et se donna la mort. Ce sont les «*événements d'une nuit*» parfaitement résumés par le journaliste !<sup>47</sup>

Ce procès attira un nombreux public. On observe même la présence d'un groupe de Siamois ! De nombreuses dames parmi les spectateurs. Comment Thomas de Quincey appelait-il son livre, d'une ironie amère, sur ce sujet ? «*L'assassinat considéré comme l'un des beaux-arts*».<sup>48</sup> L'allusion à Thomas de Quincey laisse pressentir que les débats seront des plus variés. Mais un autre aspect ne sera pas non plus absent : «*Il n'y a aucune sorte de psychologie, aucune partie du corps, aucune parcelle de l'esprit, pour laquelle un expert ne soit aujourd'hui présent.*»<sup>49</sup> On comprend maintenant mieux l'attention que Gide porta à ce procès. Car, comme le souligne Jean Delay, il attache une grande importance à l'examen des déséquilibres intérieurs.<sup>50</sup> Dans son *Dostoïevski*<sup>51</sup>, il définira lui-même sa conception des choses en disant qu'il s'agit de comprendre «*les paysages intérieurs de la psychologie*», entreprise d'autant plus difficile que «*le regard tend spontanément et presque inconsciemment à la simplification*». Alors que justement ce regard de bien des écrivains se crée des «*paysages*» de l'âme qui ne sont que des jardins à la française, s'ingénie à «*discerner dans une figure des lignes nettes, à en offrir un tracé continu*», à suivre l'exemple de Balzac chez qui «*le besoin de stylisation l'emporte*», il existe, notamment chez les enfants, des domaines qu'«*on ne rencontre presque pas... dans nos romans*»<sup>52</sup>, de nombreux «*états bizarres, pathologiques, anormaux*» dont André Gide n'hésite pas à affirmer que «*peut-être [ils] ne sont même pas rares, mais que simplement nous n'avions pas su [les] remarquer*».<sup>53</sup> Ainsi le procès Krantz est l'une de ces rares occasions qui permet-

47. *Vossische Zeitung*, 10 févr. 1928.

48. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928.

49. *Ibid.*

50. Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, t. I (Paris : Gallimard, 1956), p. 18.

51. Gide, *Dostoïevski*, éd. citée, pp. 153-4.

52. *Ibid.*, p. 153.

53. *Ibid.*, p. 156.

tent à l'écrivain de dépasser une vision volontairement clarificatrice de la psychologie, de percevoir l'invisible derrière le normal. Le regard gidien est certes attiré par «la netteté des contours», refus du «vague», absence d'«ombre»<sup>54</sup> : cette ombre que Gide définissait, en juin 1919, comme la «faillite» de la culture germanique.<sup>55</sup> Mais, dès ses «Réflexions sur l'Allemagne», Gide a cependant réussi à discerner l'importance de cette vision germanique des choses qui est, de toute évidence, plus que qualité nationale et qui devient par l'«absence de profil», par l'«absence de forme», une «matière élastique»<sup>56</sup>, une façon de percevoir l'arrière des choses en surmontant «une horreur de l'informe»<sup>57</sup> qui est, elle-même, peur de la «complexité».<sup>58</sup> Rien ne définit mieux cette convergence d'une certaine vision de l'œuvre de Dostoïevski, de Nietzsche, et des idées de Gide que la fonction de «reconnaître» telle que Gide la présente dans son *Dostoïevski* comme «dans cet état psychologique anormal, une sorte d'invitation à se révolter contre la psychologie et la morale du troupeau».<sup>59</sup>

Le procès est un modèle de ce genre d'observation du réel et surtout de cette opposition entre les tenants de la psychologie des clartés et ceux qui défendent la croyance en une existence de l'insondable dans la psychologie des adolescents.<sup>60</sup> L'acte d'accusation va réserver bien des surprises dès que l'on débordera le fait brutal, la simple analyse de l'acte criminel. Le *Berliner Lokalanzeiger* révèle que Krantz était aussi un poète, que l'on a trouvé dans son *Journal* un poème intitulé «Meurtre» qui commence de la manière suivante :

*Sur le sol est le cadavre  
Celui de mon ami Robert Krauder  
De la plaie s'écoule lentement  
Du sang rouge sur la terre grise... 61*

Le débat s'ouvre alors sur ce thème. Le poème fait l'objet d'une étude du Dr. Hans von Hentig, éditeur du mensuel de psychologie criminelle (*Monats-*

54. *Ibid.*, p. 154.

55. Gide, *Incidences* (Paris : Gallimard, 1924), pp. 14-5.

56. *Ibid.*, p. 16.

57. Gide, *Dostoïevski*, éd. citée, p. 155.

58. *Ibid.*, p. 153.

59. *Ibid.*, p. 156.

60. Notons que Gide regrette «le peu de place que tient l'enfant dans le roman français» (*Dostoïevski*, p. 155).

61. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928 : «Auf dem Boden liegt die Leiche / Meines Freundes Robert Krauder ; / Aus der Wunde sickert langsam / Rotes Blut zur grauen Erde...»

*schrift für Kriminalpsychologie*), dans le *Berliner Zeitung* du 11 février 1928. Et la défense demande au président de faire venir à la barre l'écrivain Arnolt Bronnen<sup>62</sup> qui devait lui-même démontrer que ce poème n'est qu'une variation sur un thème puisé chez l'écrivain Klabund. Les juges et les journalistes s'aperçoivent, comme il est dit dans le *Berliner Lokalanzeiger*, que le « portrait » de Krantz ne peut être fait « en noir ou en blanc ».<sup>63</sup> Le journaliste du *Berliner Lokalanzeiger* s'étonne même de l'intérêt que le public porte à Krantz : « Mais pourquoi ce déploiement de public, pourquoi cette levée en masse ? ».<sup>64</sup> Ce roman-feuilleton va, au jour le jour, remplir les suppléments des journaux berlinois. Le 10 février, c'est l'audition de Hilde Scheler à laquelle le *Berliner Lokalanzeiger* donne comme titre : « Le chemin au bord du gouffre » (« Weg am Abgrund »). Dans son supplément du 11 février, la *Vossische Zeitung* consacre toute une page à « la tragédie des jeunes » (« Die Tragödie der Jugendlichen »). Et Sling résume le tout en ces mots : « Quatre heures de cours public sur la psychologie féminine ».<sup>65</sup> La jeune fille, qui avait été au centre du drame, se voit poser les questions les plus diverses, notamment celle de savoir pourquoi elle a quitté Paul Krantz pour s'enfermer avec Stephan dans la chambre à coucher : « Hans me plut tout à coup, à ce point que tout m'était égal. »<sup>66</sup> Et l'on rentre alors dans ce que Gide appelle justement en 1930 les « régions inexplorées », les « *terrae incognitae* » sur « la carte de l'âme humaine ».<sup>67</sup> Dans son article de la *Vossische Zeitung*, Sling définit ces conflits dans lesquels est enfermée la psychologie des lignes droites, celle que Gide juge incapable de fournir une explication valable à bien des actes d'adolescents :

cet être enflammé par l'amour, Hilde Scheler, qui, à seize ans, a déjà pourtant traversé de nombreuses épreuves, ne correspond pas le moins du monde aux conceptions que s'en font ceux qui exigent d'une telle jeune fille qu'elle donne l'impression d'un être perdu et dépravé.<sup>68</sup>

Cette jeune fille fut pourtant mise à la porte d'un établissement de danse

62. Arnolt Bronnen (1895-1959), ami de Brecht, puis des nazis, puis des communistes. Il écrit notamment la pièce *Vatermord (Parricide)*, dont la première eut lieu le 14 mai 1922.

63. *Berliner Lokalanzeiger*, 9 févr. 1928.

64. *Ibid.* : « Aber warum der Aufmarsch, warum des Aufgebot ? »

65. *Vossische Zeitung*, 11 févr. 1928 : « Vier Stunden Vorlesung über weibliche Psychologie ».

66. *Ibid.* : « Ich hatte Hans Stephan plötzlich so gern, dass mir alles agel war. »

67. Gide, *Ne Jugez pas*, éd. citée, p. 98.

68. Sling, « Die Tragödie der Jugendlichen : hilde Scheller », *Vossische Zeitung*, 11 févr. 1928.

« parce qu'elle s'était comportée d'une manière inconvenante » !<sup>69</sup> Évanouissement de la jeune fille : le procès prend des aspects de plus en plus spectaculaires. Le 11 février, c'est le Polizei-Präsident qui témoigne au procès. Et c'est immédiatement le problème même de la jeunesse qui est soulevé. Le 12 février, le *Berliner Lokalanzeiger* publie un article de Friedrich Hussong qui porte le titre significatif de « Pères et fils » (« Väter und Söhne »), dans lequel il est dit :

La tragédie de la jeunesse ? Bien. Mais est-elle quelque chose d'autre que le revers de la tragédie des adultes, de leur méconnaissance de la jeunesse, de leur absence de réflexion sur ce qui se passe, de leur impuissance face à tout ce qui est... plus que commerce et intérêts mercantiles.<sup>70</sup>

Le drame devient social et même politique : le 12 février, le *Berliner Lokalanzeiger* annonce que le procès Krantz a été évoqué devant le Reichstag.<sup>71</sup> Et, le 14 février, le *Vossische Zeitung* se fait l'écho des critiques venues de députés appartenant au Deutschnationale Partei, conservateurs choqués par les articles parus sur ce procès.<sup>72</sup>

Mais que vient faire André Gide dans cette montée des attaques contre l'éducation des jeunes ? Il n'est pas seulement un spectateur attentif. Il est aussi bien présent dans cette discussion et cela depuis un certain temps. La popularité de l'écrivain français n'est pas séparable d'une remise en cause des valeurs morales. Et le procès Krantz est en train de se préparer lorsqu'est publié, dans la *Weltbühne* du 10 janvier 1928, un article de Béla Balazs<sup>73</sup> sur *Les Faux-Monnayeurs* qui viennent de paraître, dans la traduction de Ferdinand Hardekopf, à la Deutsche Verlags-Anstalt. Béla Balazs intitule son article : « L'Avenir appartient aux bâtards » (« Die Zukunft gehört den Bastarden »). Et il propose comme sous-titre : « La dernière génération » (« Die letzte Generation »). Le jugement global qu'il porte sur l'œuvre est, en quel-

69. *Ibid.* : « ... da sie sich ungebührlich benommen habe. »

70. Friedrich Hussong, « Väter und Söhne », *Berliner Lokalanzeiger*, 12 févr. 1928.

71. *Berliner Lokalanzeiger*, 12 févr. 1928 : « Der Krantz Prozess in den Reichstag. »

72. *Die Vossische Zeitung*, 14 févr. 1928.

73. Béla Balazs, né en 1884 (Hongrie) et mort en 1949 à Budapest. Il fit des études de philosophie à Budapest, devint un spécialiste du cinéma et du théâtre ainsi qu'un auteur dramatique. Il participa à la révolution hongroise à la fin de la Première Guerre Mondiale, fut nommé chef de la section consacrée à la littérature au commissariat chargé de l'éducation populaire dirigé par Georg Lukacs. En 1919, il s'enfuit à Vienne. En 1926, il gagna Berlin et il fut alors le président de l'association allemande du théâtre ouvrier (Deutscher Arbeiter-Theater-Bund) et membre de l'association des écrivains prolétariens et révolutionnaires (Bund proletarisch-revolutionärer Schriftsteller). En 1931, il émigra en URSS. De 1932 à 1946, il est professeur à l'Académie moscovite du Film. En 1946, il rentre à Budapest.

que sorte, une pierre jetée dans ce débat que le procès Krantz va développer jusqu'à l'insoutenable. Béla Balazs donne une parfaite définition de l'attitude adoptée par tout un courant de gauche sous la République de Weimar qui admire certes Gide, quand ces écrivains de gauche comparent l'auteur français aux représentants de la littérature bourgeoise allemande, mais qui lui reproche son impossibilité à se dégager de la vision bourgeoise des réalités politiques et sociales, vision qu'expriment par exemple les libéraux de la *Literarische Welt*, autour de Willy Haas tant attaché à l'œuvre de Gide.<sup>74</sup> Pour Béla Balazs, «le thermomètre incroyablement sensible qui, ici [dans *Les Faux-Monnayeurs*], trace les courbes exactes de température, ne peut pas établir un diagnostic». Autrement dit, l'œuvre de Gide traduit parfaitement la dégradation des mœurs dans la bourgeoisie, mais elle est incapable de fournir des remèdes. De l'avis de Béla Balazs, le roman de Gide est «un document de son temps qui a une extraordinaire importance» («ein Zeitdokument von ausserordentlicher Wichtigkeit»). Car c'est l'expression du «déracinement de la société bourgeoise» qui se fait jour dans *Les Faux-Monnayeurs* («die hoffnungslose Entwurzeltheit der bürgerlichen Gesellschaft»). Ce que Gide, pour le critique allemand, n'a point perçu, c'est que justement il nous décrit «la dernière génération d'une classe sans espoir» (die letzte Generation einer hoffnungslosen Klasse). Ici se place la ligne de partage entre Gide et ceux qui découvrent dans les personnages des *Faux-Monnayeurs*, sur leur visage, dans leur regard, les marques de la «catastrophe intellectuelle de toute une génération» («Von der geistigen Katastrophe einer ganzen Generation»). Ne nous y trompons pas, nous sommes ici à un moment capital dans toute l'étude des rapports de Gide, de sa pensée avec un monde germanique, pour ne pas dire européen, en train de connaître des changements différents de ceux enfermés dans un simple conflit de génération. Le procès Krantz va se dessiner en arrière-plan de cette parution des *Faux-Monnayeurs*. Il marque la convergence, mais aussi la distance entre l'écrivain français et toute une génération qui s'en prend directement à la société bourgeoise. On retrouve dans l'analyse de Béla Balazs des qualificatifs qui pourraient tout aussi bien s'appliquer au climat régnant à Moabit qu'à celui dans lequel baignent les personnages des *Faux-Monnayeurs* : «Désordre intérieur, égarement, désespoir, dégénérescence sur toute la ligne. Aucune issue qui mène à un avenir quelconque.»<sup>75</sup>

Ainsi se développe, «ce que Gide percevait bien», remarque Béla Balazs,

74. V. notre article : «Un hebdomadaire berlinois au service des intellectuels : André Gide et *Die literarische Welt*», *BAAG* n° 58, avril 1983, pp. 145-72.

75. Béla Balazs, «Die Zukunft gehört den Bastarden», *Die Weltbühne*, 10 janvier 1928 : «Verwirrung, Verlorenheit, Verzweiflung, Verkommenheit auf der ganzen Linie. Kein Ausweg, der in eine Zukunft führt.» (p. 57).

c'est-à-dire «l'atmosphère suffocante, dangereusement phosphorescente, d'une pensée fatale et sans raison d'être, qui se consume elle-même, comme l'estomac vide» et cela dans «la serre philosophique de ce monde culturel dans lequel sont plongés les personnages de Gide».76 Mais ce que, suivant Béla Balazs, Gide oublie, c'est que la question que pose la jeunesse sur le sens de la vie «par delà l'individu» ne peut trouver de réponse que dans «un engagement qui dépasse l'individu».

La réflexion sur le roman de Gide débouche sur une prise de position claire face à la société bourgeoise devant laquelle la jeunesse ne peut avoir qu'une volonté de révolte. Mais «ce désir de sortir des limites qui les gênent», les jeunes ne peuvent l'accomplir, selon Béla Balazs, dans la société admise par Gide. Nous sommes au cœur de la discussion de cette année 1928 lorsque le critique ajoute, à propos des *Faux-Monnayeurs*, que la seule possibilité qui s'offre à ces jeunes, c'est alors de s'attaquer à «la famille», au «Code Pénal» et à «la morale» («Familie, Strafgesetzbuch, Sittlichkeit»). En fait, ces jeunes «ne savent pas où le bât les blesse quand ils partent à la recherche d'aventures» et André Gide, lui, «ne sait que parler de cors au pied».

Cette discussion prend parfois, sous la République de Weimar, un aspect de querelle. Elle oppose essentiellement les tenants de la conception marxiste de l'art et ceux attachés à une vision plus bourgeoise de l'art, toutes les nuances étant d'ailleurs possibles. Face aux *Faux-Monnayeurs* de Gide, la réflexion, menée sur un ton et avec un jeu d'images propres à cette période riche en formules frappantes, se développe sur deux voies quelque peu différentes. D'une part, il y a évidemment chez Béla Balazs une méfiance vis-à-vis d'une vision du monde qui ne condamne pas radicalement les faiblesses de l'univers bourgeois dans lequel la jeunesse est privée de toute espérance, livrée à la misère (n'oublions pas que le nombre des chômeurs tourne autour de deux millions et que la crise allemande est de plus en plus solidaire des faiblesses de l'économie américaine à cette époque). D'autre part, le débat est aussi lancé sur un plan plus général, celui de la liberté humaine et de la place de la jeunesse dans la société moderne. Certes les deux problèmes sont liés. Mais ils sont souvent abordés parallèlement par de nombreux auteurs, journalistes, comme dans le cas du procès Krantz. Dans l'article de Béla Balazs, *Les Faux-Monnayeurs* apparaissent comme une œuvre qui ne pose pas la question fondamentale, celle des jeunes qui non seulement veulent fuir la famille, mais aussi ne peuvent, contrairement à ce qui se produit, de l'avis de Béla Balazs, chez Gide, s'insérer dans la société. C'est en 1929 que paraît, par ailleurs, en Allemagne le roman

76. *Ibid.*, p. 58 : «so entsteht in dem philosophischen Treibhaus dieser Geisteskultur die gefährlich phosphoreszierende Stickluft eines unanwendbaren und gegenstandslosen Denkens, das sich — wie der leere Magen — selber verzehrt».

d'Alfred Döblin *Berliner Alexanderplatz* avec le personnage de Franz Biberkopf, être ballotté au milieu des réalités diverses. Pour Béla Balazs, Gide ne répond pas à une question importante, la seule qui compte :

que doivent faire ces malheureux qui, hors de leur société bourgeoise, ne trouvent d'autres formes nouvelles d'existence que dans le vol, l'escroquerie et le meurtre ?<sup>77</sup>

Et c'est à partir de cette remarque que Béla Balazs aborde le deuxième problème, celui de la jeunesse en général. Car une des grandes préoccupations de toute une partie de la pensée allemande, durant cette période, est bien de comprendre l'adolescence et plus particulièrement les rapports entre la sexualité des jeunes et les contraintes de la société. S'appuyant sur l'œuvre de Robert Musil, *Les Égarements du pensionnaire Törless* (*Die Verwirrungen des Zöglings Törless*), parue dès 1906, Béla Balazs découvre chez Gide un côté positif dans l'analyse de ces problèmes :

La crise dangereuse de la puberté intellectuelle ne fut jamais encore montrée d'une manière aussi détaillée. Les forces les plus précieuses de l'intellect en train de s'éveiller se pervertissent étant donné le manque de buts véritables.

Et, ainsi, «des idées, qui ne peuvent pas se concrétiser, conduisent à des spéculations philosophiques jusqu'au bordel et les extases mystiques, jusqu'à l'onanie et l'homosexualité». C'est ici que l'œuvre de Gide attire l'intérêt de bien des commentateurs allemands. En effet elle est alors très proche des préoccupations que tout un courant de pensée développe durant ces années qui précèdent la Grande Crise de 1929. Béla Balazs, situé à gauche de l'échiquier politique, n'est point le seul à aborder ces problèmes qui vont contribuer à ce qu'il faut bien appeler le succès du procès Krantz, un phénomène de société, comme nous dirions en 1984. Dans la même *Weltbühne* de Berlin et justement à la suite du procès Krantz paraissent deux articles qui montrent la proximité des points de vue entre l'analyse faite par la critique allemande des *Faux-Monnayeurs* de Gide, en quelque sorte l'utilisation de cette œuvre, et les préoccupations du temps. Le 21 février 1928, Gerhart Pohl se demande «ce qui s'était passé...». Et il condamne une justice qui a fait de la «catastrophe d'une jeunesse laissée à elle-même» l'objet de «potins et de spéculations».<sup>78</sup> On ne peut être plus dur. Et, le 13 mars 1928, Arthur Eloesser intitule son article tout simplement : «Assassins pour nous».<sup>79</sup> Il reprend ainsi le titre

77. *Ibid.*, p. 58 : «Aber was sollen die Unglücklichen tun, die jenseits ihrer bürgerlichen Gesellschaft nur Diebstahl, Betrugerei und Mord als neue Lebensformen finden?» (Le texte intégral de l'article de Béla Balazs est reproduit dans la suite du «Dossier de presse des *Faux-Monnayeurs*» publiée dans le présent BAAG.)

78. Gerhart Pohl, «Komödie vor uns Allen», *Die Weltbühne*, 21 févr. 1928, p. 278 : «Diese Katastrophe einer ungeführten Jugend wurde Anlass zu Tratsch und Spekulation.»

d'une pièce de Willi Schäferdieck. Et, toujours dans la *Weltbühne*, le 6 mars 1928, Hermann Zucker analyse les thèmes largement développés depuis le début de l'année 1928. Faisant un large résumé du procès Krantz, ne parle-t-il pas d'une «génération de suicidés» («Generation der Selbstmörder») ! A ses yeux, une première constatation s'impose :

A une époque qui pense d'une manière si uniforme que presque aucune autre auparavant, une génération, que sa vie standardise du berceau au tombeau, découvre une nouveauté. C'est que tout enfant est en vérité une individualité.<sup>80</sup>

Les derniers temps du procès Krantz ont mis en valeur cet aspect des choses. En effet, après toute une série d'incidents, un long exposé sur «la misère sexuelle des jeunes gens» (*Vossische Zeitung*, 17 février), la maladie de Krantz, la fin de son incarcération (le 15 février), c'est le Dr. Magnus Hirschfeld qui viendra déposer à la barre, en tant qu'expert. Il soulignera que la puberté a développé chez le jeune Krantz «une irritabilité du système nerveux».<sup>81</sup> Et, le 21 février 1928, la *Vossische Zeitung* peut annoncer que Krantz a été acquitté. Et, dans le même quotidien, le 22, Walter von Molo résume la situation :

Je n'accuse pas les générations d'un certain âge ni les adultes. Ils connaissent, à cause des mutations de leur époque, des difficultés comme la jeunesse. Mais ils doivent modestement apprendre à découvrir cet état de choses et à l'admettre. Alors la «mauvaise» jeunesse retrouvera amour, attention et respect... La jeunesse ne veut simplement pas être bernée et nous la bernons...<sup>82</sup>

L'histoire semblerait terminée. Krantz est libre. Gide est rentré à Paris. Tout a été, en apparence, dit sur la «nouvelle» jeunesse. Et pourtant la mémoire gidienne va nous jouer une surprise !

Paul Krantz va retrouver une vie normale. Il aura d'ailleurs l'occasion de rendre visite à Magnus Hirschfeld «dans son institut spacieux et même luxueux».<sup>83</sup> Il assista à ses cours dont il avoue que «le niveau» le «dépás-

79. Arthur Eloesser, «Mörder für uns», *Die Weltbühne*, 13 mars 1928, p. 412.

80. Hermann Zucker, «Generation der Selbstmörder», *Die Weltbühne*, 6 mars 1928, p. 364 : «In einer Zeit, die so uniform denkt, wie kaum eine andre vorher, entdeckt ein Geschlecht, das sein Leben von der Wiege bis zur Bahre normt, die Neuigkeit, dass jedes Kind eigentlich eine Individualität sei.»

81. *Berliner Tageblatt*, 18 févr. 1928.

82. *Die Vossische Zeitung*, 22 févr. 1928 : «Ich klage die älteren Generationen und die Erwachsenen nicht an — sie sind durch die Umwandlung der Zeit in Not wie die Jugend — aber sie müssen das bescheiden rinsehen lernen und zugeben, dann wird die "schlechte" Jugend Liebe, Teilnahme und Achtung wieder empfinden... Die Jugend will bloss nicht belogen werden, und wir belügen sie — das hat der Krantz-Prozess erschreckend bestätigt.»

83. Ernst Erich Noth, *Mémoires d'un Allemand* (Paris : Julliard, 1970), p. 119. Ernst Erich Noth signale qu'il ne présentait «pour la curiosité de Hirschfeld qu'un inté-

sait». <sup>84</sup> Il fit des études d'allemand, de philosophie, d'histoire et de sociologie, gagna Francfort, prit un pseudonyme : Ernst Erich Noth. <sup>85</sup> Il devint journaliste à la *Frankfurter Zeitung* et écrivain. En 1931 paraît son roman *Die Mietskaserne* qui sera publié, en 1935, en France sous le titre de *L'Enfant écartelé*, dans la collection pour romans étrangers «Feux croisés», chez Plon. C'est Gabriel Marcel qui avait choisi lui-même le titre de cette traduction. <sup>86</sup> Le 5 mars 1936, Ernst Erich Noth connaît alors le sort de beaucoup d'intellectuels allemands : il part en exil, arrive en France où il travaillera notamment aux *Cabiers du Sud*. Et c'est à cette époque que les chemins d'André Gide et d'Ernst Erich Noth von se croiser. En effet l'écrivain allemand fut amené, en 1937, à jouer une pièce de Gabriel Marcel, *Le Dard*, tout d'abord au Théâtre des Arts, puis au théâtre de la rue Fontaine, «en plein quartier Pigalle», ce qui créa une situation burlesque. Car, comme le raconte Ernst Erich Noth, «quant au titre [de la pièce], il ne pouvait avoir, pour les profanes de ce quartier..., que ce sens érotique et nettement licencieux que l'auteur [Gabriel Marcel] de la pièce était le seul à ne pas avoir perçu». <sup>87</sup> Dans cette œuvre, Ernst Erich Noth tenait le rôle d'un Allemand chantant un lied de Hugo Wolf. Toujours est-il que Gide se décida, le 18 juin 1937, à aller voir la pièce de Gabriel Marcel, qu'il déclara «avoir pris grand plaisir à cette pièce» et remarqué «un acteur surtout, l'auteur allemand Erich Noth» qui l'«a ravi par son naturel, la justesse de ses intonations». <sup>88</sup> Gide semble avoir pris ses renseignements ou se souvient-il de 1928 lorsqu'il parle de Noth comme d'un «auteur» ? Et, malgré un emploi du temps très chargé, le 21 du même mois, il retourne voir la pièce en compagnie, cette fois, de la Petite Dame qui avoue que la pièce est «portée à son maximum par le jeu d'Erich Noth» <sup>89</sup>, alors que ce dernier déclare que ce rôle était tout à fait secondaire. <sup>90</sup> Gide a-t-il fait partager à la Petite Dame son enthousiasme ? Ernst Erich Noth ne laisse, pour sa part, aucun doute sur la cause de l'intérêt éprouvé par Gide à son égard :

les motifs initiaux de Gide de chercher à faire ma connaissance n'en étaient

rêt restreint. Les malheureuses aberrations biologiques et psychologiques qu'il étudiait de préférence, il n'en avait été question, dans mon drame d'écolier, que de façon superficielle». (p. 120).

84. *Ibid.*, p. 120.

85. *Ibid.*, p. 230.

86. *Ibid.*, p. 225.

87. *Ibid.*, p. 302.

88. *Les Cabiers de la Petite Dame*, t. III, 1975, p. 24.

89. *Ibid.*, p. 26.

90. Ernst Erich Noth, *op. cit.*, p. 442.

pas moins troubles. Bien entendu, il n'ignorait pas que Paul Krantz et Ernst Erich Noth étaient une seule et même personne — ce que je n'ai d'ailleurs jamais cherché à cacher — mais il ne s'intéressa tout d'abord et ostensiblement qu'au premier. Cette curiosité non dissimulée et même un tantinet morbide a exposé nos premiers rapports à une dure épreuve, car ses questions paraissaient inspirées davantage par un louche appétit d'insolite que par une sympathie compréhensive.

Ernst Erich Noth n'apprécia guère la curiosité de Gide qu'il interprète ici encore d'une manière assez « neutre » en parlant d'« appétit insolite ». Il ne semble pas s'être véritablement attaché à comprendre ce qui, dans les faits, provoque la curiosité gidienne qu'il réduit assez rapidement à un goût du « louche », à « un flair aigu pour la boue et le sordide ». Certes il n'a pas apprécié le fait que Gide aille « indiscretement » questionner « des relations communes sur, déclare Ernst Erich Noth, mon affaire ». Il fut même « désagréablement surpris ». <sup>91</sup> Il est facile de découvrir ici une attitude qui est en fait proche de celle adoptée, à la même période, par Maurice Lime dans son livre *Gide, tel je l'ai connu*. <sup>92</sup> Que la curiosité gidienne se soit tournée vers le participant à une affaire dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle étonna de nombreux intellectuels, ne vient pas à l'idée d'Ernst Erich Noth qui, dans une certaine mesure, offre ainsi son appui à toute une campagne qui vise bien à faire de la curiosité gidienne quelque chose d'uniquement malsain alors qu'il s'agit beaucoup plus de cerner l'insaisissable. Durant les représentations du *Dard*, Ernst Erich Noth signale par ailleurs que Gide vint le voir dans sa loge, « après la représentation ou pendant l'entr'acte » et qu'il échangea alors avec l'écrivain français toute une série de réflexions sur l'URSS. Cela se passa en juin 1937 ; c'est en novembre 1936 qu'était paru le *Retour*. En juin 1937 sont publiées les *Retouches*. Et Gide de confier à Noth que « c'est infiniment pire que je ne pouvais l'avouer », mais qu'« il faut songer à la cause de la justice sociale, qui demeure tout aussi noble et urgente, même si là-bas elle a été faussée et trahie ». <sup>93</sup>

Étrange évolution, étrange histoire qui est celle des préoccupations de l'écrivain : le politique l'emporte sur l'individuel. Mais l'essentiel reste bien de percevoir la nature même de cette curiosité qui anime Gide jusqu'en 1937, bien après le procès Krantz et qui, sous certains de ses aspects, peut rappeler celle décrite par Robert Ricatte à propos de Jean Giono. Citant l'« Avertissement » d'*Angélique*, Robert Ricatte met en valeur, chez Giono, le refus des

91 *Ibid.*, p. 302.

92 Le chap. XXII du livre de Maurice Lime, *Gide, tel je l'ai connu* (Paris : Julliard, 1952), s'intitule « L'Enfer boueux » (p. 170).

93. Noth, *op. cit.*, p. 305.

«courbes régulières». Il parle des «détours de la curiosité».<sup>94</sup> Comment ne point percevoir ici la même méfiance pour les lignes droites, pour la logique que celle énoncée dans *Ne Jugez pas*<sup>95</sup>, œuvre dans laquelle Gide est parti à la recherche «des faits à peu près incompréhensibles»? Dans *La Nouvelle Revue Française* de novembre 1927<sup>96</sup>, c'est justement «la curiosité» que Gide place en tête de sa réflexion et son but suprême, «l'étude de l'âme humaine» ne peut justement être menée à bien que «par les chemins les plus détournés». Or «la curiosité» est «fascination» des «insolites et brillants objets». Elle est force «qui nous entraîne vers l'inconnu». La voie n'est pas directe, mais au contraire renoncement à «une finalité que, dit Gide, je me refuse à voir dans la nature». Elle est en fin de compte course aux «mystères» par les voies les plus indirectes. Et seule cette «curiosité» est source de progrès. Car elle demeure incitation à la «découverte». Ce n'est d'ailleurs pas par hasard. Gide le souligne lui-même, que cet article sur «la curiosité» est accompagné d'une dédicace à Jean Strohl. La «curiosité» est proche d'une science, celle qui refuse la spécialisation et s'attache à découvrir les multiples chemins cachés de l'âme humaine, ce travail n'étant plus simplement «littérature», mais examen attentif des «précisions» issues de l'observation des faits divers et d'une «masse de documents» qui constituent des «archives» dont Gide déclare à Jean Lambert qu'il serait possible un jour de les rendre publiques.<sup>97</sup> Cette action faisait peut-être bien partie de la construction de cette «œuvre durable» dans laquelle Gide entrevoit sa véritable mise humaine.<sup>98</sup> Dans ce cas, l'affaire Krantz, ainsi que bien d'autres, est non pas du domaine du malsain, mais de celui d'une contribution nécessaire à l'étude de l'âme humaine.

*Nous remercions Mme Catherine Gide de nous avoir autorisé à reproduire la lettre de Magnus Hirschfeld, ainsi que M. Manfred Baumgardt, de la Magnus-Hirschfeld-Gesellschaft, qui a bien voulu nous fournir des indications détaillées sur les droits de publication en ce qui concerne les écrits de Hirschfeld, indications qui débouchent sur la constatation que ces droits ne semblent bien être passés dans les mains de personne (Lettre adressée par M. Baumgardt à l'auteur de cet article le 16 juillet 1983).*

94. Robert Ricatte, «Giono ou les Détours de la curiosité», *Magazine littéraire*, n° 162, juin 1980, p. 30.

95. Gide, *Ne Jugez pas*, éd. citée, p. 142.

96. Gide, «Chronique des faits divers. I. — La Curiosité», *La NRF*, novembre 1927, pp. 666-8.

97. Jean Lambert, *Gide familial* (Paris : Julliard, 1958), p. 178.

98. Gide, *Journal 1939-1949*, p. 322 (19 janvier 1948).

اندریہ چید

من أبطال الأساطیر اليونانیة

أودیب

تیسیرس

ترجمة  
طه حسين



دار الکاتب المصری

*Page de titre intérieur de l'édition arabe d'Œdipe et de Thésée,  
traduits par Taha Hussein (Le Caire, 1946).*

## TAHA HUSSEIN ET ANDRÉ GIDE

par

JEAN-PHILIPPE LACHÈSE, O.P.

*Le P. Patrice Thillaye du Boullay, o.p., petit-fils de Marguerite Rondeaux (cousine germaine de Madeleine Gide), qui suit depuis longtemps avec intérêt et sympathie les travaux de l'AAAG, a bien voulu nous signaler une étude publiée par un de ses confrères, le Fr. Jean-Philippe Lachèse (actuellement à l'Institut Dominicain d'Études Orientales du Caire), dans le t. XV (1982) des MIDÉO (Mélanges de l'Institut Dominicain d'Études Orientales), pp. 9-30, et consacrée à la présentation des «Souvenirs de Madame Suzanne Taha Hussein» (livre paru au Caire en 1979, en arabe \*, sous le titre Avec Toi). On y trouve naturellement quelques pages sur les relations de Gide avec le grand écrivain égyptien, qu'il rencontra au Caire en 1946 et dont il revit et préfaça, en 1947, la traduction française du Livre des Jours, Taha Hussein s'employant lui-même à faire connaître et à traduire l'œuvre de Gide dans les pays de langue arabe.*

*Il nous a paru intéressant de reproduire ici, avec l'aimable autorisation du Fr. Lachèse que nous remercions vivement, les pp. 23-26 de son article. L'auteur a d'ailleurs saisi l'occasion d'apporter à son texte quelques petites modifications, pour tenir compte de documents dont il a pu, depuis la rédaction de son article, prendre connaissance.*

Les années d'après-guerre furent marquées par des rencontres innombrables, parmi lesquelles il faut mentionner d'abord celle d'André Gide. De ca-

\* «C'est en français», écrit le Fr. Lachèse (p. 10), «que Mme Taha Hussein a rédigé son livre, et les extraits que nous en donnons ci-dessous sont directement empruntés à son manuscrit dactylographié. Elle a voulu pourtant qu'il parût d'abord en arabe : "Je tenais à ce que le livre fût publié d'abord en langue arabe : Taha est connu partout, *Le Livre des Jours* est traduit en plus de vingt langues, mais malgré tout il appartient avant tout au monde arabe."»

ractère et de destinée si différents, comment Taha Hussein et Gide ont-ils pu parvenir à cette sympathie dont les *Souvenirs* vont nous dire la profondeur, puis à cette collaboration dont il nous reste malheureusement trop peu de traces ?

« Il revenait de Louxor et il était l'hôte des Wiet. C'est Gaston Wiet qui l'amena chez nous un matin. Taha était dans son bureau. L'amour a ses coups de foudre, la sympathie aussi. Ce premier contact en fut un. Taha admirait Gide, sans doute, mais d'un peu loin. Ils ne se ressemblaient pas beaucoup. Et pourtant ils s'entendirent immédiatement, dans un entretien tout de suite libre et tous deux sur le même plan. Je pense que chacun reconnut chez l'autre cette franchise de l'âme qui est assez rare et une totale simplicité. Gide revint. Il partagea quelques-uns de nos repas. J'appris ses goûts : il adorait le cherry-brandy et aussi la mirabelle. Taha vit qu'il appréciait les cigarettes que lui-même fumait, les *Miracles*. On lui en envoya à Paris, il fut ravi.

Des amis de Guite, d'anciens *Escholiers* je pense, avaient décidé non de jouer, mais de *dire* l'*Oedipe* de Gide. Il vint à la maison pour les entendre répéter. Soudain on s'aperçut qu'on ne voyait plus clair clair ; et le ciel, en plein midi, devint absolument noir, et comme traversé de temps à autre d'étranges points rouges. Je me souviens qu'un vase de fleurs grâciles, des fleurs roses de pêcher je crois, devint sur le noir du piano extraordinairement beau. On était un peu impressionné. Des gens crurent à la fin du monde ; on vit des confessions publiques. Gide, très intéressé, tenait absolument à voir ce spectacle insolite. Il s'installa sur le perron et ne consentit à rentrer que lorsque le soleil, lentement, réapparut.

Il nous avait lu son *Thésée*, un soir, dans l'intimité de notre petit salon. Nous fûmes émus par le texte qu'il appelait, on le sait, son chant du cygne, mais surtout par la voix profonde qui le disait. Taha traduisit ce texte presque tout de suite. »

Quelques semaines plus tard, le fils de Taha Hussein, alors à l'École Normale Supérieure, désira voir ce nouvel ami et fut bientôt invité à venir rue Vaneau :

« Il y vint et demeura un peu ébahi de trouver l'illustre écrivain dans un accoutrement invraisemblable : béret basque, vieille veste de velours bordeaux, pantalon à carreaux bleus et noirs, pantoufles usées, lui, si élégant quand il s'enveloppait dans sa sombre cape ! Gide l'entraîna dans sa chambre et Claude, stupéfait, vit sur sa table... les épreuves du *Livre des Jours* (texte français). Nous savions la part

qu'il avait prise à l'édition Gallimard, mais de là à corriger les épreuves ! Et il le faisait avec une minutie, avec une compétence scrupuleuse, relevant les plus petites incorrections, interrogeant Claude sur le sens de certains mots et, pour finir, il lui demanda d'emporter quelques pages pour y ajouter ses propres remarques.

Gide portait une extrême attention à ce que Taha écrivait. Il demanda à Claude des éclaircissements détaillés sur *La Poésie pré-islamique*, ce livre "au retentissement prodigieux" ; et à propos des réponses de son père sur le mysticisme en Islam dans sa présentation du texte arabe de *La Porte étroite*.

L'amitié chaleureuse qui sut si bien s'exprimer dans l'attachante réserve qui était celle de Gide fut certainement pour Taha quelque chose de très précieux.»

Nous ne savons pas comment Gide a été amené à lire Taha Hussein. Nous savons pourtant que le 12 mars 1939 il notait dans ses *Carnets d'Égypte* la seule allusion à Taha Hussein que nous trouvions dans son *Journal*<sup>1</sup> : «Achevé le livre de Taha Hussein (trad. anglaise), un peu incolore.» Nous ne savons pas explicitement de quel livre il s'agit. La traduction française de la première partie du *Livre des Jours* avait paru en 1934. La traduction anglaise en datait déjà de 1932. Il ne semble pas que d'autres livres de Taha Hussein aient été traduits en anglais avant 1954. Il est donc probable que ce livre que Gide avait trouvé un peu incolore, au moins dans sa traduction anglaise, était bien *Le Livre des Jours*.

Il changea d'ailleurs d'opinion après avoir rencontré Taha Hussein lui-même. Les *Souvenirs* de Mme Taha Hussein nous ont dit ce qu'avait été cette rencontre et la solidité des liens qui se nouèrent alors et ne se démentirent jamais. Nous savons aussi ce qu'elle a été pour Gide grâce à la préface qu'il écrivit en février 1947 pour l'édition en un volume des deux premières parties du *Livre des Jours*<sup>2</sup> :

«De mon dernier voyage en Égypte, ma rencontre avec Taha Hussein reste le souvenir de beaucoup le plus important, le plus beau. Quelle sérénité tranquille dans son sourire (j'allais dire dans son regard !). Quelle aménité dans le ton de sa voix, quel charme et quelle sagesse dans ses propos !

[...] Il s'intéresse à tout et sa curiosité, tard éveillée, reste jeune et comme affamée. J'admire la pertinence de ses critiques, et tout à

1. Gide, *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, Bibl. Pléiade, p. 1071.

2. Taha Hussein, *Le Livre des Jours*, traduit de l'arabe par Jean Lecerf et Gaston Wiet, préface d'André Gide (Paris : Gallimard, 1947), pp. IV et V.

la fois la générosité de ses enthousiasmes et la violence de ses oppositions. Entre toutes choses de lui, j'aimais son rire ; pur, amusé, joyeux, le rire des enfants.»

Par quoi deux hommes aussi dissemblables ont-ils été réunis ? Nous avons vu que les *Souvenirs* ont tenté une explication : «Je pense que chacun reconnu chez l'autre cette franchise de l'âme qui est assez rare, et une totale simplicité.»

Il est d'autre part assez piquant de noter que l'on trouve dans la préface de Gide à propos de Taha Hussein une expression déjà utilisée par ce dernier à propos de Gide dans la présentation du *Journal* aux lecteurs de *La Revue du Caire* en mai 1946<sup>3</sup> : «Sous son aspect craintif Taha Hussein est un révolté», dit Gide.<sup>4</sup> «André Gide est un révolté dans l'acception la plus large et la plus précise du mot», dira Taha Hussein. Sans doute cette notion de *révolte* s'était-elle développée pendant la guerre et l'après-guerre sous l'influence de Sartre et de Camus, avec les notions voisines d'*inquiétude* et d'*absurdité du monde*. Mais il faut faire remarquer que si le Dr Taha Hussein est un révolté, ce n'est pas d'abord contre la société, contre le monde ou contre Dieu, c'est d'abord contre l'injustice.

L'admiration de Taha Hussein pour Gide l'amena à traduire en arabe certains de ses textes. Il en édita d'autres dans la collection prolongeant sa revue *Le Scribe égyptien*. C'est là qu'il publia une traduction arabe de *La Porte étroite*. En guise de préface, Gide écrivit à Taha Hussein une lettre qui fit un certain bruit. Il se demandait quel intérêt des lecteurs arabes et musulmans pourraient bien trouver à son œuvre<sup>5</sup> :

«Une traduction de mes livres en votre langue... A quels lecteurs pourra-t-elle s'adresser ? A quelle curiosité peut-elle répondre ? Car (et c'est, m'a-t-il paru, une des particularités essentielles du monde musulman) l'Islam à l'esprit humain apporte beaucoup plus de réponses qu'il ne soulève de questions. Me trompé-je ? Il se peut.»

La question est en effet importante et demeure d'actualité. Taha Hussein publia sa réponse à la suite de la lettre de Gide :

3. Taha Hussein, «André Gide à travers son *Journal*», *La Revue du Caire*, 5<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 90, mai 1946, p. 8.

4. Préface au *Livre des Jours*, éd. citée, p. II.

5. Les deux lettres que nous citons (datées, celle de Gide du 5 juillet 1945, celle de Taha Hussein du 5 janvier 1946) ont été intégralement publiées, en français, dans l'édition de la traduction arabe de *La Porte étroite*, parue au Caire en 1946. Elles l'ont également été dans *Les Cahiers de l'Est*, n<sup>o</sup> 5, mars 1946, pp. 176-8, puis dans la revue des Pères Blancs de Tunis *IBLA (Institut des Belles-Lettres Arabes)*, n<sup>o</sup> 142, 1978/2, pp. 281-3. Nous les reproduisons en appendice.

«Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions.»

Ces deux textes sont importants pour qui voudrait mieux connaître les deux hommes. Ils sont aussi importants pour quiconque s'intéresse à la rencontre des cultures : «Quelle peine nous a faite cette lettre de Gide !», nous a confié l'un de ceux qui ont vécu ces moments...

Le dialogue entre les deux hommes a dû se poursuivre, nous aurions aimé en retrouver davantage de témoignages.

Dans les dernières années de sa vie <sup>6</sup>, Taha Hussein aimait passer l'été en Italie, avec sa femme, sur les bords du lac de Garde. Ils y retrouvaient le souvenir de Gide que Mme Taha Hussein évoque en ces termes :

«Sur la rive opposée, et juste en face de Gardone, il y a Torri del Benaco. Gide y venait tous les ans. Nous y allâmes un après-midi, en hommage triste et affectueux. Tous les soirs, j'envoyais à l'ami disparu une pensée très douce à travers l'eau. Taha n'est plus à côté de moi, je le fais toujours, comme autrefois, pour nous deux.»

Et encore :

«J'ai longuement pensé à Gide en regardant le lac sous la nuit.» <sup>7</sup>

## APPENDICE

### *Lettre d'André Gide à Taha Hussein*

Paris, le 5 juillet 1945.

Monsieur,

*J'ai souvent marqué dans mes écrits le grand attrait qu'avaient exercé sur moi le monde arabe et les lumières de l'Islam. J'ai souvent et longtemps vécu*

6. Né le 14 novembre 1889 en Haute-Égypte, Taha Hussein est mort à près de quatre-vingt-quatre ans, le 28 octobre 1973 au Caire. V. la notice sur lui dans le BAAG n° 21 (janvier 1974), pp. 59-60. Il avait été Membre fondateur de l'AAAG dès sa création.

7. Il nous faut déplorer que les *Souvenirs* de Suzanne Taha Hussein n'aient pas encore été édités dans leur version française originale. Comme l'assure le Fr. Lachèse, «aucune biographie de Taha Hussein ne pourra désormais ignorer ces souvenirs, aucune histoire de cette période troublée de l'Égypte ne devra les négliger, aucun tableau de la société égypt-

*en compagnie d'arabisants et d'islamisés, et ne serais sans doute pas le même, si je ne m'étais jamais attardé sous l'ombre des palmiers* <sup>8</sup> *après avoir goûté jusqu'à l'extase l'âpre brûlure du désert. J'ai su dépouiller alors les revêtements de notre culture occidentale et retrouver une authenticité humaine perdue. Mais jusqu'aujourd'hui, si j'ai beaucoup reçu, beaucoup appris du monde arabe, il ne me paraissait pas que la réciproque fût possible ; et c'est pourquoi votre proposition me surprend. Une traduction de mes livres en votre langue... A quels lecteurs pourra-t-elle s'adresser ? A quelle curiosité peut-elle répondre ? Car (et c'est, m'a-t-il paru, une des particularités essentielles du monde musulman) l'Islam à l'esprit humain apporte beaucoup plus de réponses qu'il ne soulève de questions. Me trompè-je ? Il se peut. Mais je ne sens point grande inquiétude chez ceux qu'a formés et éduqués le Coran. C'est une école d'assurance qui n'invite guère à la recherche ; et c'est même par quoi cet enseignement me semble limité !*

*Enfin, de tous mes livres, il n'en est point, eussé-je pensé, de plus étranger à vos préoccupations que ma Porte étroite. En quoi cette insatisfaction mystique que j'ai peinte ici peut-elle toucher des âmes assises dans la certitude ? Quel écho ces prières et ces appels chrétiens pourront-ils trouver parmi vous ? Ils sont même si spécialement jansénistes et protestants qu'il y aurait grande erreur à juger d'après ce livre de l'état d'âme ordinaire des chrétiens. Même parmi nous, occidentaux ou septentrionaux, cette forme de mysticisme reste exceptionnelle, et même parmi les âmes formées par la religion protestante. Ai-je mis dans ma Porte étroite assez d'humanité authentique et commune, assez d'amour, pour émouvoir ceux qu'une instruction différente aura su maintenir à l'abri de semblables tourments ?*

*J'attends le succès de votre traduction pour le savoir et quoi qu'il advienne, veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux.*

*André Gide*

*La lettre que voici pourrait, je pense, tenir lieu de cette introduction que vous me demandez pour votre traduction.*

tienne à cette époque ne serait complet s'il les passait sous silence» (p. 9).

<sup>8</sup>. On reconnaît ici un écho de la fameuse phrase de Lessing, reprise par Goethe dans ses *Affinités électives*, que Gide citait dans *De l'Influence en littérature* : «Es wandelt niemand unbestraft under Palmen» («que l'on ne peut traduire en français qu'assez banalement par : "Nul ne se promène impunément sous les palmes". Qu'entendre par là ? sinon qu'on a beau sortir de leur ombre, on ne se retrouve plus tel qu'avant.»). V. *Préfaces*, éd. coll. Paris : Mercure de France, 1963, p. 12.

*Lettre de Taha Hussein à André Gide*

Le Caire, le 5 janvier 1946.

Monsieur,

Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'Islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions. Ils étaient tout au plus capables de vous faire connaître le folklore de leur pays soumis à l'influence du désert voisin.

Vous avez vu d'autres musulmans, bien au courant peut-être de votre culture occidentale, mais à coup sûr très peu familiarisés avec notre culture orientale. Quant aux arabisants qu'il vous a été donné de connaître, ils se souciaient, comme c'est leur métier de le faire, plus de la lettre que de l'esprit des textes. Les uns pas plus que les autres n'étaient en mesure de vous donner une idée exacte du Coran et de son influence sur les intelligences et les cœurs : loin d'inviter à la tranquillité, l'Islam pousse l'esprit à la réflexion la plus profonde et suscite l'inquiétude la plus tourmentée. Les cinq premiers siècles de son histoire en sont la preuve la plus convaincante.

Cette tranquillité qui vous étonne, ce calme qui vous surprend, cette limitation qui vous afflige, ne sont pas, croyez-le, le fait de l'Islam, mais bien plutôt une importation étrangère. Vos rapports avec musulmans et arabisants ne vous ont pas permis de voir l'angoisse que l'Islam a soulevée dans toute l'Arabie pendant les deux premiers siècles de l'Hégire, angoisse qui a donné à la littérature mondiale la poésie amoureuse la plus lyrique et la plus mystique.

Vous avez été amené à croire que l'Islam donne plus qu'il ne reçoit, et ce n'est pas exact : il a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commencé par recevoir Judaïsme et Christianisme ; puis l'Hellénisme, les civilisations iranienne et hindoue. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XV<sup>e</sup> siècle. Quand on est arrivé à accomplir une telle tâche, on peut recevoir la culture de l'Europe moderne, et on la reçoit bien.

Vous surprendrais-je si je vous disais que La Porte étroite n'est pas le premier de vos livres traduit en notre langue ? De La Symphonie pastorale il existe, depuis une dizaine d'années déjà, une version en arabe, plus d'une fois éditée. Une traduction de L'École des Femmes a suivi celle de La Porte étroite. On projette d'offrir aux lecteurs d'ici Les Faux-Monnayeurs. Peut-être traduira-t-on bientôt Les Nourritures terrestres, Prométhée ou Paludes.

*Il mérite certes votre confiance, cet Orient arabe qui répand votre message comme il l'a fait jadis des maîtres de l'antiquité. Et comprenez notre joie de vous avoir parmi nous <sup>9</sup> au moment que deux de vos œuvres vont être connues du grand public musulman. Heureux serions-nous si leur succès pouvait vous assurer que l'Islam sait recevoir comme il sait donner.*

*Taba Hussein*

9. Rappelons que Gide, qu'accompagne Robert Levesque, séjourne en Egypte depuis les derniers jours de décembre 1945 : Le Caire, Alexandrie, la Haute-Egypte, puis à nouveau Le Caire et Alexandrie. Il quittera le Caire pour Beyrouth le 28 mars.

*Mon cher André Gide,*

*Pour vous avoir entendu nous lire «Œdipe» et «Thésée», je sais la particulière tendresse que vous avez pour eux.*

*C'est pourquoi je leur appris l'arabe, afin qu'ils puissent aux lecteurs de l'Orient dire votre message, qui est confiance, courage, sérénité.*

*Ils témoigneront aussi de cette grande admiration que j'ai pour vous, et qui, depuis notre rencontre, est devenue une si précieuse amitié.*

TAHA HUSSEIN

Le Caire, le 7 Octobre 1946.

صديق أندريه جيد  
سمعتك تقرأ لنا قصتي «أوديب» و «ثيسوس» فعرفت  
الحنان الخاص الذي تؤثرهما به .  
ومن أجل هذا علمتهما العربية ليلبنا إلى قراء الشرق رسالتك  
التي هي ثقة وشجاعة واستبشار .  
وسببهدان كذلك بما أضمر من إعجاب بك قد أصبح منذ  
التقينا ودأ كريماً .

طه حسين

القاهرة ، ٧ أكتوبر ١٩٤٦

*Lettre-dédicace de Taha Hussein à André Gide  
publiée en tête de l'édition arabe d'Œdipe et de Thésée (Le Caire, 1946).*

LE JOURNAL INÉDIT  
DE  
ROBERT LEVESQUE

*(suite)* \*

\* Voir les treize premiers Cahiers publiés dans les six livraisons précédentes du *BAAG* (nos 59 à 64, juillet 1983 — octobre 1984).

## CARNET XIV

(13 mars — 25 mai 1935)

*Commencé à Rome le 13 mars 1935*

*(Suite du séjour de Bordaz)*

Le vendredi dans la journée je ne vis pas Bordaz (il fut au Vatican).

Le samedi, je ne retrouvai que tard Bordaz sous les Galeries...

... Prenons à midi le car de Tivoli. Bordaz me dit qu'il a été transporté par la vue des oliviers et de la terre rouge que l'on voit à partir de la Villa Hadriana. Pour moi, je trouvais cela beau et peuplais en pensée ces ombres et ces pentes de petits bergers, mais je ne pouvais partager l'étonnement et l'enthousiasme de Bordaz, car j'ai déjà passablement vécu dans le climat des oliviers... Plusieurs groupes de jeunes gens dans la ville ; c'est dimanche, on se promène, il est encore tôt... Faisons un premier tour charmant. Atmosphère d'avant la guerre — d'avant le fascisme — comme dans toutes les petites villes italiennes. J'avise un grand jeune garçon, que j'arrache à ses camarades, et lui demande de nous conduire à Sant'Antonio, où Mrs. H., à laquelle Bordaz est recommandé, a sa villa. Mais il a fort à marcher et j'ai pitié du garçon, qui paraît fatigué par la préparation militaire qu'il a faite le matin. Nous le laissons en route quand il nous montre de loin la villa. Passé le pont sur l'Amienne, Tivoli commence à devenir admirable. Le petit temple de Vesta (ou de la Sibylle) apparaît comme une pointe au-dessus du torrent, puis, en avançant, on aperçoit la première cascade, très forte en cette saison (et toute l'année peut-être). Marchant encore, on a finalement tout Tivoli devant soi ; cela forme un bloc très dessiné dans la lumière, et d'une teinte sombre. L'ancienne citadelle romaine se détache en avant. Nous découvrons enfin une autre cascade, bouillonnante, écumante, et dont la chute produit une sorte de fumée. Tivoli, donc, est encadrée de deux cascades, les plus belles du monde... Sommes reçus par Mrs. H., vieille Anglaise fixée depuis longtemps dans une vieille maison qui fut, jusqu'en 1870, un couvent franciscain, et qu'elle a modernisé sans en détruire le style. A l'intérieur, dans les salons pleins de livres, de meubles bas, de fleurs, chauffés au bois, on se croirait en Angleterre... Les chambres d'amis, qui toutes donnent sur la ville et les cascades, sont les anciennes

cellules des moines, exposées au midi. Mais ce qui m'émeut infiniment, c'est de savoir que ce couvent fût bâti sur l'emplacement de la villa d'Horace, qui lui fut donnée par Mécène. Dans la cuisine, on fait encore du feu sur le foyer romain. Plusieurs cellules gardent au sol quelques anciennes mosaïques. Non sans émotion, je me rappelle les poésies que je lisais à Fès il y a deux ans ; je me flattais d'y mener la même vie qu'Horace, frugale et voluptueuse...

Mrs. H. nous conduit au jardin, où iris et violettes commencent à fleurir ; il est placé en contre-bas et s'accroche au côté du torrent qu'il domine. La vue qu'on a est admirable. On se sent en présence d'une merveille de la terre. Le goût d'Horace était parfait. On montre, sous la maison, une haute salle voûtée, garnie de quelques mosaïques entourées de coquillages, qui fut sans doute la pièce principale d'Horace. Quittons la vieille dame, qui ne demanderait pas mieux (elle et ses hôtes, des Anglais) que de bavarder. Mais nous voulons profiter de la beauté du jour. Retraversons la ville (et une fête populaire, mais à cette heure beaucoup de jeunes assistent à un match de foot-ball — on entend leurs cris), et arrivons à la Villa d'Este. Promenade charmante dans les jardins. Toutes les eaux ruisselaient. Enchantement certain, beaucoup de volupté, peut-être cependant cet abus de jets d'eau est-il trop facile. Quand on se tourne vers les seuls cyprès, la vue est plus belle. Quelques pièces d'eau calme, avec des chênes verts se dessinant autour et se reflétant. Au fond, une terrasse surplombant le vide, par où l'horizon apportait la lumière dorée du soir. Rien de plus calme, de plus suave... Nous restâmes longtemps à admirer cela, moins bruisant et cascadant que les jets d'eau, plus pur. Partons pour Tivoli. Dans ce jardin, et en dehors, on retrouve notre XVIII<sup>e</sup> siècle. Fragonard et Hubert Robert n'ont pas en vain travaillé ici. Tout est marqué de leur sceau. Terrasses, plantes, rochers, eaux jaillissantes... En rêve, on peuplé ces jardins de personnages de Watteau. On se récite les *Fêtes galantes* [de Verlaine], mais pardessus tout la dernière strophe du *Jet d'eau* [de Baudelaire], que Gide me récitait entre Domodossola et Locarno, chantait à ma mémoire. Nous n'eûmes pas le temps de descendre à la Villa Hadriana, dont j'attends pour plus tard des merveilles, et, nous séparant jusqu'au dîner, nous errâmes parmi le peuple. Que de joie et de gentillesse ! Tout le monde bras-dessus, bras-dessous... Immenses bandes de garçons de tout âge et de toute condition, tous avec un air simple et amène. Enfants autour des baraques. Rien de plus facile que de faire des connaissances chez les Tivoliens... Rien qu'à passer deux fois dans la grande rue, on s'est déjà fait des amis, et certains vous disent déjà bonjour. Volupté infinie des fins de jour dans les petites villes italiennes : bonne humeur et familiarité de la foule qui se presse aimablement, qualité de la lumière, douceur de l'air. Ce soir, concert, musique des chevaux de bois. Tout était ravissant... et Bordaz m'avoua avoir enfin compris ce que

sont le paysage et la vie italienne.

Au restaurant, un enfant rieur, de douze ans environ, qui venait à chaque instant nous sourire, aurait fait Gide ruisselant de bonheur... Rentrions par le chemin de fer — plus d'auto après dîner. Sur le quai, quelques garçons de Tivoli accompagnent un camarade. Ils nous regardent avec sympathie. Nous sommes sans doute pour eux l'étranger, le mystère... Bordaz partit le lendemain.

Joie, dans ce soir à Tivoli, de me sentir calme et d'aimer *la foule* doucement.

15 mars.

Aujourd'hui, me trouvant par hasard libre l'après-midi, je fus voir la Pinacothèque des conservateurs, fermée à ma première visite en octobre. Les toiles ne sont peut-être pas d'une valeur rare, cependant j'y goûtais du plaisir, car je commence à jouir vraiment de la peinture. Charmant *Saint Jean* du Parmesan. Beaux Tintoret (surtout un *Christ couronné d'épines* — belle composition : les bourreaux l'entourent, l'un au-dessus, l'autre plus bas, et, accroupi, le Seigneur ; le bourreau du haut est vêtu d'une étoffe couleur de flamme). Portraits de Velasquez, de Michel-Ange, de Guido Reni, des Véronèse, un Titien, quelques œuvres bolonaises, de saisissantes vues de l'ancienne Rome. Peints sur le mur, les Évangélistes, par Caravage ; l'un, à l'air presque socratique, nez camus, yeux enfoncés, est fort beau.

Revu les sculptures : *Tireur d'épines*, tête archaïque d'enfant, à l'air si douloureux, qui est sur mon bureau. *Satyre et Nymphé*, beau groupe violent et sensuel, en partie brisé... Entré aussi au Musée du Capitole, où le gardien a la bonne idée de faire tourner la Vénus sur son socle — de face, elle a l'air mièvre et trop prosaïque, mais son dos est une des plus belles choses que je sache.

Je veux aller à l'Institut d'Art Allemand, via Gregoriana, consulter des bouquins sur le Caravage. Aujourd'hui, la bibliothèque est fermée...

Le hasard me fit rencontrer dans un autobus Darras, le jeune prof. de latin avec qui je fus au Palatin. Le temps était fort gris, il pleuvait un peu. Les ruines y gagnaient en sauvagerie et grandeur... L'important pour moi était de ne pas *penser*. (Horreur des gens qui vivent sans cesse dans la fuite d'eux-mêmes.) Ce besoin d'être distrait me rendit très aimable avec Darras. Je l'approuvais en tout... Ensuite, je fus entendre la *Pastorale* (en l'honneur du printemps). Une collègue m'avait retenu une place. J'arrivai assez bien et assez longuement à me plonger dans la musique... Je fus enfin chez Ungaretti, où l'on parla beaucoup de littérature italienne.

22 mars.

Après-midi de la Saint-Joseph (fête d'obligation ici) à Grottaferrata, chez Gnoli pour qui Bordaz m'avait donné une lettre. Belle villa antique, au milieu

d'oliviers et de mimosas. La jeune fille (Claudine) pour qui je venais, tout à fait gracieuse, a dû être déçue..., car je lui ai peu parlé. C'est encore une enfant... Son père, historien de l'art, m'intéressait davantage. Jusqu'au thé, la maison fut pleine de personnes de la noblesse romaine, gentilles assurément, mais au fond très rétrogrades, catholiques, fascistes, superficielles. Belle bibliothèque de Gnoli, uniquement des livres d'art, des albums de photos. Quantité de bouquins sur Rome, dont il a tous les plans à travers les âges. Me montre un petit livre d'un Français peu connu (paru vers 1800), représentant Rome en dessins noir et blanc. Excellent jeu de la lumière, des reliefs, etc... Possède des estampes du XVI<sup>e</sup> siècle, représentant les ruines romaines. Cela fait mieux comprendre Piranèse. Gnoli, très seigneurial, fit apporter du vin de ses vignes. Comme c'était jour de fête, il eut grand mal à trouver un domestique...

Me parle excellemment de Caravage, qu'il a jadis étudié de près. Cinquante pour cent des œuvres qui lui sont attribuées seraient de Saraceni (?) ou de sa fille — famille amie de Caravage. Très difficile de distinguer. De même, les premières œuvres de Guerchin sont tout à fait caravagesques. Le rêve de Gnoli, depuis des années, serait de posséder un Caravage. Il eut envie d'acheter *Les Disciples d'Emmaüs* (aux Patrizi), mais l'État n'en permet pas la vente. Gnoli ne voudrait pas un Caravage mièvre, mais un de la grande manière. Insiste sur la portée incalculable de ce génie, historiquement le plus grand de l'histoire de la peinture. Il est loin d'être encore mis à sa place. Toute la peinture espagnole sort de lui — Ribera (qui vécut à Naples) fut le trait d'union. De même, la peinture hollandaise (natures mortes et scènes d'intérieur) : Rubens, à Rome, fit des copies de Caravage, etc... « On peut l'aimer ou non, dit-il, mais personne ne peut lui contester le génie. Il a tout inventé et tout changé... » (Gnoli trouve aussi le *Narcisse* de la Corsini trop mou pour être un Caravage.) Mais aujourd'hui Gnoli s'est uniquement consacré au passé de Rome, il vient de faire un livre sur les auberges de la Renaissance, il veut savoir comment vivaient les gens, ce qu'ils mangeaient, etc... Me montre un vieux bouquin du recensement de la Ville. Il le connaît par cœur. « Tous ces gens de jadis, dit-il, à moins qu'ils ne fussent gens du peuple ou faquins, je sais leurs noms et celui de leur femme, leur adresse, leurs habitudes... Je les connais bien mieux que les personnes actuelles de la ville, qui ne m'intéressent pas du tout. » Il se sent du travail pour le reste de sa vie (il écrit tous les jours de neuf heures à minuit). Plusieurs mois de l'année, il se rend en Amérique et à travers l'Europe, allant voir des amis, fouillant les bibliothèques. En général il ne travaille pas en voyage ; il a renoncé aux notes ; trépidant, avant son départ, se documente sur ce qu'il va voir. Passe souvent ses matinées à la bibliothèque du Vatican, la plus belle et la mieux organisée du monde, dit-il. Il

faut d'abord faire un kilomètre dans les jardins, ce qui éloigne les profanes ; on peut se servir soi-même ; la confiance règne, et les directeurs eux-mêmes sont en personne dans les salles, prêts à vous donner des conseils. Tout aujourd'hui peut se consulter (depuis Pastor), on peut prendre des notes sur n'importe quoi (ce que je ne croyais pas possible, pensant que Burckardt... certains textes de Michel-Ange étaient réservés). Seules les correspondances diplomatiques du dernier siècle ne se consultent pas — il en est de même partout. L'avantage énorme du Vatican, c'est que l'on a ensemble non seulement livres et manuscrits, mais aussi les archives... Le rêve de Gnoli (qui cependant ne paraît pas avoir renoncé à la vie) serait de s'enfermer au Vatican et d'y finir ses jours. Il est bien loin de l'impression de désespoir dont j'ai souffert les rares fois que je fus à la Nationale ; le manque d'air, l'amas de livres, les siècles, me rendaient fou... et je sortais en proie à une extrême excitation.

Pas eu le temps de voir le couvent de l'ordre de Saint-Basile qui se trouve à deux pas de la Villa. Abbaye romane, toute fortifiée... On y conserve de beaux Dominiquin.

Retour en train (foule de fêtes). Fait le parcours avec une maîtresse du lycée.

11 avril.

... Tiré de mon sommeil par des coups dans la porte. C'est la patronne qui me demande de venir tout à l'heure lui parler. Il s'agissait de savoir si je quitterais la maison aux vacances de Pâques. Oui, j'irai à Assise. Au même moment, le facteur apporte ma petite édition bleu et or des *Fioretti* qu'on m'envoie de Paris... Je me sens plein de chants. Le soleil brûle. C'est le premier jour de chaleur. Il me semble être ramené à plusieurs années en arrière. Renouveau du printemps. Quelle beauté au passage va me blesser...? Toutes me font plaisir. Je me sens fort et dégagé... Je lis quelques pages des *Fioretti* et me livre à ma joie, à la lumière, dans le train qui me conduit vers le Trastevere au Cabinet des Estampes. Je lis avec une attention assez nouvelle ; et les Piranèse de Rome et de Tivoli, les paysages du Lorrain (presque toujours on y voit le temple de la Sibylle) que je regarde ensuite ne font que fortifier ma joie et exciter mon esprit. Prends plaisir à lire les quelques pages en anglais sur Lorrain... Je ressors dans un bain de lumière. Chaque parfum me parle : glycine, et des feuilles jeunes. Odeur presque imperceptible d'olives flottant autour des maisons populaires, qui me rappellent le Maroc... où, à cette heure, à Fès, Gide jouit du printemps. Il m'a écrit, et sa lettre aussitôt m'a rappelé avril, là-bas, la tiédeur de l'air, la beauté du ciel. Rome, où l'arbre de Judée fleurit en ce moment dans les jardins, et le Forum, ne le cède en rien à Fès... Vraiment bien regardé ce matin, car la lumière était toute nouvelle, ce que la rue m'offrait au Trastevere, les maisons sur le ciel, la couleur des murs, le lin-

ge suspendu... La beauté des êtres devenait presque secondaire à mes yeux, car mon ivresse m'emplissait. Elle ne saurait s'arrêter de sitôt, car dans quelques jours je débarque à Assise. Les sœurs françaises m'attendent, et leur cloître, et le printemps de l'Ombrie. J'avais pensé d'abord (sur le conseil de Gide) aller au Mont-Cassin... mais j'aurais été trop près de Naples. Cela ne m'eût pas apaisé. J'avais rêvé de Subiaco, mais c'est des Monts Sabins que viennent tous les modèles, et je craignis que la beauté des gens ne me fît mal. Assise, où les sœurs, me dit-on, vous choient, me donnera toutes les grâces. Je sais que le climat, la sainteté de l'air, le calme vont bientôt me pénétrer. Je pars avec des espérances qui ne sont pas des illusions. Je sens déjà les larmes que je devrai verser, la joie profonde que je retirerai de l'émotion des autres. J'éprouverai le sentiment que j'eus pendant les fêtes musulmanes... mais plus fort, sans doute. Dans ce pays, me disait Letellier, on croit naturellement au miracle, on vit tout le jour transporté..., puis, le soir dans sa cellule, rendu à soi-même, quand on fait le point, on se retrouve sans foi, hors du mirage, et il y a peut-être là de la mélancolie...

*Assise, 18 avril.*

Lettre de Gabilanez, qui m'avait envoyé quelques chapitres de son nouveau roman... Je les lus et relus avec attention, intérêt, mais embarras. Pour dire des choses intelligentes, j'attendis huit ou dix jours... La lettre qu'à la fin j'envoyai me paraissait stupide. Or, il me répond que je viens d'avoir de l'influence sur lui, qu'il se faisait déjà à lui-même les objections que je lui présente, etc... Il me reproche seulement ma modestie, et sans doute une certaine timidité intellectuelle qui fait que je n'ose parler qu'avec des restrictions. J'ai, durant des années (et à bon droit, je pense), été persuadé de ma nullité en critique ; l'humilité peut-être m'a fait naître un jugement... et l'influence de Rome... Bordaz, dernièrement, me trouvait plus de goût pour les arts que cet été (nous avons vu ensemble Vézelay)... Gabilanez va plus loin : en relisant la lettre que je lui envoyai l'an dernier sur *La Joie commune*, il trouve que j'en ai aussi bien parlé que les autres (Paulhan, etc...), et d'une manière plus sensible. Me trouve l'art de faire passer en écrivant les nuances de ma voix, et pense que j'aurais peu à faire avec ce style pour bien conter...

J'écris cela pour me donner du courage. Il est toujours doux d'apprendre quelque chose sur soi. Nos moralistes disent qu'il nous coûte de nous sentir dénier une qualité. Cette fois, on m'en accorde une dont je pensais manquer.

*Visite de Green.*

Beaucoup vu Green, mes premiers jours de vacances. Il m'avait écrit de Rome. Le premier soir, je le trouvai piazza Colonna avec Robert de Saint Jean. Arrivés tous deux depuis quelques jours. A première vue, les Romains leur paraissaient indifférents. (Moi aussi, les premiers jours, je ne sus rien

voir. Bien vagues souvenirs ; de même, je ne saurais me rappeler comment je me suis habitué à Rome, ou, plus exactement, je ne me vois plus errant, ne sachant donner aucun nom aux choses vues de la ville...) Je les conduisis sur le Capitole. Saint Jean, d'abord, me paraît assez froid, trop intellectuel. Marcher le fatigue, et nous allons chez Biffi, où je mange ma première glace de l'année. Green a une connaissance assez bonne de Rome (il y vint après la guerre). Plusieurs fois étonné de ses connaissances : est-ce de la mémoire, du vernis ? On m'a dit plusieurs fois qu'il a peu de culture. Pourtant, à chaque instant, il me cite des peintres italiens peu connus (de moi). Sur Assise, a paru connaître plusieurs auteurs du Moyen Age, et des modernes. Au Gesù, m'a fort bien parlé de saint Ignace, etc... Ce premier soir, au café, je parlai assez longuement. Il fallait décrire Rome — ou plutôt ses plaisirs.

... Nous avons en passant glissé un mot sous la porte du magasin d'Arduini. Le lendemain, charmant accueil (il désirait fort connaître Green). Bientôt nous emmène dans les petites rues du centre (près du Panthéon), où il doit faire des courses, nous montre au passage les curiosités, palais, églises, etc... Après quelques détours, allons prendre l'apéritif au Trastevere, dans un café populaire, sur une petite place. C'est vraiment le quartier où les gens sont le plus sauvage et le plus beau... Le lendemain, dimanche, il nous offre de faire un tour à la campagne.

Passai le lendemain matin assez calme, dans ma chambre, à préparer mon voyage. Feuilletai Burckardt et quelques guides. Passai une heure après le déjeuner avec Penna. Il est né à Pérouse, et je pensais qu'il m'eût donné quelques indications pour visiter l'Ombrie. Hélas !... (Beauté, la veille au soir, de la nuit envahissant le Trastevere ; beauté du samedi, du travail finissant ; couleurs des pierres et du Tibre. A tout cela, Green et Saint Jean paraissaient insensibles. Même dans les moments où je cours comme un fou, je n'oublie pas de m'associer au paysage. Je trouverais du crime à ne pas sans cesse admirer le monde.)

Arduini nous emmène à Fregense et à Ostie. Le temps n'était pas très beau. Près de la plage d'Ostie, nombreux arbustes, bois touffus, etc... Apercevons de loin les ruines romaines. Rentrons par l'autostrade. Arrêt à Saint-Paul-hors-les-murs (j'y vais pour la troisième fois). Toujours un grand effet. Ces nefs, bien que modernes, sont une des grandeurs de Rome. Arrêt au cimetière anglais (troisième fois aussi). Les arbres sont en fleurs... Saint Jean nous quitte. Nous allons voir Ungaretti, toujours charmant, un peu intimidé, il se lance moins en paroles quand il voit un nouveau visage. Offre à Green de faire traduire quelque chose de lui dans *Il Coristi*. Allons dîner ensuite dans une trattoria près du Tibre. Conversation intéressante — sur l'amour.

Le lendemain soir, je revis Green entre cinq et huit. Nous visitâmes quel-

ques églises : Saint-Louis et ses fresques (j'y suis peut-être allé dix fois), Saint-André et les Dominiquin, Saints-Cosme-et-Damiens, au Forum (mosaïque... Barruzi en octobre m'y avait conduit). Grand charme d'errer dans Rome au crépuscule. Green fait un compagnon agréable. Rencontré Cacriatore et Liberis, deux jeunes poètes, assez peu sympathiques. Le lendemain, déjeuner avec Arduini à Celia (restaurant populaire près du théâtre Argentina). Longue conversation. Arduini nous raconte quelques-unes de ses aventures. C'est un vrai Casanova. Nous parle des mœurs des princes italiens (duc d'Aoste, etc.). Toujours, les renseignements d'Arduini sont de bonne main, et ses anecdotes parfaitement contées.

Green parle d'un poème de Malherbe qui se b..... en pensant à sa maîtresse. La conversation tombe sur l'Arétin, puis sur Sade, etc... Arduini connaît fort bien nos auteurs. Il nous emmène enfin en voiture aux environs. Voyons d'abord l'Abbaye des Trois Fontaines, que j'avais visitée dernièrement, longeons auparavant les murailles de Rome (les dernières, du temps de Charles-Quint, construites à la hâte, sont minces et montrent la frayeur...). Voyons dans la campagne quelques vieilles villas, longeons enfin l'immense Villa Doria qu'on ne visite plus, hélas ! Arrêt sur la terrasse du Janicule, où bien souvent déjà je suis monté. Puis retour dans Rome. Arduini nous laisse. Je vais avec Green voir le marchand de photos. Rien de très étonnant, au gré de Green qui est un amateur. Pour moi, la photographie d'une statue ou d'un tableau me donne plus d'émotion. Allons prendre le thé chez Babington, puis montons vers l'Esquilin voir quelques églises. D'abord Sainte-Pudentienne et sa mosaïque, puis Sainte-Praxède, dont par malheur la chapelle Saint-Zénon est fermée. En carême, on vénère du dehors la sainte colonne. Entrons à Sainte-Marie-Majeure, que nous visitons assez bien. Plafond, mosaïques du sol, mosaïques des côtés : admirables petits tableaux. Beauté des colonnes blanches du temple de Junon. Rinceaux délicatement peints des bas-côtés, et surtout ruisselante mosaïque de l'abside. Quelques garçons du peuple, naïfs et beaux, viennent prier, car c'est la Semaine Sainte. Certains s'agenouillent la tête dans la main, car sans doute ils se sont confessés. Ensuite, allons voir le *Moïse* de Michel-Ange. Produit beaucoup d'effet dans le crépuscule..., mais je ne l'admire pas extrêmement. Les colonnes doriques de l'église me touchent plus, en souvenir de Paestum. Descendons jusqu'au Colisée. Voyons le Palatin, couvert d'herbe nouvelle et de fleurs jaunes. On reconstruit ridiculement le temple de Vénus. Quelques soldats errent au Colisée. Un jeune cycliste, chargé d'un grand panier, entre et fait le mur. Cela m'émeut : lui aussi vient-il respirer la grandeur ? Cela me semble mystérieux. Nous, nous savons pourquoi nous sommes ici. Ce soir, si nous récapitulons notre journée, ces instants prendront une valeur — mais ce garçon, est-ce seulement le plaisir de l'instant

qui le guide ? Reconduis Green à son hôtel. Nous nous quittons presque avec émotion, nous promettant de nous revoir en mai.

Profité du début des vacances pour finir de voir les curiosités de Rome. Revu le Musée Baracco, excellentes sculptures et fragments. Vu la Villa Madame, vraiment exquise, encore toute stendhalienne... Vu aussi le musée napoléonien, nombreux souvenirs anecdotiques. Rien de moins ennuyeux. Bon portrait de Stendhal jeune, noir comme un moricaud.

Mon dernier soir à Rome, erré assez tard dans des quartiers presque déserts. Réveillé le matin bien avant l'heure. Pris le train de 8 h pour Spolète. Rien de spécial dans le voyage... La veille au soir, j'étais ému — me trouvant seul après une journée de conversation, d'amitié, d'échanges — en pensant au grand silence, à la solitude qui m'attendaient... Arrivé à Spolète à 11 h. On monte à la ville en autobus. Vais d'abord voir la cathédrale ; extérieur fort beau, mais composite — mosaïque, rosace gothique, campanile roman et trois voûtes de la Renaissance. Au dedans, fresques de l'école de Pinturicchio dans une petite chapelle. Au chœur, où se trouvent d'admirables Lippi, on termine un office. Il faut attendre. Un prêtre dégoûtant, prisant, crachant, tripotant des sous, etc., me fait visiter. Nous sommes dans un coin de l'église, loin de la foule. Tout à coup, on joue de l'orgue. Cela me comble tellement que je suis étonné d'être rempli soudain d'une sensation personnelle. D'habitude, je suis toujours ému à cause d'une beauté extérieure qui passe et m'arrache à moi-même.

Voici une infinité d'enfants de chœur qui défile, précédant les prêtres — prélude, me disais-je, aux fêtes que je vais voir à Assise... Admire enfin tranquillement les Lippi de l'abside. Je voudrais bien garder dans l'œil ces œuvres que je ne verrai peut-être plus... Gaîté extrême des couleurs dans ce fond blême de voûte (*Couronnement de la Vierge*). Les anges formant bloc et cependant détaillés, aux robes de toutes teintes et bien drapées. Ils sont adolescents, tout blonds. Cette peinture affecte la forme des grandes mosaïques de Rome.

La Vierge meurt aux pieds d'un paysage à pentes douces, vert tendre. Cette fresque, où le vert sous toutes ses formes se déploie, se trouve au centre (entre l'*Annonciation* et la *Nativité*), juste en dessous de l'énorme couronnement à fond bleu. Une transition (en plus de la corniche) les sépare, ainsi que quelques nuages blancs.

Fait quelques tours en ville. Rencontré deux bandes de musiciens ambulants qui jouaient de vieux airs, et un montreur de perroquets. Atmosphère de simplicité, de rusticité, de besogne et d'insouciance. Après le déjeuner, malgré le temps qui menaçait, sorti de la ville pour voir San Pietro, église romane (intérieur tout refait), dont la façade est composée de toutes sortes de

motifs : animaux, scènes de la Bible, arabesques, etc... La porte est défendue par deux lions. Aspect très étonnant de cette église encore barbare.

Je passe derrière la ville pour voir le fameux pont di Torri (d'origine romaine) sur le Tessin, et la Rocca (énorme forteresse des Borgia dominant la ville). Veux me rendre ensuite à San Salvator, à l'autre extrémité. Arduini a insisté pour que je voie cette basilique paléo-chrétienne. Le vent souffle, le ciel est noir, la pluie menace... Je retourne un moment à la cathédrale revoir les fresques. De jeunes séminaristes, dans le chœur, font une répétition de Pâques. Pendant ce temps, la pluie fait rage. Un effroyable orage éclate (depuis deux mois il n'avait pas plu). Le temps est trop mauvais pour aller à Saint-Sauveur. Je consulte le guide, qui parle d'un Caravage au musée, je dois donc y aller. (On signalait un Cavalucci, celui qui fit le *Saint Labre* de la Corsini, mais tous les tableaux d'église étaient voilés.) Le musée de Spolète est fort banal — et le Caravage, décevant, car ce n'en est pas un, tout au plus une copie inexacte, fantaisiste, de la *Vocation de saint Mathieu* que j'avais vue à Saint-Louis deux jours auparavant. Mais la matrone qui me fit visiter les quelques salles était inouïe de zèle, de lyrisme, d'éclat. D'ailleurs, point bête et pleine de sollicitude ; mortellement blessée pour moi du mauvais temps, me renseignant sur les environs et m'annonçant que le Père Hella, qui joue de l'orgue divinement, se ferait entendre à Assise, à la Minerve, le Vendredi Saint pendant les trois heures d'agonie.

J'essaie, avant de quitter Spolète (ai-je dit que la ville est sur une colline, et encore fière ?), de la fixer dans ma mémoire..., puis repars vers quatre heures. Pluie torrentielle quand je suis dans le train, ce qui m'empêche de voir les sources du Clitumne, si calmes et si pures, entourées de saules pleureurs et de peupliers dont parlent les poètes...

J'avais eu du plaisir, au musée, en voyant que je comprenais parfaitement ce que me disait la gardienne. On parle peut-être mieux en Ombrie qu'à Rome.

20 avril.

Retourné à Assise après huit ans. Nous nous entassons dans un car, les pèlerins sont assez nombreux. Un bourgeois du pays s'occupe de placer les valises bénévolement. Je suis chez saint François, me dis-je. En ville, aussitôt un garçon de quatorze ans me donne la main pour porter mon bagage assez lourd. Nous voici chez les sœurs, dans un jardin genre curé avec la plus belle vue sur la plaine et sur la basilique. Nous traversons des salles du couvent où flotte une odeur de fleurs sèches, sans doute des herbes à tisane. Douceur d'une religieuse en gris qui m'accompagne humblement à ma chambre, dans un petit pavillon...

Allons vers la basilique, où dans l'ombre un office finit. Descendons au

tombeau du saint, aménagé avec grandeur et simplicité. C'est là que Max Jacob, arrivant à Assise, fut guidé par une force mystérieuse. Il ressentit, dit-il, une secousse électrique. Les vrais chrétiens que j'ai vus ici sont tous bouleversés par ce tombeau. Hélas ! je ne sentais aucune émotion (saint François me ferait de l'effet par des livres, par des exemples ou des récits..., mais je n'ai plus le cœur chrétien). J'enviais les pèlerins récemment arrivés dont la première visite (comme je faisais moi-même) était pour le saint, et qui pouvaient prier...

Le dîner ne fut pas trop ennuyeux (et fort bien servi, petits plats religieusement cuisinés, légumes du jardin, confitures, etc.). Public sans doute pieux, mais point confit, qui d'ailleurs se renouvellera. Assez catholique d'avant-garde, et d'un esprit franciscain.

Entendu en partie la messe à la basilique inférieure. Atmosphère étonnante. Fort beaux chœurs (à table, des gens parlèrent fort bien de musique religieuse ; je vis ma grande incompetence ; les chœurs étaient beaux, mais la musique, paraît-il, très loin du grégorien, et trop fleurie). Après la messe, je regardai les Cimabue... Le temps n'était pas beau. Montai vers le haut de la ville ; écrivis quelques notes en marchant... Je finis par demander de me nommer les villes de la plaine : Spolète au fond sur la hauteur, puis Trevi assez perché, Foligno et Spello dans la plaine, Montefalco sur son rocher, et, de l'autre côté, largement étendue sur une éminence, Pérouse.

... La Rocca, château dominant Assise ; la vue est belle sur une partie de la campagne assez ravinée...

... Après dîner, je monte enfin vers la haute ville ; la basilique est encore ouverte pour l'adoration. (Ce matin, à l'office, voyant la quantité de franciscains priant, chantant : en voilà, me disais-je, qui ont un but dans la vie, ils savent ce qu'ils font. Certains étaient fort jeunes. Ce sont des élèves ; on les prend vers douze ans. Vers quinze ou seize, dans leur robe noire, ils ont l'air hardi et sain des jeunes paysans.)

Le lendemain matin, visité Saint-Damien. Admirable église, toute pauvre et minuscule, à deux kilomètres d'Assise, entourée de cyprès. C'est l'ancien couvent de sainte Claire. Parfaite évocation du Moyen Age. Tout est bien conservé. Rien de plus rustique et de plus franciscain. C'est ici la maison des pauvres, simple et primitive. Le bois est grossièrement taillé, les pupitres, dans le petit chœur, entassés et naïfs. Cloître absolument campagnard, petit et surbaissé. Des hirondelles y volaient. Belle vue sur la plaine, beau jardin d'où saint François presque aveugle composa le *Cantique du Soleil*. Le père (assez jeune) qui fait visiter — nous sommes plusieurs — me regarde assez souvent pour voir si je suis ému. Sans doute a-t-il deviné que je *pourrais* l'être. Hélas ! je le suis peu... et c'est moi qui pleurais voici huit ans dans le cloître

de la Portioncule, pourtant bien peu mystique ! Extraordinaire réfectoire des moines, voûté, enfumé, avec les tables mal équarries et usées, le pavé disjoint, la vieille porte sans gonds... Vu auparavant l'église Sainte-Claire ; quelques fresques... Pas vu le crucifix qui parla à saint François. Je l'ai eu longtemps en photo au-dessus de mon lit à Paris, puis l'ai donné à Max parce qu'il ressemblait à un de ses dessins... Letellier m'avait dit : Une sœur voilée vous fait voir cette croix dans une salle drapée, théâtrale..., à ce moment on croit vraiment au miracle... Descendu de Saint-Damien par les champs où saint François parlait aux oiseaux. Admirables oliviers gris. Ce matin, le printemps est splendide. L'eau descend joyeuse vers la plaine. J'essaie de n'être qu'amour, mais bien de l'ombre me reste...

Ai décidé d'aller à Rivotorto, petite église assez lointaine (et sans intérêt), puis de là à Sainte-Marie-des-Anges. Rencontré un petit paysan, à qui je tends la main ; nous disons quelques mots. Un peu plus loin, je me trouve embourbé. Lès fortes pluies des derniers jours ont détrempe le sol. Je n'ai jamais traîné autant de terre à mes chaussures. Et impossible de revenir en arrière... Enfin, je trouve un chemin qui me ramène à Assise. Aufond, ravi de ce contact champêtre et franciscain. Rencontre, près d'une ferme, un beau jeune paysan appelant en bêlant un agneau, et près de lui mon gosse de tout à l'heure qui sourit. (Beaucoup de moutons et d'agneaux dans Assise pour « la Pasqua » — cela me rappelait l'Aïd...) Rentre au couvent presque honteux de mes pieds. Inaugure des souliers blancs...

*23 avril.*

L'après-midi, monte assez tôt, au-dessus de la ville, vers les Carceri. Rencontre d'un petit berger. (La vie idyllique tant rêvée, c'est en Italie que je la trouve, plus encore qu'en Afrique. Ici, quel surcroît de population, de jeunesse !) Conversation charmante avec l'enfant, qui veut savoir si en France on dit la messe, si nous avons des moutons, des lapins, des chèvres, etc... Un peu plus haut, devant une ferme, un garçon près de son père effeuille des branches sèches d'olivier... Je continue sur la route sans ombre, et enfin arrive en un vallon étroit et raviné de chênes verts. C'est là que, sous les rocs, saint François fit l'ermitage des Carceri. Un franciscain fait visiter, l'œil brillant et le teint fiévreux. Souvent, il doit arrêter ses explications pour tousser... Ils sont quatre ou cinq à vivre ici toute l'année, presque sans feu, à l'humidité ; leurs cellules ainsi que le modeste réfectoire sont creusés dans la pierre (à moins que ce ne soient des grottes naturelles). On montre une chapelle, un chœur où tiendraient à peine quatre personnes. Autels, pupitres, tout est de pauvre bois, à peu près vermoulu. On voit sous les arbres une chapelle où vivait saint Bernardin, l'inventeur du Mont de Piété. Tout, ici, est plein de souvenirs, de légendes... Voici, dans le ravin, le lit d'un torrent qui fut détourné de son

cours un jour qu'il gênait la méditation de saint François. Il ne se remet à couler que les jours de calamité publique. « Je l'ai vu deux fois, dit le Franciscain : à la déclaration de la guerre et le 20 septembre 1920, à la révolution. » « Oui, dit un chauffeur de taxi qui nous suit, au moment où le bolchevisme allait s'emparer de l'Italie !! » Ce chauffeur, qui n'a que trois personnes dans sa grande voiture, m'invite à redescendre à Assise avec lui. Quand nous sommes en route et que le chauffeur s'est débarrassé de ses clients, il m'invite à venir à Pérouse avec lui ; il doit y porter certains gâteaux de Pâques fabriqués à Assise. Je monte près de lui, et le voilà qui me donne des conseils... Nous entrons dans Pérouse (vingt kilomètres), portons les gâteaux chez un commissionnaire. Allons au centre boire un vermouth. Chose à laquelle je prendrais goût... Puis un quart d'heure m'est laissé pour regarder les gens ; je n'en vois point, en si peu de temps, de très extraordinaires, mais l'impression d'être en suspens dans une ville inconnue, et où on ne me connaît pas, m'est agréable. Depuis bien des années, j'ai rêvé de Pérouse... Je ne fais qu'entrevoir la vue admirable que l'on a des remparts sur l'Ombrie. Passai en revenant devant l'hypogée de Volumnie.

Le soir, après dîner, je sors en compagnie de Pierre Gontet et de sa femme ; ce sont des hôtes du couvent ; Gontet connaît de Becker, et dirige, je crois, une revue de scoutisme. Assez intéressante « belle âme », ne manquant pas de sympathie pour moi — peut-être par naïveté, mais toutes les « belles âmes » sont attirées par moi. Allons voir la procession du Vendredi Saint qui se fait aux flambeaux. De tous les environs, on accourt. L'église de St-François, Saint-Rufin (la cathédrale), el cloître des pèlerins qui précède la basilique, toutes les maisons des rues principales sont ornées de torches ardentes. Tous les murs, même des plus humbles maisons, portent des torchères, parfois un double rang. Grand recueillement dans la ville sur le passage du « Christ mort ». (Les églises de St-Rufin et de St-François échangent une *Mater Dolorosa* traversée de sept poignards et un Christ étendu.) A la tête de la procession marche un tambour qui roule sourdement, puis viennent les présidents, paysans affublés de robes blanches, écruées, grises, marron et couvertes d'un camail rouge ou bleu. Ils sont tête nue, l'étoffe de leur soutane est pauvre, fripée ; ils tiennent dans leurs grosses mains une bougie et marchent lentement. Tous ces visages cuivrés, rustiques, creusés de rides, frustes, rappellent irrésistiblement les personnages de Piero, par exemple les soldats de la *Résurrection*... Au milieu de chaque confrérie marche pieds nus un pénitent en cagoule, la tête couronnée d'épines, chargé de la croix. Sa démarche, à petits pas, sur les cailloux, ressemble à une sorte de danse. (Tout cela me rappelait les fêtes musulmanes...)

Le Samedi Saint au matin, je fus revoir les fresques de la basilique inférieure

re (la Vierge avec les anges, et saint François, à la face d'ascète, dans un coin). Série de saints de Martini : saint François la main sur la poitrine, sainte Claire, etc... *Crucifixion* de Giotto, avec la Madeleine accroupie aux pieds du Christ. Scènes de l'enfance du Christ, par Giotto ou un giottesque, souvent belles et très connues. *Fuite en Égypte*, etc... Scènes de la Passion, par P. Lorenzetti, selon Berenson, d'un sentiment outré... Mais sa Vierge entre deux saints qui regarde l'enfant, presque prête à pleurer, est inoubliable. Et la *Déposition* (que j'ai longtemps eue dans ma chambre), une chose sublime.

*La Vie de saint Martin* par Martini est un ravissement. Beauté des jeunes chevaliers. Délicatesse orientale des tons. Beauté de l'arabesque — par exemple, le manteau que saint Martin à cheval abandonne au pauvre... Quant aux fresques de la *Vie de saint François* de l'église supérieure, toutes ne sont pas de Giotto, je pense, car elles sont fort inégales.

L'après-midi, aussitôt [après] le déjeuner, je m'engageai sur la route des Carceri pour aller au mont Subasio ; le soleil dardait ; je m'assis sur la route, tirai de ma poche un La Bruyère, et attendis. Une fillette vint me demander des sous. J'appris le nombre de ses frères... Un peu plus tard, je lui fis demander un verre d'eau ; elle me permit d'entrer dans la pauvre maison des parents, de causer avec la mère, etc... J'avalai quelques gorgées d'une eau affreuse qui me donnera peut-être la fièvre. Je n'osai pas demander de vin...

De retour à Assise, je fus à l'église inférieure, puis montai au-dessus de la ville, près de la Rocca, d'où je regardai les collines qui s'étendent derrière Assise ; je dominais le cimetière... Je restai jusqu'au soleil couché à regarder le moutonnement des collines d'abord vertes, enfin bleues, les lointains ineffables du Pégénice, transparents, teintés d'or...

Fait le soir une promenade avec Gontet et un certain baron de Montfort venu en pèlerinage avec son fils. Ancien officier, très chevaleresque et pieux, lui aussi garçon d'une belle âme, qui aussitôt eut confiance en moi. Comme tous les vrais catholiques, plus sensible qu'intelligent, mais vivant en Dieu. Il ne me déplâit pas de toucher dans mes voyages et la lie du peuple et les gens les plus purs, les êtres cultivés et les brutes... Je ne me sens ainsi d'aucune classe et goûte l'illusion de posséder la vie...

Le dimanche de Pâques, je retourne à Giotto avant la grand'messe, puis assiste à cet office interminable. Rien à faire pour vibrer ! On est rarement plus près de Dieu qu'à Assise : hélas ! je n'en sens pas une miette. Les gens qui vivent autour de moi chez les sœurs furent bouleversés, transportés... et je ne sentis rien. Du moins par sympathie puis-je vivre la vie des autres...

De bonne heure après le déjeuner, mon chauffeur nous emmène faire une promenade à travers l'Ombrie, les Gontet, les Montfort et moi. Commençons par Spello, où nous descendons voir à Ste-Marie-Majeure les Pinturicchio de la

chapelle Baglioni, charmantes fresques anecdotiques chargées de petits personnages et d'arabesques. Au plafond, quatre sibylles à peu près effacées ; à gauche, l'Annonciation : fort jolie Vierge dans un vestibule avec arcades, Dieu dans un nuage regarde avec deux anges l'arrivée de Gabriel, dans le fond, sur un chemin, toute une scène de village ; au centre, Nativité charmante, un chameau très amusant et chargé passe au fond, les rois arrivent, deux anges entourent l'enfant, au premier plan, série de pasteurs agenouillés qui ont exactement les têtes paysannes des pénitents de l'autre soir ; à droite, Jésus au milieu des docteurs, groupes excellents, parfaitement campés, physiologies intéressantes, Joseph s'avance et Marie le retient. Toutes ces fresques sont d'une couleur exquise ; on y sent le plaisir de l'artiste.

Montons à la colline de Montepaleo, belle campagne d'oliviers rappelant un peu Vence, mais la couleur est beaucoup plus délicate. Le village est archaïque et charmant ; les gens ont l'air de s'ennuyer ; ils sont vraiment loin de tout ; l'arrivée d'une auto à cette époque est un prodige. L'église St-François a été transformée en musée ; nous y allions pour voir la vie du saint par Gozzoli, première œuvre qu'il ait faite en venant de Florence. Je fus assez déçu (et les autres avec moi) : l'expression religieuse manque absolument — surtout après Assise... Nul sens de la grandeur ou de la suavité, peu de physiologies, point de trouvailles, point d'atmosphère. Les scènes traitées sont celles de Giotto. Mais quelle différence ! Parmi les nombreux sujets, je ne vois qu'un jeune page — mais exquis — ayant déjà la grâce et le regard de ceux de Riccardi. Notre course ne fut pas vaine : ce musée contient un fragment (tête de saint) de Cavallini, vraiment fort beau. C'est encore un peu de la mosaïque, mais déjà dégagée du byzantin. Une Crucifixion attribuée à Giotto, qui a de beaux détails, presque digne d'Assise. Une Vierge vêtue de noir, peinte sur or, par Cimabue, et surtout une Vierge de Melozzo da Forlì, couleur d'ocre pâle, entourée d'une auréole, vêtue d'un manteau bleu, portant un enfant rouge. Délicatesse extrême du trait, fondu un peu passé des teintes ; on eût dit une peinture chinoise. Beau Pérugin aussi, Adoration, les personnages sont quelconques (un des bergers ressemble tout à fait au Marsyas du Louvre), mais le lointain, le bleu des collines, l'argent, vous jettent dans l'extase... Vue admirable de la Runghiera de Montepaleo (grande terrasse) sur une grande partie de l'Ombrie. Nous avons sous les yeux les paysages de Pinturicchio, les mosaïques du Pérugin. Nous mêlions la nature et les arts... Cela ne peut se faire qu'en Italie, et nulle part mieux que dans les villages ombriens. Redescendu vers Spolete. Sur le chemin, dans la campagne, longues bandes de gens se dirigeant vers les Vêpres. Beaucoup montaient à Montepaleo, l'air à la fois soumis, joyeux, indifférent. Assez touchants dans leurs beaux costumes. Vraiment heureux d'avoir revu Spolete, où quelques jours auparavant je pen-

sais ne jamais revenir. Bien gardé dans l'œil la Rocca, ce château énorme des Borgia, carré, flanqué de tours et adossé aux chênes verts, qui domine la ville. Mieux regardé la cathédrale avec sa mosaïque du XII<sup>e</sup> sur sa façade, le clocher roman, les rosaces gothiques (comme à St-Rufin) et les voûtes ajoutées à la Renaissance. Dans le style de Bramante. Revu avec plaisir (et assez de stupeur) les fresques de Lippi... Je les avais vues deux fois dans ma première journée, et pourtant les avais *oubliées*. Aussi je dois bien regarder les peintures d'Assise. N'avais pas remarqué que, si le *Couronnement* de Lippi est plus coloré, plus brillant que les autres fresques, c'est qu'il fut terminé par un disciple (Fra Diamanti) et, plus tard, sans doute, remanié. Regarde avec une joie nouvelle les anges. Beauté du manteau bleu de Dieu le Père et du manteau noir et or de la Vierge. Intéressant de voir cette *Annonciation* et cette *Nativité* après celles de Pinturicchio. Les vierges de Lippi sont plus suaves, sa composition plus vaste et plus sûre, sans contredit il est plus grand peintre... Joie, en sortant, de reconnaître une fois de plus les collines vertes, la terre rose, ocre ou brune que nous venons de voir sur les murs de la cathédrale. (Le Cavalucci signlé par le guide, maintenant découvert, je ne l'ai qu'entrevu, mais il m'a paru la plus banale peinture de piété.) Allons enfin au Salvatore — l'église du cimetière, ou du Crucifix —, une des plus vieilles églises de la chrétienté, construite au IV<sup>e</sup> siècle par des moines d'Orient. Fort restaurée après plusieurs incendies, mais le chœur (le *presbiterio*) est à peu près intact et vraiment prodigieux ; il fut formé d'un assemblage de colonnes antiques, de tous ordres, de toutes couleurs et de toutes formes. On ne saurait guère avoir d'impression plus étrange, à la fois barbare et pieuse, mêlant les deux religions et produisant cette beauté...

Apercevons au retour Trevi, ville assez perchée, à l'air un peu arabe. Descendons de voiture aux sources du Clitumne, la rivière de Virgile, où l'on baignait les bœufs sacrés qui devenaient blancs. Corot a peint ici. Byron, Carducci y ont écrit des vers. Rien en effet de plus pur que ces eaux. Les fonds (bien que le ciel fût gris) étaient verts, bleus, cristallins. Une paix idyllique, virgilienne entoure vraiment ces eaux qui, sous forme de ruisseaux coupés de planches, se dirigent vers une sorte de lac... Des saules pleureurs de grande taille et des peupliers minces, toujours jeunes, entourent ces eaux. Quelques pommiers étaient en fleurs, et des moutons et des volailles paissaient dans l'herbe neuve... Traversé Foligno (dans la plaine), rencontré la procession de Pâques. Les gens s'agenouillent devant la statue du Christ ressuscité.

Descendu le lendemain matin à Ste-Marie-des-Anges. Atmosphère de fête. Beaucoup de paysans autour de boutiques volantes. Vu quelques scènes charmantes. Je m'impregne assez bien de la vie italienne. Beaucoup de gens à la messe. Fais le tour du couvent, vois, derrière la clôture, le cloître où je fus si

ému en 1927. On en a fermé les voûtes, maintenant, avec des carreaux dépolis ! Seule est intéressante à Ste-Marie-des-Anges la chapelle de la Portioncule, enclavée au milieu. Après-midi assez calme, sieste et courte promenade. Soirée passée à l'entrée de la ville, sur un mur, avec un jeune élève des Beaux-Arts de Pérouse.

Ne désire plus à présent que revoir Saint-François, Saint-Damien, et préparer Pérouse..., mais voudrais me redire le charme particulier d'Assise — la mystique mise à part. Frappé en arrivant de voir que la terre est *rose* (non pas rouge comme dans notre Midi). J'ai adoré ici les vicolos, les montées, les descentes, les escaliers, bien des coins imprévus, fleuris, arrosés de fontaines, les bâtiments conventuels, les oratoires qu'on longe — et d'où soudain l'on entend l'harmonium ou des chants —, la place communale, irrégulière, ornée de palais et d'une tour, forum de la ville. Malgré le nombre de touristes, les siècles de pèlerinage, Assise est restée médiévale. C'est un miracle. Point de commerce. Rien que des artisans. Nulle faute de goût. Tout est intact. Je n'ai jamais vécu dans une ville ancienne, perchée, lumineuse, qui me rappelât plus Ibiza ; à la place de la mer aperçue du haut des rocs et au détour des rues, c'était la plaine merveilleuse du haut des petites places et au débouché des portiques... puis, plus loin, les collines toujours allègres et bondissantes, se chevauchant, joyeuses et ordonnées...

Sur la grande place à côté de la Tour Communale, église de la Minerve ; on s'est servi d'un ancien temple aux colonnes corinthiennes pour faire la façade, l'effet est admirable ; des pigeons — ma sœur la colombe, si chaste, que l'on entend roucouler dans le jardin des sœurs —, à midi, viennent picorer aux pieds des colonnes...

Gentillesse des religieuses ; je ne sais quoi de tendre et d'attentif, dont je me sens indigne... (Sous un certain aspect, je fais jeune homme très sérieux... Comment coller ensemble les deux visages ?)

Assise, pays pour les peintres, comme Ibiza ; à chaque instant, des tours, des coupoles, des clochers, aperçus au détour des rues... Couleur gris rosé des vieilles tuiles. Couleur gris, or et rose des vieux murs. Beaux cyprès dans la plaine. Vigne accrochée aux ormeaux.

Pas vu l'ancien temple du Clitumne, transformé en église, mais, d'après les photos et la Minerve, je me le représente.

Les sœurs se plaignent du moral de la jeunesse d'Assise (moi aussi), mais saint François déjà passait son temps à vitupérer contre les gens d'ici...

*Rome, 26 avril (lettre à Gabilanex).*

... Presque sentimentale dernière journée d'Assise. Revu les fresques avec attention. Retourné à Saint-Damien. Quitter ces lieux est un déchirement

pour les âmes pieuses ; j'imaginai assez ces impressions, sans trop les ressentir...

... Passé un jour et demi à Pérouse. Le Palais Communal me plut. Toujours curieux d'être en présence de ce qu'on vit cent fois dans les tableaux, sur les images... Vu San Pietro, à la nef de marbre, ornée d'assez bonnes peintures d'un élève du Tintoret, clocher intéressant ; San Bernardino, chapelle à la façade toute ornée de bas-reliefs en partie colorés, par Agostino di Duccio. Vision d'élégance et de grâce. Mais après Assise les églises sont difficilement supportables, et je n'en vis plus guère... Vu l'après-midi, à cinq kilomètres de Pérouse, l'hypogée des Volumnie, tombeaux qu'une famille étrusque fit élever avant de s'éteindre... Chaque chambre (toujours la même entrée, pas tout à fait rectangulaire) est gardée par un sergent très menaçant dont on voit la tête et le col sortir du mur. Dans la bouche de l'un d'eux reste accrochée une lampe à huile que l'on éclaire encore. Plusieurs gisants sur le tombeau. Ventre nu et gras. Tiennent leur obole sur un plateau. Au plafond, Méduse taillée dans le roc ; quelques bonnes sculptures d'animaux. Un des tombeaux est vraiment admirable ; un Volumnie est accoudé sur un lit de parade dont le drap est fort beau, et, appuyés au socle, deux personnages ailés et robustes, espèces d'anges menaçants, montent la garde. A juste titre, mon guide écrit que Della Quercia ou Michel-Ange ne feront pas mieux. Remonté de Volumnies à Pérouse dans un taxi occupé par des Anglaises. Je leur demande une place... Fais une sieste ; ma dernière soirée d'Assise avait été fatigante. Vais voir ensuite le musée romano-étrusque, et jusqu'au dîner me promène... Dans la grande rue (interdite aux autos), nombreux groupes de jeunes gens. Très *paseo* espagnol. Rien qui ait l'air moins intellectuel que tous ces étudiants de Pérouse... A les regarder froidement, les Italiens se ressemblent presque tous — physiquement et moralement... Admirable vue du jardin Carducci, longue terrasse dominant la plaine, sans doute la plus belle vue sur l'Ombrie (on est à cinq cents mètres), mais je n'en jouis pas extrêmement, déjà lassé des nombreux paysages de ces derniers jours... Me couche tôt, vraiment exténué.

Vu le lendemain les fresques de Cambio. C'est du Pérugin bien médiocre. Fautes de composition, monotonie, mais, comme toujours, le sens de l'espace. Longue visite à la pinacothèque Lanucci. Beau Signorelli (et ses aides), grand tableau, Madone entourée d'anges et de saints, fort détérioré. Impossible d'en trouver une photo. Par bonheur, est assez bien conservé un *Saint Sébastien*, jeune et musclé, au visage adorable de dix-sept ou dix-huit ans, bouche entr'ouverte, œil bien dessiné, joue colorée, chevelure épaisse et châtain, mélancolie tendre et puissante, très adolescents d'Italie. Nombreux anges de Boccati (assez secondaire parmi les peintres ombriens) ; une vierge est entourée de tout un chapitre d'enfants dorés dans des stalles.

Anges adorables de Bonfighi : quatre petits garçons frisés jouent avec attention de la musique, agenouillés aux pieds d'une Vierge. On les voit de profil, avec de belles boucles et un chignon de fleurs ; leur auréole vue de côté paraît un canotier mis sur l'oreille.

Série d'anges — un peu trop féminins — portant des corbeilles de fruits. Grande bannière de saint Bernard.

Quantité de Pérugin. Un *Saint Jérôme au désert*, le lion accroupi près de lui (le même au musée de Caen). Admirable horizon. Beaucoup de Pérugin seraient fades, n'étaient les paysages... Une *Adoration* assez bonne ; visages plus fermes que d'habitude. Importance de Pérugin pour situer et comprendre Raphaël. Revois ici presque la *Nativité* de Montepaleo ; Pérugin travaillait en série. Toujours du doré et du miel sur les cheveux, les chairs, les costumes — fondu divinement avec les lointains bleus.

*Miracles de saint Bernardin* (Berenson les attribue au Pérugin, mon guide à ses élèves, et moi j'aimerais qu'ils fussent de Fiorenzo di Lorenzo). Presque des miniatures, et délicieuses. Le fond représente des monuments blancs ou roses, percés de voûtes laissant voir une calme nature et le ciel. Sur des pavés harmonieux, des seigneurs et des pages vont, causent ou regardent les miracles. Calme, lumière, espace... Belles couleurs des costumes. Jeunesse des garçons bien campés, aux culottes collantes.

L'Annonciation de Piero était à Paris.

Rentré à Rome par Todi, ville assez élevée, qu'Arduini m'a recommandée. Caractère ombrien. Todi est célèbre par une place ornée de beaux palais (Podestat, municipale) qui rappellent un peu ceux de Pérouse. Un escalier fort noble sur cette place conduit à la cathédrale. Passé deux heures à errer dans Todi sans rien voir, sans même la force d'entrer dans une église. J'avais trop vu de choses ces derniers jours. Retour en train.

29 avril.

Retrouvé un instant, en écrivant à Gabilanez, non pas l'inspiration, mais l'allégresse du style. J'étais fatigué, mais avais quelque chose à dire (mon voyage). Cet éclair me rassure et me fait désirer ardemment les joies du travail ; elles seront, je le sens, les plus belles de ma vie...

Vu aujourd'hui des gens chez Ungaretti. Nous avons des amis communs, tous assez connus, tous ayant fait quelque chose... Le passage de mon néant à une œuvre, où le saisir ? Comment le faire naître ? Le germe en serait-il dans cette chasteté que je n'ai point connue depuis plus de dix ans ?...

*Visité avec Green* Saint-Clément, les quatre couronnes et Saint-Étienne-le-Rond. Il y allait pour la deuxième fois. Sait d'expérience qu'il faut revoir les choses... Cette visite m'a fait le plus grand bien. Je vois de mieux en mieux,

ou plutôt je commence à voir. Belles fresques de Masaccio à St-Clément. Chapelle de Mithra (*Vie de saint Alexis* dans l'église inférieure). Curieuse mosaïque, dans la première église, uniquement décorative. Clôture du chœur telle qu'à St-Laurent ou Ste-Marie-en-Cosmedin, que peut-être je préfère à tout. Les quatre saints couronnés, à ma première visite, m'avaient peu intéressés (je n'avais aimé que le cloître). Je vis que les colonnes et la nef sont exquises. Peintures sadiques de martyres à St-Étienne, qui horrifiaient Gœthe. Fin de jour à la Votta Celimontana, d'où la vue sur les Thermes de Caracalla aux teintes de Corot est inoubliable.

Visité avec des collègues Ste-Agnès-hors-les-Murs et ses catacombes. Belles colonnes dans l'église, surtout celles de marbre rouge, mosaïque à trois personnalités, austère, sobre. Le mausolée de sainte Constance, à côté de Ste-Agnès, nous réservait une grande surprise. L'intérieur en rotonde rappelle St-Étienne, mais le pourtour est tout voûté de mosaïques : entrelacs, arabesques... ; certains morceaux sont de pures tapisseries du XVIII<sup>e</sup>, ou même rappellent des vases japonais ; ce ne sont que fleurs, fruits, oiseaux aux teintes vives et chantantes...

A l'entrée du presbytère (?), stupéfiant tableau représentant l'intérieur d'une maison qui s'effondre : prélats aux bas violets, généraux en écharpe, renversés, prêtre tombant du plafond... Seul Pie IX, dont le trône s'échappe, reste debout, miraculeusement soutenu par saint Pierre ; un enfant se suspend à sa croix pectorale.

Rencontre, au chapitre «Du Cœur» dans La Bruyère, un paragraphe qui me perce : «L'Amour naît brusquement sans autre réflexion, par tempérament ou par faiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'Amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté, de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau visage ou une belle main !»

... Confusion de mon cœur... Jamais je n'arrive à distinguer l'amitié de l'amour. Prend sans cesse l'un pour l'autre... J'appelle amour le simple désir et la tendresse... Je vois une personne belle, aussitôt je souhaite son amitié. Je donnerais tout pour elle, je veux être brillant, aimable pour la conquérir... Que le désir se réalise, aussitôt plus d'amour, et souvent point d'amitié ; que le désir ne se réalise pas, il passe vite, et de l'amitié peut s'ensuivre, ou de la camaraderie... Mon intuition souvent m'égare... Difficulté pour moi de distinguer la sympathie du désir, la beauté de l'amitié. Les êtres avec lesquels je me suis le mieux entendu souvent n'étaient pas beaux.

Importance du temps. Une seconde de désir pour un être l'élève à la hauteur de l'éternité. Je sens que je l'ai toujours attendu, que nous pourrions

finir nos jours ensemble... puis tout retombe dans le néant...

Dans une première et longue conversation avec un homme d'esprit, parfois de rencontrer des points communs donne l'illusion d'une vieille amitié, on se sent de même race. Mais l'enthousiasme ne tient pas longtemps. C'est tout au plus l'amitié d'estime.

Se méfier surtout des amitiés qui commencent comme l'amour — je veux dire brusquement. Très rare qu'elles se soutiennent. C[ohen] est un exemple, ces dernières années. Il y a toujours eu quelque chose de faux, de forcé entre nous. Nous nous sommes connus à plus de vingt ans ; le passé, la formation trop différente déjà nous séparaient.

Les vraies amitiés furent formées, nourries inconsciemment, le plus souvent dans les années incertaines. Côté animal de l'amitié. Le cas est sûr pour Gabilanez. Nous avons *crû* ensemble. Pour Le Planquais, que je n'admire point, mais qui est tout mêlé à mon histoire... ; pour Gide plus que tout...

Nécessité pour l'amitié d'une légère répugnance physique, dit Nietzsche.

5 mai.

Déjeuné avec *Green*, qui me parle de *Mauriac* en des termes qui me le rendent très vivant. *Green* commence par me dire qu'il connaît une foule d'écrivains, mais point pour qui il ait une vraie affection, si ce n'est Gide (qu'il irait seul trouver en cas de détresse). Chez tous les autres, on sent trop l'homme de lettres. A cependant été (et est encore) très lié avec *Mauriac*... «Ce que *Mauriac* a de charmant, dit-il, c'est son imprudence. Parfois, il tombe naïvement en extase devant les beaux garçons... Et puis il est très gai. Nous avons souvent déjeuné ensemble dans de petits restaurants en riant follement. Au fond, il est revenu de tout, et n'a pas de curiosité. A quoi bon ceci, cela ?...», dit-il. Il se rend compte que l'Académie, ce n'est pas sérieux... Je le vois moins depuis sa conversion. Au fond, c'est un *pauvre homme*. Il a peur de tout... et surtout de son confesseur. Ce n'est pas un pécheur, nullement un débauché. Est-il profondément tourmenté ? Il a peu de tempérament... Sa femme, humainement, a beaucoup plus de valeur que lui...» Il s'avoue d'ailleurs plutôt féminin ; son œuvre, ses sujets ne sont guère virils — pas plus que son don de parler des odeurs, d'évoquer les paysages sans les décrire. Il est mû par le sentiment. Une fois, il a été courageux, dans un article au sujet de *La Bonifas*. (Je lui en ai reparlé, mais il fit la sourde oreille.) Il écrivait que, du haut de la Croix, pour le Christ, il n'y avait pas de différence entre les deux amours.»

*Conversation avec Jean Chuzeville.*

Mon goût d'avoir une conversation infinie avec un inconnu, homme d'esprit, fut comblé l'autre soir. Je rencontrai chez Arduini Jean Chuzeville, dont

on m'avait souvent parlé ici. De sept heures à minuit, nous causâmes de littérature et d'amour...

Chuzeville est de taille moyenne, a cinquante ans, sans le paraître, porte une courte moustache. Pas encore chauve. Il paraîtrait un homme des plus «sérieux», n'était un large regard noir assez tendre, et un peu dispersé. Le dos est un peu voûté, et la voix, sinon précieuse, du moins parfois douce. Mains très petites.

Parle d'abord de Le Cardonnel, qu'il vint voir en 1912 à Rome, par admiration littéraire. Le Cardonnel était déjà prêtre. Chuzeville est très catholique. Je pensais précisément, à Assise, à certains *Carmina Sana* de ce poète — surtout aux beaux vers qu'il fit sur un jeune chanteur... «Cela, demandai-je, correspondait-il à un sentiment réel ? — Certainement, mais plutôt platonique... Je me souviens que nous vîmes un jour, place de Venise, un fort beau marchand de cartes postales ; Le Cardonnel, de la main, fait tendrement le tour de son visage et dit : "Que tu es beau, tu t'appelles sûrement Angelo ! — Non, mon Père, je m'appelle Émile..." On a dit qu'il était ivrogne, c'est exagéré. Un seul verre lui tournait la tête... Même le vin de messe le grisait. Comme il espérait devenir évêque, souvent il me tendait la main en disant : "Baisez l'anneau futur"..., et dans la rue, parfois, il s'arrêtait pour bénir d'un geste noble un chien, un âne, ou un joli garçon...»

Arrive à des confidences personnelles. Encore un de plus à la vie sexuelle mal accomplie !... Comme il est profondément catholique (il manqua se faire prêtre, fut chassé du séminaire pour son indépendance), à chaque aventure ce sont des remords infinis. M'étonne que la foi ne serve pas davantage à donner la paix — et non plus le travail, car, ayant appris les langues et beaucoup voyagé depuis l'âge de vingt ans, Chuzeville est devenu un traducteur quasi universel. Parle en termes fort beaux de Gogol, mystique, dont toute l'œuvre (*Le Nez*, *Le Manteau*, etc...) exprime la recherche d'un objet perdu et l'insatisfaction... Pourtant, la deuxième partie des *Ames mortes* (qu'il brûla par mégarde — ou par renoncement) exprimait, dit-on, la joie. «Je ne suis pas né pour écrire, mais pour sauver mon âme», disait Gogol à Belinsky (?). Voilà qui est profondément mystique et rattache les Russes (ainsi que Dostoïevski) au Moyen Age. Ils n'ont pas été abîmés par Voltaire, par la Renaissance... Dernièrement, en relisant *Les Grenouilles*, je vis Aristophane confronter aux Enfers Eschyle et Euripide : c'est pour la même raison religieuse qu'Eschyle se tut, car «Dionysios aime ce silence».

Parle fort bien de Sologub, dont *Le Démon mesquin* avait impressionné Gide.

Chuzeville, dans un récent séjour en Grèce, apprit le grec moderne, et se remit au grec ancien, qu'il lit avec un plaisir extrême car il y trouve une petite

difficulté. En général, il lit tout à livre ouvert (lit peu en français toutefois, car, n'y trouvant aucun effort, son esprit divague...). « J'ai pu avoir jadis, me dit-il, un certain regret de me consacrer aux traductions, de ne pas faire une œuvre plus personnelle..., aujourd'hui ce regret est mort, surtout lorsque je pense aux œuvres admirables dont il ne reste rien : nous n'avons nulle trace de la littérature égyptienne, les tragédies d'Eschyle... A quoi bon ? quelle vanité ! » (J'ai pu jadis me présenter des arguments de cette sorte, car j'ai fort combattu en moi mon penchant à écrire ; je le trouvais *ridicule*, précisément à cause du chef-d'œuvre — ma paresse aussi se fût bien contentée du silence..., mais le besoin presque physique d'écrire s'est imposé à moi ; je me sens à présent né pour cela, et une des sources principales de mon malaise (et aussi de mon désir de « conversion ») est de n'être pas arrivé encore à mettre au jour ce dont je rêve sans cesse.

Chuzeville cite avec une grande aisance les noms russes les plus compliqués, sa mémoire est prodigieuse et explique, quoi qu'il dise, son don (il veut surtout que ce soit l'effort). Actuellement l'arabe, ensuite ce sera le persan, etc.. J'oubliais de noter qu'il voyage avec certains carnets, témoins de toute sa vie, soigneusement classés, numérotés, pleins de renvois, dans lesquels il nota au fur et à mesure des réflexions sur les auteurs divers qu'il lisait et traduisait. Fait souvent des rapprochements curieux...

Lorsqu'il était enfant, à l'école, il avait l'habitude, au moment de la lecture, de se cacher derrière ses camarades pour lire le dernier, car il ne savait pas ses lettres ; il répétait en entendant les autres. Un jour, on l'interroge le premier. Scandale. Le maître, en colère, le rosse. Le lendemain, il le prend à part et lui explique l'alphabet. Trois jours après, nouvelle interrogation. Il lit très couramment ; on ouvre le livre au hasard, il lit mieux que tous. Le maître, de nouveau, le rosse, en croyant qu'il s'est moqué de lui la première fois...

Chuzeville va publier le dernier volume du *Gœthe* de Gundolf, œuvre écrasante qui l'a quasi dégoûté de la traduction. Dans le chapitre consacré au *Divân*, dont plusieurs poèmes parlent de garçons (de même, dans les *Épigrammes Vénitiennes*), Gundolf assure que Gœthe ne passa pas dans l'autre monde sans avoir connu la pédérastie. « Mais sans excès, dis-je. — Non, Gœthe avait horreur de tout excès. Il pensait que la Némésis y était contenue, et qu'on était puni par la faute même. » (A méditer.)

A cinquante ans, Chuzeville, dont la vie sexuelle de célibataire catholique ne me paraît pas trop réussie, a pu connaître à Athènes de longs mois de bonheur parfait. Il n'en avait jamais connu de tels. « Ma santé a toujours été bonne, disait-il, mais alors elle était excellente ; je travaillais, j'avais des aventures ; la métaphysique me laissait en repos. Vraiment, tout me souriait, la beauté du pays, la joie d'être à Athènes, sans nul désir, aucun besoin d'argent

(je ne possède que cinq valises) ; aucune crainte pour l'avenir...» Rien ne me fit plus de plaisir que cette dernière confiance.

Aux yeux de Green, Gide reste mystérieux. Il ne l'a jamais compris ; il a beau le voir... S'aperçoit bien que Gide est surtout un critique... Pense que son style si sensible a été voulu. Gide a trop peur du ridicule, dit-il, pour se livrer absolument à la sensibilité. Regrette qu'il n'écrive pas ses aventures, ou du moins ne les publie pas. Répétitions agréables dans la vie, dis-je, mais qui dans l'œuvre seraient des pléonasmes : les aventures qui suivent *Si le grain* ne sont plus exemplaires.

«Les grands se piquent d'ouvrir une allée dans la forêt..., mais de rendre un cœur content, de combler une âme de joie, de prévenir d'extrêmes besoins ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend point jusque-là.»

La Bruyère, IX, «Des Grands».

#### Conseil à l'Écrivain

«La mémoire est juge de l'écrivain. Elle doit ressentir si son Homme conçoit et fixe des formes oubliables ; et l'avertir. Lui dire : Ne t'arrête pas à ceci dont je sens que je ne le garderai pas.»

Valéry, *Littérature* (55).

Letellier, au moment qu'il fallait, me donne un livre nouveau, de Robert d'Harcourt, *Gœthe et l'Art de vivre*. Je viens de le lire avec religion. J'ai trouvé le guide, la méthode. Rencontré l'homme qui portait un chaos et sut y mettre l'ordre, qui sut enchaîner ses monstres. Toutes les habitudes de Gœthe, ses moindres manies ont un sens, peuvent devenir exemplaires. Je vais me mettre, avec des yeux nouveaux, aux *Mémoires*... Déjà, le séjour de Rome avait placé Gœthe sur mon chemin. A présent, c'est du dedans que je vais le connaître.

Se défendre de l'extérieur. Prix du Temps. Dans un journal, faire le point. Ordre. Économie. Mauvais accueil des importuns (il répondait par des grognements).

... J'avais un grand besoin de Gœthe, pour savoir comment lutter. Il me fallait un maître laïque.

Je m'aperçois que le pèlerinage d'Assise, manqué et dérisoire vu de l'extérieur, m'a montré clairement que je n'ai pas de résistance. Avec des résolutions de calme et de sérénité, j'ai parcouru les sentiers d'Ombrie escorté de démons. Je sentais l'ironie de mon sort, et ne pouvais m'en dégager. Je me suis trouvé plus esclave que je ne l'aurais cru. Depuis mon retour à Rome, je suis un peu plus fort, et par le fait moins tenté...

12 mai.

Visite au Père Garrigou-Lagrange. Arrivai au couvent des Dominicains

plein de curiosité pour ce théologien, oreille du Pape, maître de Maritain... Lorsque je l'eus quitté après quelque vingt minutes, je dus marcher pour me remettre... Le soir tombait, Rome dispensait sans doute ses charmes du crépuscule, mais je ne voyais rien et pensais peu, encore tout assourdi et les nerfs secoués...

J'étais entré dans un petit parloir, aux meubles cannés, par une porte vitrée sans rideaux donnant sur le couloir. Je vis bientôt paraître à la vitre le visage étonné d'un blanc Dominicain, bel homme, le teint frais, portant fort bien la cinquantaine. Il entre...

— Mon Père, je vous suis recommandé par le Père Eschmann.

— Ah ! c'est vous, cher Levesque ! Très cher ! Prenez place. Que puis-je faire pour vous ?

Nous nous asseyons très près l'un de l'autre, et je dis :

— Le Père E. me faisait un jour visiter la bibliothèque du couvent, et comme je lui demandais quelques renseignements sur les mystiques, il me répondit qu'il n'en savait rien, mais que vous saviez tout.

Je dis cela avec un grain de sel, et aussi pour aller vite au fait. Le Père ne se défend point, et même il avance sa chaise.

— Vous êtes professeur, de rhétorique, sans doute ?

— Non, mon Père, les petites classes.

— Mais vous vous intéressez à la spiritualité... Quelle branche ? Vous faites des études spéciales ?

— Non, mais au collège j'ai lu jadis quelques Espagnols.

— Ah ! Saint Jean de la Croix.

— Non, plutôt sainte Thérèse. Saint Jean était trop difficile.

— Vous êtes donc d'éducation catholique.

— Pui, mon Père, jusqu'à l'âge de dix-huit ans j'ai été élevé au collège. Ma famille est très chrétienne.

— Et ensuite ?

— La Sorbonne...

Il fallait bien lui suggérer, puisqu'il voulait se renseigner et qu'il me parlait comme à un bon chrétien, que je ne l'étais plus.

— Je me suis passablement éloigné de la religion, mon Père...

— Moi aussi, quand j'étais étudiant. J'appartenais à une famille des plus pieuses, mais on me fit faire ma médecine, ce qui ne m'intéressait pas du tout. Alors je m'éloignai de Dieu... Mais après cette séparation, courte vraiment, la lumière me revint brusquement. Je quittai la médecine, ma vocation était née. (Le Père lève au ciel d'assez beaux yeux gris.) Rassurez-vous, je n'avais pas perdu la foi.

— Moi, je l'ai perdue.

— Comment ? Mais ce n'est pas possible. Un tel trésor ! Où et comment l'avez-vous perdue ? Comment peut-on perdre la foi ?

— Cela se fit sans crise, et si lentement que je ne m'en suis pas aperçu.

— Vous n'avez peut-être jamais commis un seul péché mortel contre le dogme, contre la foi. Vous croyez l'avoir perdue, mais elle doit être enfoncée en vous quelque part, plus profondément qu'elle ne l'était chez moi, peut-être, mais vivante. La preuve, c'est qu'elle doit vous manquer.

— Pas du tout. (Je le regarde fixement.)

— Au moins, avez-vous fait ce qu'il fallait pour la retrouver. Avez-vous bien lu les Évangiles ?

Je réponds modestement :

— Je les ai un peu lus.

— Un peu ! et vous osez le dire ! Mais il faut les lire beaucoup et les relire. Des hommes (Il lève les yeux) y consacrent leur vie. Vous reconnaissez bien que le Christ est l'homme de la plus grande valeur spirituelle et morale qui ait paru.

— Certes...

— Alors, son Église qu'il a fondée a ses mêmes vertus. Il est écrit qu'il sera avec elle dans les siècles. C'est tout simple. Perdre la foi ? Vous avez donc vu des faits choquants dans l'Église, de mauvais prêtres ?

— Pas particulièrement.

— Savez-vous que l'Église de nos jours continue à donner des saints aussi grands, aussi beaux que dans les trois premiers siècles ? Au réfectoire, on nous lit en ce moment la vie de Dom Bosco. C'est admirable. A chaque instant, on y voit des miracles. Ah ! songez aux miracles. J'en ai beaucoup vu à Lourdes, palpables, confondants. Quand j'étudiais la médecine, j'en vis de corporels, physiques, des organes entiers renaissant..., mais je m'intéressais surtout aux miracles psychologiques. Et ne croyez pas que l'Église se contente des apparences pour déclarer le miracle... Ce sont des années de discussion, d'enquête... Un savant protestant eut un jour entre les mains les pièces d'un procès de canonisation. On y citait des preuves de sainteté, d'héroïcité, de chasteté, qui lui semblèrent si convaincantes qu'il remit les pièces au prêtre qui les lui avait confiées en disant : « Ah ! maintenant j'ai vu le sérieux de l'Église, je suis édifié, convaincu... — Sachez, Monsieur, lui fut-il répondu, que de toutes ces preuves l'Église n'en retient pas une seule. Elles sont insuffisantes... » Ah ! l'Église sait s'entourer de garanties !... Mais comment vivre sans la foi ! Nous sommes sur la terre pour faire notre salut. Lisez donc l'Évangile, l'*Imitation*. Vous avez oublié les premiers mots de votre catéchisme... Demandez la lumière. Il faut prier... (Je le regarde avec étonnement.) Comment, vous ne priez pas ? Vous ne priez jamais ? Vous ne sentez même

pas le besoin hypothétique de la prière ? Comment peut-on ne pas prier ? Quelle erreur ! et quel orgueil !

— Je ne me crois pas infallible.

— Le Pape, *ex cathedra*, et avec lui l'Église ont le droit de se dire infallibles, en vertu de la parole du Christ : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » L'Église est infallible. Avec l'humilité, elle possède aussi la magnanimité. Il faut comprendre cela. Mais vous, vous n'avez que de l'orgueil... Du moins, vous croyez en Dieu ?

— Non, mon Père.

— Mais qu'avez-vous donc pu lire ? Quelle idée a germé dans votre tête, à cet âge ?... Enfin, vous n'avez fait que de petites études littéraires. Point de philosophie ! (A part : Mais il vaut mieux ; lire Schopenhauer, Fichte, Spinoza, c'eût été pire !) Il est des hommes qui ont passé et passent encore leur vie sur le problème de Dieu, et vous le tranchez d'un mot. Mais la création, comment l'expliquez-vous ? Il faut une cause première. Tout serait donc sorti *ex nihilo* ? Vous admettez que le plus puisse sortir du moins ! Ah ! quelle absurdité !...

— Mon Père, les questions de l'autre monde me semblent insolubles, je me contente de la terre. La métaphysique ne m'intéresse pas.

— Oui, ce qui vous intéresse est bas... (Il fait un geste de la main près du ventre.)

Le ton de l'entretien a monté au point que plusieurs fois, derrière la vitre, j'ai vu passer des Pères inquiets... Le Père Garrigou me regarde fixement, ou m'entoure des yeux comme un adversaire. Il regarde mes mains, mes manchettes (comme pour les trouver sales). J'ai les jambes croisées, et suis tout près de lui. L'impression de tranquillité que cela me donne doit le gêner, car il regarde mes jambes avec mépris.

— Ah ! songez donc aux confesseurs de la foi, aux vrais martyrs ! car il en est de faux. Mais sur les saints la main de Dieu est évidente. Pensez-vous que les dévouements sublimes, les forces surhumaines de certains, la charité d'un saint Vincent de Paul puissent être seulement produits de la matière ? Manifestement, cette vertu, cette force vient de Dieu. Quelle preuve ! Lui seul a pu ainsi élever l'homme...

— Si Dieu est l'auteur du bien dans le monde, il y a pourtant du mal, des crimes...

— Ah ! pauvre Levesque ! Dieu ne fait que permettre le mal. Qu'avez-vous dit ? Oser accuser Dieu !

— Mon Père, j'ai seulement retourné votre argument.

— Cet argument ne se retourne pas. On ne saurait passer du clair à l'obscur, et vous osez les mélanger ! Ce que vous venez de dire est ridicule, absur-

de, et vous n'en sentez même pas la sottise. Ah ! c'est vraiment la *stultitia maxima*. Jamais on ne m'a dit chose pareille...

La voix est arrivée aux hurlements. Le Père est enflammé ! Ses yeux rouillent de rage. Il voudrait me broyer. Je crois un moment qu'il va me mettre en pièces. Du moins me frappe-t-il de deux grands coups de poing le genou.

La contradiction de l'argument du Père m'a saisi. Un sourire involontaire ne me quitte plus. Tout échauffé, il ne doit pas l'apercevoir.

— Jamais vous n'avez réfléchi. Vous ne comprenez rien. Il vous faudrait un grand malheur pour vous ouvrir les yeux, un malheur extrême, le plus grand, et c'est celui que je vous souhaite. Oui, je vous souhaite le malheur — pour votre bien.

Il tire une énorme montre, et ajoute : «Revenez me voir, pauvre Levesque, un lundi soir comme aujourd'hui, à la même heure. Je vais prier pour vous...»

13 mai.

Aucune envie de «sauter le bonheur» comme Stendhal ; grand besoin, au contraire, de le noter pour pouvoir à chaque instant le faire renaître. Passé dernièrement des heures merveilleuses. Après ma classe de l'après-midi et un thé chez Dumazet (nous examinions quels griefs envoyer à Paulhan pour qu'il agisse contre le Proviseur du lycée), je sortis avec Letellier. Le temps était excessivement beau ; pour la première fois, nous jouissions de la chaleur du printemps. Une voiture nous conduisit à la porte Saint-Sébastien, d'où nous fûmes à pied à Saint-Calixte. Chaque mur, chaque grille, le long du chemin assez noble, débordait de roses... Tout n'était que parfum, odeurs de foin, à chaque instant. «Voilà qui me rappelle bien des choses, disait L., je revois les fanes, les carrioles de Normandie. Je ne peux pas voir passer un charretier sans être ému...» Moi, ce qui soudain me touche, c'est un enfant, derrière une grille, qui nous sourit, une rose à la bouche...

Nous entrons seuls dans les jardins de St-Calixte dont l'on vient de tondre l'herbe — parfums violents de foin mêlés aux roses. Beauté d'un blé vert tendre déjà grand... Tout est adolescent, prêt à la frénésie. Presque à regret, armés d'un petit cierge, nous descendons aux souterrains. Chapelles primitives, tombes anciennes, ossements, couloirs inextricables. Je retiens surtout l'accumulation de tombeaux sur certains murs ; à perte de vue, dans l'ombre, les morts s'entassaient. Certaines galeries, vrais balcons suspendus, permettaient d'atteindre les tombes les plus hautes. Soudain, au bout d'un couloir, une bordée de touristes avec leurs cierges. Ils disparaissent, emportant ces flammes tremblantes...

Moment inoubliable du retour à la lumière. Le jardin éclatant, les prairies et le blé, le ciel pur, les chants d'oiseaux, tout nous assaillit brusquement... Nous étions jetés devant la force même de la terre. Ces jours de mai corres-

pondent à ceux de juin en France, qui sont le plus haut point de la beauté. Cette date passée, comme après l'adolescence, la force est peut-être plus grande, mais il manque à jamais la fraîcheur et l'infini de l'élan. Pressés, nous allons voir à l'église Saint-Sébastien une statue dont Green m'a parlé. Ce saint Sébastien baroque, presque nu, est couché, tête renversée, yeux clos, bouche entr'ouverte. Il a la main sur la poitrine et paraît se pâmer...

Retour à Rome, en autobus. Crépuscule...

Débarquons sur la place de Venise, glorieuse. Le ciel d'un bleu intense, en-vahi par la nuit, porte une lune commençante. Le palais resplendit ; ses murs ocres ont gardé du soleil, et les pins au pied de l'*Ara Coeli* plafonnent, hérissés de leurs fleurs, frange admirable sur le ciel. Arrivant d'une campagne sublime, nous trouvons Rome plus belle que jamais. La volupté flotte dans l'air ; l'inst-ant est si miraculeux qu'il embellit tous les passants. Nous n'avons pas le cœur de rentrer dîner, et prenons le parti d'errer. Le printemps se déclare au-jourd'hui. Sa tiédeur nous pénètre. La sérénité me gagne. Quelques réserves chastes décuplent mes sens, ma curiosité. Tout le spectacle entre en moi, s'organise. Il me semble régner sur lui. Entrons un instant à Saint-André voir les Dominiquin. Mais on dit un office, et la nuit tombe. Allons voir les cours étranges du Palais Massimo, puis la fontaine des Tortues dont je ne me lasse pas. Sous la lune naissante, des garçons sveltes, luisants de l'eau de la fontai-ne, nous ravirent. De là, poussâmes jusqu'au ghetto. Vision d'une Rome in-cconnue. Matrones importantes, dans les rues, sur des chaises. Marmailles au-tour d'elles ; après l'effort du jour, on respire et on cause. Les portes grandes ouvertes laissent voir chaque fois la pauvre salle qui sert d'atelier et de cham-bre à la famille. Une rue assez large offre une foule immense qui erre et ba-varde, vieux et jeunes mêlés, tous Juifs, très différents des Italiens ordinaires. Grande familiarité. Les enfants sucent des glaces, jouent, crient ; les grands discutent dans les coins ; les filles rient. Grande impression de joie. Ce soir est le premier où l'on puisse rester dehors. Un jeune père de famille tenant son bébé me demande si je suis juif. On paraît presque content de nous voir dans la foule. Aucun touriste ne vient ici. La petitesse du ghetto me faisait plaisir. Pas de raison de désirer être partout à la fois. Tout se déroulait sous nos yeux ; plaisir exquis — car je ne suis pas encore dans l'équilibre souverain — d'exprimer aussitôt mes sentiments à un ami. Il m'emmène enfin faire un bon dîner où l'on nous sert — couronnement de ce soir où tous les sens et l'esprit eurent leur bonheur — des fraises de Nemi.

16 mai.

Dans quelques semaines, Gide sera de nouveau ici. Je peux me fixer sa venue comme but. N'aurai-je pas de progrès à lui présenter ? C'est le mo-ment d'employer les ruses de Gœthe. Toutes sont bonnes, quand il s'agit de

se discipliner...

Fin de l'après-midi, hier, à la Villa Madame avec Dumazet et Letellier. Revoir cette villa me l'a vraiment mise dans l'œil. Il est très bon d'exprimer à autrui ce qu'on admire. L'émotion peut-être en est diminuée, mais le souvenir peut y gagner. Vision délicieuse de la Renaissance. Stucs peintes de la loggia pleine de fleurs. Salon à deux baies qui encadrent vraiment le paysage. Peintures genre pompéien. Amours et guirlandes de Romain. Beauté du pavement de marbre ; le centre est bleu. Vu de loin les athlètes du Foro Mussolini défilent en chantant.

*Frascati, 24 mai.*

Aimerais avoir sous la main mon journal de 27 où je parlais de Barbette... Je m'étais amusé à décrire ses jeux de scène. Quel merveilleux comédien ! Arrivé majestueusement par un grand escalier, drapé dans une cape scintillante, suivi du panache interminable et cascadant d'un drapeau de fourrure blanche. De l'air satisfait de la dinde, cette dame (il est déguisé en femme) traverse à pas menus la scène. Faux airs de modestie. Conscience d'être désirable, mais désabusée. Puis, légèrement, elle vole vers la coulisse, laisse tomber son manteau dans les mains de l'habilleuse, et vient pimpante en petit maillot ; une main fait bouffer les cheveux courts et ardents ; sous chaque bras on aperçoit briller la fine chaîne du soutien-gorge... Quelques tours sur la corde raide, sans balancier. Hésitations charmantes au début, on prend pitié de la frêle personne, mais bientôt elle s'affirme, très à l'aise, parcourt de plus en plus vite la corde, puis retombe sur terre, calme, et saluant d'un sourire humble et flatté... On court s'asseoir sur une estrade : jambes vite croisées, levées bien haut, car il s'agit de défaire sans rien brouiller, et avec grâce, les nombreux nœuds et rosettes des pantoufles de danse. Enfin, les pieds légers, on saisit des anneaux, on se lance en l'air, on va et vient, puis on retombe, l'air très content de soi, mais regardant le public d'un œil presque farouche... Avec les gestes d'une impatience mesurée, élégante, on fait descendre le trapèze suspendu au plafond ; les cordes ne glissent pas ; sous de petits efforts saccadés, maladroits, dissimulant une impatience feinte, on cache parfaitement sa force, et le trapèze tombe... Le public romain apprécie peu ces jeux de scène. Il ne fut pas surpris quand, après son numéro, Barbette, pour saluer, enleva sa perruque, montrant un front fort dégarni — mais aussi bien il n'avait pas compris la cruauté de la satire. On admire trop les femmes à Rome, ou peut-être Barbette en imitait trop bien le ridicule invisible.

*Rome, 25 mai.*

*Canonisation à Saint-Pierre de Thomas More.* Dès sept heures du matin, installés, B. et moi, dans la basilique. Bonnes places de transept. Sortis de la cérémonie six heures plus tard, très fatigués mais sans avoir subi l'ennui...

Public nombreux, quantité d'Anglais, d'ecclésiastiques. L'église monstrueuse prend son sens quand elle est pleine. Aucune impression de bousculade, nulle mauvaise odeur, toujours de l'air. Luxe admirable. Beauté des marbres, des dorures. Colonnes couvertes de longues soieries damassées rouge et or ; des girandoles, des lustres, à profusion, s'élevaient sur onze rangs le long des colonnes et jusqu'à la coupole. Tout éclatait de bougies électriques. Impression de gloire et de luxe. Vrai décor d'opéra, poussé jusqu'à la perfection. Je me disais naïvement : Pour se représenter le paradis, il n'y aurait pas mieux. Voici le dernier mot de la richesse et de l'éblouissement...

Interminable défilé des moines, prélats, dignitaires, précédant le pape. De tous côtés, circulaient des gardes suisses en bleu et jaune, des soldats couverts de leur armure, casqués, tenant la lance, des espèces de grenadiers portant un gros bonnet à poil. Très émouvante, la vue du Pape à l'autel. Environné de cardinaux et de servants aux chapes cramoisies et dorées, à genoux sous la Confession du Bernin, ce personnage blanc résume en lui toute l'Église et la cérémonie. Tout converge sur sa blancheur. Invocation du Saint-Esprit et de la cour céleste. Chanteurs de la Sixtine, et bénédictins... Rites particuliers de la messe du Pape. On lut l'Évangile en latin et en grec. Prégustation du vin. Présentation au peuple de l'hostie dont le Pape va communier. On porte la communion au Pape à son trône. Un cardinal, soutenu par un diacre, porte de l'autel au trône le Précieux Sang ; la tradition veut qu'il marche très lentement et courbé. Rien de plus solennel que ce passage sur lequel les gardes nobles d'un seul jet saluent du sabre... Durant l'Élévation, le Pape tourne sur lui-même et présente, les bras tendus, l'hostie au peuple, de même le calice. Des trompettes d'argent font entendre une musique suave qui ne se joue qu'aux canonisations. Sons lointains, purs, prolongés, éclatants. Cela aussi était paradisiaque... Sympathie grandissante pour la personne du Pape, âme de la fête. Tous les yeux et les cœurs se suspendent à lui. Pour retourner au Vatican, traverse toute la basilique porté sur le trône sans dais. Malgré la foule, on le voit bien, il la domine. D'un geste large et lent de semeur, il bénit un côté, puis l'autre, sous les acclamations. Impression de lassitude et de bonté. Ne fait pas trop Bouddha... Triomphe le plus authentique, simple et grand. L'émotion gagne la foule. Ce vieillard, dit-on, est notre père à tous ; le mien aussi, puisqu'on m'a fait chrétien ! Au moment de sortir, la foule est si vibrante que le Saint-Père se retourne et donne une dernière bénédiction. Il se soulève de son trône et, des deux mains, fait un signe d'amitié. Ce petit homme chargé d'or, dans le fond de l'église, soudain paraît très grand...

Tout le temps du cortège, les trompettes d'argent continuèrent à sonner. Les nouvelles bannières du saint flottaient, applaudies par la foule. B., qui m'accompagnait, grand incroyant, était ému. L'Église seule, et à Rome, est

capable de déployer tant de faste et une aussi universelle grandeur. Fait une longue sieste dans l'après-midi, et, sur la fin du jour, retourné avec B. à Saint-Pierre voir les illuminations... Dans la lumière tombante, des pointes roses paraissent sur la coupole ; les «Sampietrini», adroits et souples, installent tou du long de la basilique, jusqu'au sommet et sur la colonnade, de longues lattes portant des lampions parcheminés. Avant que la nuit ne se fasse, ces lumières luisent faiblement, mais avec l'ombre ce sont des flammes d'or qui dessinent, cisèlent dans tous ses détails la basilique. Impression d'orfèvrerie, de splendeur, parfaitement en accord avec celle du matin. Le haut de la coupole est couronné de feu.

## CARNET XV

(25 mai – 21 août 1935)

*Commencé à Rome le 25 mai 1935*

Passage de Rouart. Toujours quelque service à demander...

Sortons dîner. Mes préventions contre Rouart (Gide m'a raconté souvent de ses tours et, à Fès, j'ai pu voir à l'œuvre son utilitarisme) tombent, car il nous offre des plats excellents et de bons vins. Véritable dîner de sénateur... Quand René-Jean Clot, l'ami de Rouart, me dit qu'il est d'Alger, je me souviens que j'y connais Claro, peintre aussi... «C'est le meilleur d'Algérie», dit-il, et aussitôt de me parler avec chaleur de ce garçon pour qui le travail est tout. Reconnaît de la grandeur à son assiduité, à son respect du métier. Parle enfin, tout en reconnaissant les défauts de caractère de C., en bon critique et en homme généreux. Puis Clot me dit avoir beaucoup fréquenté Jouhandeau cet hiver. Me décrit des soirées auxquelles il me semblait assister... Sait reconnaître les côtés par où Jouhandeau est grand, mais aussi le juge. A dû subir son influence, cela se voit à la façon de se guinder, d'employer des métaphores... Écrivons, du restaurant, des cartes à Claro, Jouhandeau et Grenier (qu'il connaît aussi), sous l'œil que j'imagine attendri de Rouart. M'apprend que Carythis s'est convertie dernièrement, à la suite d'une appendicite. Connaît fort bien l'œuvre de Jouhandeau ; me donne le remords de l'avoir négligée depuis longtemps... Je me sentais plein de tendresse pour l'homme extraordinaire qu'est Jouhandeau ; cependant il m'a déçu, je le connais trop bien.

... Rouart me donne des nouvelles assez vivantes de Fès, où il vient de voir Gide, de Si Haddou, de Farroul...

Passé trois jours à Frascati, avec Letellier, mon mentor. Lui aussi, la solitude ne lui vaut rien. Allait là-bas retrouver Bérard (le fils de l'helléniste), et avait combiné chaque jour de recevoir de Rome des visites (élèves, amis) pour n'avoir pas le temps d'être livré à lui-même...

Passé toute une après-midi à causer avec Bérard (convalescent à F.). Il a mon âge, mais combien plus savant que moi : élève de Normale, pensionnaire de la Farnèse, plusieurs fois licencié, exégète, archéologue, pratiquant plusieurs langues, etc.. Tous les élèves de Normale rencontrés jusqu'ici m'avaient

déçu, mais celui-ci unit vraiment la science à la culture. Vues d'ensemble, connaissances précises, idées personnelles. J'étais vraiment ravi. Parle fort bien de Pestum ; il prépare un travail sur la Grande Grèce. Connaît aussi les Dominicains de Rome. On lui délégua l'an passé un père subtil pour le convertir. Résultat lamentable. Je lui donne à lire mes notes sur Garrigou. Me fait quelques remarques ; mon plaisir le plus grand est d'être jugé et critiqué. Me trouve la main assez faite à noter des propos. Je dois cela à Gide.

Habite un hôtel près de l'ancien Tusculum, bâti, dit-on, sur la villa de Cicéron. Admirable campagne. Fait un soir une promenade ; la nuit n'avait rien de particulier, mais je percevais tout intensément et comme à travers de vieux souvenirs. J'étais resté de longues heures immobile à causer, cela m'avait peut-être rendu sensible, ou bien la chasteté commence-t-elle à m'enrichir ? J'attends avec impatience des transformations.

Visité avec les filles de Charles Roux la villa du Pape à Castel-Gandolfo. Admirables jardins (jadis aux Barberini), cyprès taillés, statues, jets d'eau, allées de chênes-verts nouveaux. Prairies, potager, terre d'élevage, ferme modèle... Je ne sais quoi d'un peu comique dans tout cela. Rencontrer dans les champs les poules papales, les vaches du Saint-Père (que l'on trait à l'électricité) fait rire. Passèrent en auto deux inspecteurs du potager pontifical... Les transformations faites par Pie XI dans ce jardin sont naturellement lamentables... Il a semé dans des vides quelques statues de style égyptien ; il fait bâtir une fontaine avec centaures. Le ciment armé dans ce jardin classique est abominable ; nulle noblesse, aucun chant de la pierre.

11 juin.

Chuzeville me disait : « Je lis la Bible en arabe ; c'est une épreuve. Sur-tout pour un chrétien. La Bible dans le texte n'est pas autre chose qu'un poème d'Orient. Tout est fleuri, et combien immoral ! Je n'ai lu que la Genèse, les Rois et les Prophètes seront peut-être plus édifiants... Ésaü dit à Jacob : Je sais pourquoi tu t'appelles Jacob (Yacoub). Rien de plus saint pour nous... Mais, en arabe, *Matioub* veut dire : celui qui a dérobé. »

(Demi-confiance dans les traductions de Chuzeville — non pas au sujet de la Bible. Il traduit les bouquins page par page, sans prendre d'abord une idée de l'ensemble. Prétend que quelques pages lui donnent le ton.)

... Pense très fort à rejoindre, après Rome, Gabilanez dans le Tyrol... Nous serions sur un lac où je pourrais ramer. Je causerais beaucoup avec F.. Retour à nos jeunes années ! Il me tiendrait en laisse, car il comprend... Moi qui ai tant cherché la solitude, voici que je la fuis. Je suis comme un convalescent. J'éprouve du vertige dès que je ne suis plus entouré, dès que je risquer de rester livré à moi-même. J'ai trop tendance à peupler ma solitude de passants et de rêves ; cela me tue. Avoir un garde près de moi, c'est moins éviter

d'être seul que contenir mon cœur et mes pas... Problème de l'été ! Comment organiser ma surveillance ? L'atmosphère familiale sera-t-elle suffisante ? J'ai grand'peur des ornières, des soirées de Paris... Gide déjà me tend la perche. Pensé à un camp de travail.

12 juin.

Revu dernièrement plusieurs films de Chaplin, de ses premiers. Voilà qui me reconduisait encore à mes jeunes années... Admiration très vive, et plus motivée. Dans le *Policeman*, effets de foule, blanc sur noir, on dirait du Daurier. On a fait bien de la littérature sur Charlie : ce qui précisément fait la beauté de ses premiers films (supérieurs par là aux derniers), c'est leur simplicité, leur innocence ; les trouvailles défilent sans jamais de complaisance ; c'est un jaillissement. L'art s'y cache, et l'humanité même. Cet homme est seul, peut-être, à avoir pensé « en cinéma ».

Visité la Villa Adriana avec un petit Allemand de mes élèves, le meilleur que j'aie. C'est un Juif de quatorze ans, qui ne paraît qu'esprit tant il est maigre et fiévreux. Il est brûlé, comme je le fus, du désir de tout lire et, délaissant déjà la littérature, il ne peut supporter que la philosophie. Rien n'est assez abstrus pour lui. Quelle salade, sans doute, dans sa tête, mais il en sort déjà quelque chose... Notre excursion fut tout à fait charmante. Solitude fort belle de ce parc de ruines. Nous y fûmes par un soleil torride ; en hiver ou la nuit, que de charme doit prendre cette villa étrange. Là, Piranèse règne, et notre Hubert Robert. « La nuit, me disait Ungaretti, des bêtes fabuleuses, des oiseaux y apparaissent » — et de décrire une véritable jungle, en ajoutant naturellement qu'il ne fut jamais de nuit à l'Adriana. Quelle retraite aussi pour l'amour que ces prairies sous les cyprès, ces ruines... Quand nous y fûmes, on faisait les foins. Les faneurs étaient beaux. Ce que j'aimai le mieux peut-être fut le Pécile, long mur de briques à la couleur admirable, imitant celui d'Athènes, percé d'ouvertures régulières. Parfaitement conservé. La ligne de ce mur fort bien proportionné coupant le ciel est un enchaînement. Thermes fort beaux. Tout y est voûtes et coupes. Des pans entiers de rondes sont tombés, vrais rochers à terre, mais parfois un arc bizarrement découpé relie encore les murs entre eux. Canope, vallée artificielle, conduisant au temple de Sérapis. Théâtre maritime, tout ensoleillé ; palais de l'empereur et dépendances. Tout un peuple d'esclaves vivait dans la villa. Certaines voûtes sont brisées par le milieu ; leurs murs cintrés ressemblent à des bras qui voudraient se rejoindre. Vallée du Tempé, bosquet de chênes et de hêtres...

Refait une promenade avec Letellier dans Rome. Sainte-Marie-du-Peuple, Saint-Louis, le Panthéon, Ste-Marie-de-la-Paix... Jusqu'à la nuit, notre voiture nous fait tourner dans les petites rues voisines de la Piazza Navona. C'est là

qu'est la vraie Rome, avec ses cabarets adossés aux palais, ses rues sombres brusquement coupées de lumière, les rayons du soleil jouant sur les corniches. Le peuple, enfin. Langueur extrême du soir, qui n'empêche pas l'agitation. Après dîner, lu à Letellier mes notes de 32 sur Marrakech ; cela reste assez bon...

Soirée avec Bérard et un Suisse de ses amis (Farner, de la S.D.N.). Bérard, qui doit soigner sa vue (il a eu une hémorragie de la rétine, avertissement grave), ne peut sortir que de nuit. Une voiture nous conduit vers les Thermes de Caracalla. Nous descendons. Poussons assez loin notre promenade hors des portes. Rencontrons des femmes portant des cierges, des panier, et chantant. C'est demain la Pentecôte ; elles vont en pèlerinage à la Vierge d'Ardea...

Nous nous assîmes au Faraglia, place de Venise. Bérard commande des ice-creams — il voulait m'en faire goûter — et je lui montre la teinte d'ocre et de rose fanée du Palais Bonaparte, quand d'une voix terrifiante il nous dit : « Pardonnez-moi, il faut rentrer. Je suis pris d'une hémorragie de la rétine. » Il serre le bord de la table avec force ; son visage a pâli ; puis, comme il porte une main à ses lunettes noires, l'autre se crispe sur moi... Nous le reconduisons lentement en auto. A la maison, il prend aussitôt, dans l'ombre (la lumière lui ferait mal), un hémostatique, puis il se déshabille à tâtons. Farner s'empresse. Que faire pour un homme dont la vue soudain s'emplit d'une ombre rouge et qui crie avec désespoir : « Je suis foutu ! »... Cependant, Bérard demanda à Farner de le laisser, et voulut me garder près de lui. Seul maintenant et dans la nuit, je trouvai assez bien les objets nécessaires ; l'esprit me revenait. Je fis ce que je pus, simplement en lui tenant les mains pour lui dire ma sympathie.

### 13 juin.

Fête des fraises à Nemi, avec B., mon gardien. Belle journée, belle foule. Aucun trouble... La beauté ne serait-elle qu'illusion ? Non, mais l'illusion crée souvent la beauté !... J'étais voici deux ans à Sefrou à la fête des cerises, errant seul au milieu des Arabes ; bientôt, je m'écartai dans la campagne ; un paysan, dans un verger, me fit goûter de tous les fruits. La campagne italienne est beaucoup plus voluptueuse que la marocaine. Tous les sentiers qui s'ouvrent sous les châtaigniers invitent les satyres... Tout grouille de jeunesse et de beauté !... mais, comme disait l'abbé M. : « Fermons nos sens ! »

Fait à pied le tour du lac. Bonne fatigue. Vu en passant les galères de Caligula qu'on a sorties des eaux. Ce sont deux grosses péniches devenues grises, et rongées. Libre à l'imagination de les repeindre d'or. Vu pour la première fois, à l'auberge, les kaléidoscopes que montrait un vieillard. Enchantement.

Passé quatre heures au Vatican avec B.. Admirable visite. Fraîcheur ex-

guise. Presque toujours dans un musée j'éprouve le regret de n'être pas assez perspicace, ou je me bats les flancs pour admirer ou je me sens indigné, mais cette fois... (je devais faire le cicerone) mon plaisir fut complet : je me plongeais en ne pensant à rien d'autre dans le musée, et peut-être enfin découvris-je Raphaël. Assez bien regardé les rares antiques le méritant (la stèle du garçon que l'on oint d'huile, Périclès, l'Anaxagoumenos, l'Apollon beau en partie...). Revu la Sixtine pour finir, peut-être un peu fatigué... Mais les deux heures dans les Chambres de Raphaël ! En général, on n'aime pas ce peintre, on lui préfère Michel-Ange. Tous les visiteurs me le disent. Aimerais-je la mièvrerie ? Les Ignudi à eux seuls sont assez beaux pour me faire adorer la Sixtine. Mais je n'y trouve pas la variété, le naturel, l'humanité de Raphaël. Je le goûte si bien, moi qui connais peu la peinture, que je me dis que Raphaël touche peut-être plus les littérateurs que les peintres. Ce sont les qualités classiques qui me touchent chez lui, l'émotion contenue, les détails subordonnés à l'ensemble, l'expérience humaine habillée de formes parfaites. Tout ici est symbole et montre une humanité merveilleuse. A-t-on jamais mieux dit la beauté des adolescents studieux que dans *L'École d'Athènes* ? Quelques visages de saints contemplant Dieu dans la *Dispute* sont sublimes. Un philosophe devrait venir devant *l'École* ; ici, la méditation même s'est matérialisée...

17 juin.

Promenade en auto avec les L., de la Villa Médicis. Traverse assez calmement la campagne, Nemi, Rocca di Papa...

Passé la fin du jour à la Villa Médicis. Solennelle oasis. Les allées régulières déjà s'estompaient ; toujours un peu de mystère les emplit ; de loin en loin, les hermès gris coupaient la masse des chênes-verts... Fait une partie de ping-pong sous la loggia. J'étais bien placé sous ce portique pour jouir de la beauté des pins sur le ciel, des balustrades du Bosco..., mais presque seul à en jouir. Privilégié, hélas ! Les beautés, silencieuses, pâmées ou le verbe éclatant, qui descendaient les rues à cette heure étaient mêlées au peuple, perdues, sans cadre digne d'elles. Je ne pouvais peupler que de désirs ma noble solitude...

*Visité l'atelier de Pinson.* Excellent dessinateur. Comme l'autre jour au Vatican, je me trouvais dispos, et pus assez bien goûter ce talent très personnel. Les recherches de Pinson dans le blanc et noir m'ont paru des plus neuves. Uniquement dessinateur, il se passe de la couleur et veut même prouver qu'on peut se passer de la lumière. Arrive à rendre les étoffes d'une manière surprenante, et les effets de pluie. Tout, il l'avoue, est chez lui mûri pendant des années. Chaque dessin (ou chaque gravure) est la solution d'un problème. Goût extraordinaire des objets, de toute la nature. Nul art n'est plus patient, plus vrai (toujours des modèles, rien de chic), aussi paraît-il cruel. Ses derniè-

res recherches dans le paysage m'ont stupéfié. Avec son seul crayon (mais il prépare son papier, et compose lui-même certaine pâte), il est arrivé à rendre l'épaisseur de l'herbe, ou la sensation physique du touffu... Quand on le complimente (et ses dessins, d'un mois à l'autre, montrent de grands progrès), il répond que seuls le travail et la patience ont valu ce résultat...

*Épilogue.*

Le Père Eschmann m'écrit : «Je ne savais rien de votre rencontre avec le P. Garrigou, sauf quelques indications très vagues, qui me laissaient soupçonner qu'il n'était pas content et qu'il avait, dans sa propre conduite envers vous, quelque chose à regretter — probablement ce que vous appelez sa "grossièreté". Eh ! bien, je connais trop mon confrère pour m'en étonner, et n'ai aucun motif pour le défendre devant vous. C'est un spécialiste pour les âmes dévotes, celles qui sont arrivées au dernier étage — voilà tout ; il n'est donc bon ni pour vous ni pour moi...»

*18 juin.*

Dîné chez les parents de mon petit Allemand. Rien ne fait «réfugié», chez eux. Tout est de prix, mais rien d'inutile. Le petit R. et son père, je n'ai jamais rien vu de plus exquis. Ce sont deux camarades, mais aussi bien un aîné et son cadet. L'amour n'a jamais manqué dans ma famille, mais voilé ; nulle démonstration ; nulle mièvrerie. Ici non plus, et au contraire un grand naturel, ce qui pouvait manquer chez nous, où je ne sais quelle timidité paralysait les rapports...

*21 juin.*

... Revu Santyana (Pontigny) chez les Allary (Agence Havas). Me questionne assez longuement sur Gide, puis me rapporte une conversation de Valéry. «J'ai toujours eu de grandes différences avec Gide, disait-il... Ainsi, je me trouvais à Marseille pour une conférence. J'arrive à l'hôtel et dans le hall, la première personne que j'aperçois, c'est Gide, à la veille de s'embarquer. Lui, il voyage toujours pour son plaisir, il est libre ; moi, prendre le train m'ennuie, et quand je me déplace, c'est pour gagner ma vie, etc... Ah ! ce jour-là, j'ai senti le poids de l'âge.»

Je me trouvais aussi à Marseille à ce moment.

Ungaretti me parle brillamment des Étrusques. Il vient de visiter Cortone, et sur sa table il y a plusieurs ouvrages spéciaux. Peut-être a-t-il pris ses idées dans les livres... Je ne vois pas d'abîme entre les Étrusques et les Latins, ou plutôt je trouve déjà chez eux une tradition que, dans les grandes époques, les Italiens ont toujours retrouvée, à la Renaissance surtout. C'est le sens de la minute qui passe, la mélancolie de l'instant, toute la tristesse d'être un homme. Ils aimaient passionnément la vie, car ils étaient de vrais matérialistes ;

ils n'ont gardé que les dieux de la terre et des enfers, rien au delà. Ils pouvaient se passer de mythes. La vie nue les intéressait. Mais avec quelle patience, quel amour ils l'ont traduite ! Et quelle horreur de la mort ! Ils la représentent sous la forme de deux génies qui vous assomment à coups de massue. L'art des Grecs est plus grand, sans doute, mais moins près de la vie ; il y faut déjà un mythe, ils ont choisi la jeunesse et ils la divinisent ; tout le reste leur fait horreur. Ils ont éternisé la jeunesse. Les Égyptiens recherchent l'absolu, ils nient la mort avec leurs masses formidables ; c'est un défi au temps... Mais combien l'art étrusque est plus sympathique, plus près de nous ! Quel sens de la chair ! Et de me montrer l'*Adonis gisant* du Musée Grégorien. Quelques fresques de Tarquinies (le joueur de flûte dansant...). Tout cela me met les larmes dans les yeux ; ces jours-là, je ne suis pas loin des sanglots. Serait-ce la grâce qui me touche ? Pas encore. Mais la mélancolie ne me quitte guère. Me voilà près des Étrusques.

*Pertisau, le 27 juin.*

*Suicide de Crevel.* Symbolique à mes yeux. Me paraît la faillite d'une façon de vivre particulière à l'après-guerre, et surtout, dans ces heures où j'essaie de me changer... J'avais toujours souhaité connaître Crevel ; j'entendais parler de lui depuis dix ans, tous mes amis l'aimaient. J'ai été triste à Rome, d'une tristesse impuissante, désespérée, de le voir disparaître. Car, pour moi, il est mort plus que pour les autres.

Ce n'était pas l'homme de lettres qui m'attirait en lui, encore qu'il représentât fort bien l'enfant gâté de la littérature, débutant à vingt-trois ans, portant dans les salons la santé, la hardiesse, je ne sais quel charme des champs, des barrières.

«Un jour, devant tout le monde, je l'ai embrassé comme un buisson de roses», me disait Jouhandeau. Sans doute, sa poésie, la vécut-il plus qu'il ne l'écrivit. Dès le début, ses livres, malgré leur charme, ou plutôt le charme de l'auteur, me semblèrent illisibles.\* Quand j'écrivais à Jouhandeau, en 26, des lettres lui confiant mon amour pour S., il en montra parfois à Crevel, que cela fit pleurer... Souvent Gide me parla de lui... Tantôt j'apprenais qu'il devait séjourner à Davos pour soigner des lésions, qu'il était condamné, tantôt que, de retour à Paris, ou à Berlin, déclaré guéri, ou presque, il y avait repris sa vie de débauche — car, vraiment, sa poésie, il la vivait. (Sans doute ajouta-t-il bientôt à l'amour des stupéfiants, on avait dû lui faire à Davos des opérations atroces.) Il ressemblait à Paul, au point que la même femme les aima tous deux. Même figure de nègre blanc, cheveux blonds frisés, prognathisme, air assez brut, beaucoup de tempérament, au dire de Paul qui est expert. Et cela

\* En 1973, j'ai encore la même impression.

me fait songer...

... Ce garçon pourtant eut des amis, de l'amour, on le disait irrésistible... C'est en soi qu'il faut trouver la force. Il y a quelque dix-huit mois, Paul l'avait revu, tout à fait dégoûté ; il voulait fuir, recommencer sa vie ; sa sœur venait de se marier à T. ; il souhaitait l'y rejoindre. J'étais à ce moment joyeux ; je sentis le désir de rencontrer Crevel... L'été dernier, à Thun, Mme Sternheim recevait souvent des lettres de lui (elle est la mère des poètes). Il était à Davos, et nous manquâmes, Gide et moi, d'y monter. A la rentrée, Caryathis parlait de la guérison de Crevel, ou plutôt de sa « conversion »... Il avait une maîtresse, l'équilibre, etc... « Tu crois cela ! répondait Jouhandeau. Je sais ce qu'il m'a dit. Maintenant se referment les échappées toujours troublantes que j'eus sur lui, en attendant quelques derniers détails, et je ne peux qu'imaginer sa détresse... »

3 juillet.

Depuis dix jours au Tyrol... Sans Gabilanez, je n'aurais pas supporté la solitude qu'on trouve ici... Jamais l'extérieur ne m'a plus invité au repos. Je ne fais rien, mais j'ai un but : me recomposer.

... Toujours beaucoup de plaisir à causer avec Fernand. Avec le roman dans lequel il s'était embarqué (après un échec, l'an dernier), il m'a paru, à en lire ici le début, qu'il faisait fausse route. Peut-être avait-il visé trop haut... Voici F. plein de doutes... Je ne veux pas, de moi-même, condamner le travail de longs mois, trop peu sûr de mon jugement. Le manuscrit est envoyé à Martin du Gard pour expertise.

(Son avis différa du mien.)

Trouva excellentes les cinquante premières pages,

... F. voit nettement, aussi bien que Gide, que mon mal vient du manque de volonté et de la dispersion. La solitude qui oblige à organiser son temps pour éviter l'ennui serait, dit-il, le bon remède...

Fuite des occasions et discipline...

... Épouillé quelques pages de Malraux (*Le Temps du Mépris*), comme nous avons fait jadis pour Breton. Épouvantable charabia. Tous les mots cosmiques amenés à la rescousse. Pataphysique et fatuité. Aucun talent d'écrivain (pas d'oreille, pas de goût). Ignorance de la syntaxe, répétitions de mots (vocabulaire pauvre). Prétention à la pensée — idées vagues, biscornues, faisant très « après-guerre ». Ces pages à peine parues datent, comme le bluff même ressort de la génération de Malraux...

Ses défauts sont si graves (ils semblent engager le caractère) que je ne le crois plus capable d'écrire proprement. Pourrait faire un tribun, un grand reporter sans style, etc...

7 juillet.

... J'ai eu tort de trouver F. diminué. La solitude a renforcé son sens critique, son goût. Il a appris à lire. Dans le silence, la voix de nos auteurs lui est apparue... La première lettre que j'écrivis à Gide (en lui envoyant un poème) était pour le prier de m'expliquer son «Laisse-toi guider par les mots». Voilà bientôt dix ans de cela. C'est au Tyrol que je reçois la réponse, et par Fernand... «Lire Montesquieu ou Rousseau, me dit F., c'est l'entendre parler, et dans ta propre gorge. Un écrivain se reconnaît à sa voix qu'il impose à la tienne. Il te conduit où il veut, il commande (La Fontaine, Baudelaire...)» Et de me citer le vieux Bélus, roi de Babylone..., des vers surtout : «Des peines auprès de qui le plaisir des monarques...» Cela n'est pas la musique, mais un rapport des mots entre eux, je ne sais quel écho, une harmonie du sens et de la forme. Cela n'a rien à voir avec la correction. Dans une bonne phrase, le corps entier de l'auteur parle. Voilà le don d'écrire...  
Avertissement d'or. Je vais laisser aller ma plume, fort du conseil d'abandon, et lire nouvellement, ou plutôt écouter mes auteurs.

24 juillet.

... Et voilà que je pars... Le temps est admirable ; le Lac Majeur, le matin, ne serait pas plus doux... Je pars sans mélancolie. Comme aussi sans empressement. Je suis tout éclipsé. Ne cherche pas à t'évader. Maintiens-toi l'œil fixé sur ton vide, contemple-le..., puis tâche à le remplir. La bouée la plus simple sera la meilleure.

25 juillet. Vers Milan.

Le roulement du train ne couvre pas la rumeur des insectes. Frénésie de la nuit...

Dans l'ombre du compartiment, tourné ma vie dans ma tête. Seule la littérature me sauvera.

Larajasse, 29 juillet.

... Peu à dire sur l'interminable voyage de retour. Pas eu le temps de voir le musée égyptien de Turin. Traversé la jungle italienne sans illusion ; j'en connais les dessous, les chaleurs. C'est mon enfer. Je ne ferai quelque chose qu'en fuyant ce feu.

Chaque renoncement m'enrichira plus que la possession... Je touche à la limite de l'adolescence ; l'homme qu'il faudra devenir tout à l'heure dépendra du dernier coup de barre... Commence à retrouver l'horreur de perdre mon temps.

Martin du Gard m'écrit :

«Mais non, je ne vous dirais pas qu'il faut trouver d'abord la force en soi-même — c'est si exceptionnel ! Je vous dirais au contraire qu'il faut *ruser* avec soi-même et se donner la force (qu'on n'a pas) par des moyens exté-



*Été 1935, à Larajasse.*

rieurs, apparents, truqués mais utiles, genre béquilles... S'obliger à un travail, à un emploi du temps régulier, etc... Composer avec ses faiblesses, qu'on ne parvient presque jamais à vaincre de front.

« Il y a des gens — et vous en êtes peut-être — dont les qualités mêmes sont un élément de ratage ; et qui réussiraient, s'ils avaient quelques défauts communs. A ceux-là je conseillerais de canaliser leur vie, leurs efforts : ne pas avoir l'orgueil, le fétichisme, l'intransigeant respect de leurs qualités... »

Michel réalise tout naturellement un de mes plus grands désirs. Je l'ai vu à Saint-Symphorien, où il travaille depuis un an. Il est populaire. On l'aime et on le craint. Il ne fait pas deux pas dans la rue sans sympathie. Il vit dans une fête d'amitié...

*Larajasse, 12, 13 et 14 août.  
Visite de Gide.*

... Le soleil fond les quelques brumes du matin, et dans mon cœur jaillit la joie, faite d'espoir et du plaisir retrouvé du vélo. J'eus un moment, que dis-je ? toute une matinée d'exaltation..., des heures telles qu'il en pleuvait jadis. Je n'étais plus que chant. Adieu les ombres et les brumes ! Je n'aurais pas si tôt suspendu ma route ; la lumière et l'air frais, le ciel pur m'enchantaient. Je redevenais vagabond. Un échange incessant s'établissait de mon cœur à la nature, avec je ne sais quoi de plus conscient, de plus « connaisseur » que jadis. Mes yeux savent un peu mieux s'ouvrir — depuis trop longtemps j'avais dû vivre en veilleuse...

Avec allégresse, je saluais les cantonniers, les bergers. Rien ne brisait mon élan ; ma voix eût porté loin si j'avais mieux su chanter. Mes pieds étaient joyeux... J'arrivai au village de Sainte-Catherine, où passe quelques jours le jeune Gaby préparant son bachot. Il habite en été Larajasse. Réception chaleureuse de ses cousins cafetiers.

... Enfin, avec Gaby, nous voici libres d'aller voir « le point de vue du pays ». Une merveille. J'avais déjà remarqué ce vallon, du car de Lyon, et souhaité le revoir. Prairies et bois, petits sentiers, ombre et lumière, tout s'offre tendrement au bord de la route. Songeant aux courses, aux rêves, je promène les yeux dans le vallon, et mon cœur tour à tour bondit ou s'exhale : Le chien du cafetier nous a suivis, un chien noir assez bas, moucheté. Il fait la terreur du pays, se chamaillant toujours avec ses congénères. Voici qu'éloigné de chez lui il se dépayse : de brave il devient craintif et tendre, pousse des plaintes dès qu'il rencontre un autre chien. Petits ou grands, tous lui font peur... Je faisais des réflexions, en marchant, sur cette bête pour laquelle nul ne rencontre n'est indifférente ; je prévoyais facilement ses émois, ils se mêlaient aux miens, fort doux en vérité...

... Assis dans du sable, une manière d'avorton fait deviner à un splendide

petit paysan ce qu'il a dans les mains : « Sauterelle, grillon, libellule... », dit le petit, et, comme il s'arrête, je continue : « Fourmi, cafard, puce, moustique... »

... Je suis encore tout étonné de me trouver en France — mon pays que j'ai fui avec tant d'horreur l'an passé... Mais, dans cette campagne, ce n'est que cordialité et bonne humeur que je trouve... Enfin, tout enchanté me voici revenant...

21 août.

Gide, arrivant de Suisse à Lyon, impatient de nous revoir, sans attendre le car, prit une auto, et ne fut pas déçu par ce village. Les environs immédiats de Lyon lui avaient paru laids, mais les côteaux gracieux où nous sommes, à sept cents mètres, le firent s'écrier. On avait préparé la plus belle chambre de la ferme où nous habitons. Grand charme paysan. Vue sur des prés et des vaches. Silence. Aux murs de la chambre, images pieuses, bibelots, et quatre crucifix. Gide, qui les eut aussitôt comptés, me dit que, malgré tout, cela ne peut pas lui être indifférent, et me promet de me montrer sur ce sujet certaines pages... Me demande bientôt des nouvelles de Rome, où il espère bien aller me revoir. « Je n'y retourne pas », dis-je...

— Comment te sens-tu ? Tu m'as donné bien du souci cet hiver...

— Je crois que je vais mieux, je me repose, j'essaie de travailler.

— Oui, ton salut sera dans le travail. Tu retrouveras ainsi la joie, ton travail même sera joyeux. Il faut prendre sur toi ; te donner carrément à l'étude. Ne pas te contenter de peu. Fais un emploi du temps, et suis-le. C'est ainsi que j'ai agi toute ma jeunesse... Quel bonheur d'avoir fait dès le matin, dès sept heures, une heure de latin ou d'italien !

— J'ai pensé que je pourrais faire de la philosophie à Lyon, cet hiver, à la condition d'y trouver un petit emploi.

— Très bonne idée, me dit Gide, c'est là justement que Wahl enseigne. J'y avais pensé, je le vois très bien s'occupant de toi, te dirigeant, te donnant de petites répétitions. Il sera ravi. Il ne cherche qu'à se dévouer. C'est un maître de grande valeur.

— J'éprouve, dis-je, un grand besoin de travailler, ou plutôt d'étudier. J'y trouverai une discipline, une contrainte.

— Tu t'ennuieras à Lyon, c'est une ville triste.

— Mais c'est ce qu'il me faut. Je me suis trop amusé. Il est temps de changer, il est encore temps...

— Plutôt que de lancer dans un travail littéraire, je crois en effet qu'une tâche extérieure, méthodique, sera bonne au début. L'important, c'est de te tirer d'affaire. Il faut que tu te sauves.

— Je vais me discipliner. Trop de choses m'attirent.

— C'est ce que Green me disait de toi... L'étonnant, avec R.L., disait-il, c'est qu'il trouve tout le monde beau, il aime tout.

— Hélas ! pour mon malheur...

— Mais non, c'est une chance extraordinaire...

(Au sujet de Green, Gide remarque son grand égoïsme, inconscient d'ailleurs.)

Gide va prendre son courrier à la poste. Il y trouve une lettre d'Ehrenbourg : «J'apprends que vous irez en Russie en septembre. Je dois y aller aussi. Je m'offre à vous guider», etc... «Ah ! dit Gide aussitôt, je ne pourrai partir dès septembre. Je dois mettre au point mes *Nouvelles Nourritures*. Je n'aime pas être pressé... Assez vite, d'ailleurs, je vous quitterai pour Cuverville.» Il m'interroge sur Jacques, placé ici sous ma surveillance.

Après le déjeuner, que nous prenons avec Jacques (Michel ne peut venir nous retrouver que le soir, son travail fini), Gide monte faire la sieste. Il m'a demandé quel est ce garçon de quinze ans, dégingandé, qui partage la table des hôtes. C'est Jean, un orphelin qui passe ici tous les étés ; on l'aime comme un fils. Pensionnaire à Lyon ; il est plein de goût pour les lettres.

Tout ce qu'on a servi à table a paru à Gide succulent. Ce sont des produits de la ferme. Une crème au rhum l'émerveille.

Bien que le temps soit orageux, nous allons dans la campagne nous asseoir au pied d'une croix. «Tu n'y vois pas d'objection ?», me dit Gide en riant. Nous voyons devant nous, sur la vallée, de gros nuages gris, couleur soufre, et la verdure devenir étrange. On parle toujours du beau temps, mais cela, est-ce beau ?...

La politique vient d'abord.

«Je connais trop maintenant l'esprit du Parti et ses directives : surtout pas de conflit, ne pas se mettre dans son tort..., pour croire que les communistes sont responsables des troubles de Brest et de Toulon. C'est une habile manœuvre fomentée par la police (Reichstag). Je vois très bien des agents provocateurs mêlés aux ouvriers criant : Allons ! marchez, si vous n'êtes pas des lâches... Il s'agit de compromettre le Parti, d'affoler le public... Et il est difficile au Parti de blâmer les ouvriers qui ont marché !...»

Gide, à chaque instant, fait des rencontres touchantes, car peu à peu il fait figure... Surtout depuis le Congrès des Écrivains où il fut en vedette. Son discours sur la Culture a été traduit partout. Grand succès en Russie. Il pense maintenant leur avoir donné assez de gages pour pouvoir écrire tout ce qu'il veut. Lacrethelle avait écrit une réponse au discours, pour *La NRF*, si médiocre que Paulhan ne l'a pas acceptée... Gide veut lutter contre la littérature-miroir des Soviétiques, celle que prône un Poulaille. Reste ennemi du réalisme. Pense toujours que la littérature commence où finit le miroir...

A Madrid, le portier de l'hôtel Alfonso vint timidement lui dire sa sympathie et lui demander de l'abonner au *Journal de Moscou* (ils se mettront dix pour le lire)... Comme Gide lui offrait une cigarette : «Oh ! non, monsieur, je ne fume pas, je ne bois pas, je me soigne, car je veux vivre... Oh ! si vous saviez comme je me soigne, pour vivre !»

Tous les amis du portier ont adopté un orphelin. Ce sont des choses que les gens comme il faut ignorent. «Je demandais à ce portier si jamais, parmi les clients qu'il a vus, il s'en trouvait de semblables : "Jamais ! Aucun !"»

«Ce que je crois de pire, disait Gide, c'est la société petite-bourgeoise. Dans l'autre société, et je le vois dans ma famille, il y a encore d'admirables figures... mais ils ne se rendent pas compte.»

A Lenk (d'où il vient), encore une aventure, avec le portier de l'hôtel (c'est là qu'il inscrivit «homme de lettres», les enfants, le prenant pour une espèce de facteur, venaient lui demander des timbres). Me parle fort bien de Fès, et de Jef Last qui l'accompagnait, ancien marin, d'une fantaisie exquise (on va traduire en français un roman de lui). «Ce garçon, marié, père de trois filles, est venu au communisme par l'Amour... Toujours d'une gentillesse, d'une prévenance... Une sorte de saint. Tu le connaîtras sans doute, il te plaira, c'est un vrai camarade...»

Farroul aussi, à Fès, fut exquis. Jef Last, resté trois semaines au Maroc après Gide — pour lui, c'était une merveilleuse libération — alla avec Farroul à sa propriété dans le bled. Rien n'était plus beau que les nuits. De toute la campagne, on arrivait le soir : des cavaliers, des femmes, et l'on chantait. C'était des danses tous les jours. La femme de Farroul était là, belle comme la reine de Saba. (Dans ma mémoire revenaient alors des souvenirs de splendeur...)

Gide lut à Haddou certains passages des *Nouvelles Nourritures*, mais il ne put en tirer un mot ; il s'enfonça de plus en plus dans une sorte d'abrutissement et dans ses complexes d'infériorité. (Nous lui envoyâmes une carte.) Rouart fut quelques jours à Fès ; objet d'horreur pour Last. Gide passe toujours vis-à-vis de Rouart par des alternatives d'amitié et de dégoût. Je vante la gentillesse de Rouart à Rome...

— Il parle de toi avec affection... mais sans doute avait-il quelque chose à te demander.

— C'est justement ce qui m'étonne, il ne m'a rien demandé.

— Ah ! répond Gide, on ne sait jamais. Je le connais trop bien...

Soudain, l'orage que nous regardions venir éclate, et c'est au pas de course que nous regagnons la ferme, Gide ayant peur de s'enrhumer.

Toutes ces conversations, je les avais plus ou moins prévues. Sans doute toujours mêlées de vie, et souvent de la plus tragique..., mais ne me touchant

pas directement. Je n'étais pas déçu, mais j'attendais autre chose... J'avais beau me dire que la visite que je recevais ferait la joie de beaucoup, je n'étais pas transporté...

Nous avons bien déjà touché un mot de la poésie (elle allait devenir la plus grande réalité entre nous ces quelques jours. Gide, apprenant qu'elle était ma préoccupation du moment, aussitôt la fit sienne). «J'ai compris, dis-je, ces vieux messieurs de jadis parlant de la consolation des Muses. J'y ai mis le temps. J'apprends des vers par cœur. — Oh ! oui, la poésie est indispensable. Qu'apprends-tu ? Je te poserai des colles...» Comme il insiste, je récite avec peine quatre vers de Chénier : «O côteaux d'Érymanthe...» Ma mémoire n'est pas sûre... Gide écoute religieusement. «Oh ! mais tu les dis très bien, tu as le sens du vers. Il ne s'agit pas de déclamer. Tu donnes à chaque mot son poids...»

Gabilanez trouvait que je récitais comme un cochon. J'ai peut-être fait des progrès depuis le Tyrol, et grâce à lui. Martin du Gard a fort goûté le début de son roman. Gide en est heureux, ainsi que de voir l'amitié de M.d.G. pour moi : «Je m'en réjouis pour l'avenir», dit-il. Faisant mienne une idée de Gabilanez (cela me réussit rarement), je souligne le plagiat mutuel des poètes français : Ronsard, La Fontaine, Racine, Chénier, jusqu'à Valéry. Gide, qui connaît assez bien nos poètes, est plutôt frappé de leur résonance particulière — «en réaction, peut-être exagérée, dit-il, contre Lanson qui voulait partout trouver des sources. La seule filiation vraiment extraordinaire que je connaisse, c'est celle de Boileau et de Baudelaire (l'anti-lyrisme). Quant aux expressions qu'on retrouve, aux mêmes rythmes, ce sont des fatalités de notre langue. Notre prosodie est très riche, mais les règles de notre vers sont terriblement dures. Qui lit l'anglais ou l'allemand serait encore bien plus frappé des ressemblances des poètes. Celles qu'on trouve chez nous sont, je crois, des réussites. Comme, en musique, certains accords. Tout le monde se sert des mêmes notes...»

Nous rentrâmes à la ferme, sur laquelle Gide s'exclame encore : «Tout te réussit ! Vous êtes bien, ici. Une autre année, j'irai encore te retrouver...» La pluie dure jusqu'au soir. Nous montons finir l'après-midi dans une pièce (ancienne cuisine) attendant à la chambre de Gide. Il sort un jeu de dominos portatif, et nous commençons à jouer avec Jacques et Jean qui sont venus nous retrouver. C'est toujours un plaisir de voir jouer Gide, et moi qui fais quelques progrès en attention, j'arrive à m'y donner tout entier... On apporte de la limonade. Puis Gide montre un jeu de «solitaire». Il en explique la règle... et en admire fort l'inventeur. Nous parlons aussi de poésie. Jean, qui a le goût des vers, monte chercher ses *Morceaux choisis* et sa *Littérature* (Gide s'amusera de voir les quatre lignes par lesquelles on apprend son existence aux

potaches). Michel arrive. Effusions (ils ne s'étaient pas vus depuis un an). L'aisance de Jean (la distinction ne lui manque pas, bien qu'à demi-paysan) est frappante ; il est devant Gide comme s'il l'avait toujours connu — et passablement excité par les jeux, les poèmes que nous nous mettons à dire...

Puis Gide commence à devenir prodigieux. Jean feuillette son gros recueil de Desgranges et cite un vers de-ci, de-là, parfois d'un vieil auteur, parfois d'un contemporain. A presque tous les coups, Gide continue la pièce, il la sait par cœur..., que ce soit Charles d'Orléans, Du Bellay, Barbier, Heredia, Sully-Prudhomme même (il récite fort bien *Les Chaînes*, qui ne sont pas sans grâce, qu'il m'avait dites un soir à Rome — je me plaignais alors de tout aimer). Il connaît bien Verlaine, dit des strophes de *Crimen Amoris*, des morceaux des *Fêtes Galantes*... Récite des passages du *Bateau ivre*. Paraît connaître beaucoup de Mallarmé, de Leconte de Lisle, récite une apostrophe au Christ fort belle, de Heredia : *Le Récif de corail*, et j'en passe. A chaque instant, ma stupeur s'accroissait. Il sait de longues pages de *Châtiments* et des *Contemplations*, et il connaît à peu près tout Baudelaire, bien qu'il dise que dans ce petit livre on trouve toujours du nouveau. Toujours, les vers que cite Gide d'une manière étrange, inoubliable, ont je ne sais quoi de beau, de frémissant. Au début, le petit Jean riait, il était trop surpris de cette voix nouvelle, mais bientôt il fut conquis, et nous restions tous haletants.

Le soir après dîner, la pluie recommença. Nous fîmes quelques pas sur la route...

Nous remontons dans la petite chambre. Gide fait d'abord une partie de «solitaire» ; le jeu est difficile. Il n'arrive pas encore à ne laisser qu'un seul clou. Jacques lui dit : «Si vous y arrivez, vous serez un artiste. — Tais-toi, petit insolent.»

Michel a apporté un Baudelaire, et c'est le seul poète qui remplira la soirée. Nous l'ouvrons au hasard, toujours avec émerveillement. Gide récite *Les Hibous* d'un ton sarcastique, froid dans le fantastique, très près, sans doute, de la propre voix de Baudelaire. D'un même ton étrange, il nous lit le *Rêve parisien*. Puis Gide va tirer de son sac les *Histoires* de Poe, et nous lit, pendant que la pluie tombe, *Le Cœur révélateur*. Le silence est extrême pour l'écouter. L'orage, un instant, cause une panne de courant. Passionnés, nous attendions la suite de l'histoire, sans penser que Gide n'avait plus de lumière. En vérité, il ne paraissait pas lire mais vivre ce qu'il lisait. Tous les tons passaient par sa voix, et c'était aussi celle de Baudelaire que nous entendions. Gide, si sensible aux atmosphères, ne manquait pas de sentir notre chaleur l'entourer. Il lisait à voix presque basse, et dans certains moments sa voix semblait sonore, éclatante, au point que je pensais que toute la maison allait s'éveiller. Quand nous dûmes nous séparer pour la nuit, Gide était tout ému. Il nous

embrassa tour à tour, un peu éperdu, et m'avoua le lendemain qu'il ne s'était pas endormi avant deux heures. Michel nous avait fait boire au dîner une bouteille de champagne gagnée à la loterie.

Le lendemain, comme je lisais des épreuves de *La NRF*, nous parlons de Crevel : «Je l'avais toujours considéré comme fou. C'était un persécuté. Mais quel garçon charmant, irrésistible... De son œuvre, il ne restera rien. Il cultivait sa folie, son désordre. Ses amis l'y aidaient. Il était condamné. La tuberculose prenait les reins.»

Gide alla voir le radiologue (?), pour lui demander son avis sur le cas de Crevel. Il se donnait comme un ami.

«Il est perdu et devra beaucoup souffrir», répondit-on. «A peu près au même moment, Ehrenbourg fut passé à tabac par deux surréalistes. On décida que tous seraient exclus du Congrès des Écrivains. Crevel fut placé dans une situation très pénible, à la fois ami de Breton et des communistes... Je me suis bien gardé de paraître à la sépulture. C'était pendant le congrès. Il y avait foule, surtout des gens du monde. Il avait demandé qu'on l'incinérât — mais la famille passa outre. Il n'y eut cependant pas de service religieux. Jouhandeau écrivit un article assez beau, mais imprudent, accusant Breton de la mort de Crevel ; Breton y répondit, et Jouhandeau, depuis, s'est rétracté, disant qu'il avait exprimé son impression du moment. Un peu léger ! Sa femme avait osé placer un crucifix sur la poitrine de Crevel...»

«Comme il pleut encore, me dit Gide, je vais te montrer le manuscrit des *Nourritures*. C'est très égoïste... Ainsi, ce voyage me profitera. Cela fera un très petit livre ; je l'aurais aimé plus gros, car je voudrais que ce fût mon œuvre la plus importante. Je l'avais commencé il y a quinze ans... et je crains de ne plus pouvoir l'achever. Je m'en expliquerai dans une préface. Ce ne sont que des fragments. Je me déciderai peut-être à le laisser pour les posthumes.»

Je commence donc à lire, par bonheur l'esprit assez clair ce matin, l'oreille affinée par les vers de la veille ; Gide, assis près de moi, suit ma lecture. Début profond et tendre : «Toi qui viendras quand je n'entendrai plus les bruits de la terre...» Je continue, ébloui. Jamais Gide n'a mieux écrit. Il le sait. Je connaissais plusieurs endroits de ces fragments, publiés dans les *Morceaux choisis*. C'est un hymne à la joie, à la vie, excessivement neuf et poignant. Mon admiration déborde ; je me sens, près de lui tout vibrant, enfant de la jeune postérité qu'il appelle...

La première partie achevée, vraiment parfaite (bien que courte), Gide m'avertit que la suivante, qu'il voudrait appeler *Le Tunnel*, sera d'un tout autre genre. On y verra ses troubles, son angoisse sociale, l'acheminement vers un nouvel état, l'homme nouveau...

... Ce fut l'après-midi que je lus ces pages... Je tombai de très haut. Saut

de la poésie dans la prose. Ces pages, datant des environs de 1930, n'avaient que l'intérêt du *Journal* et semblaient faire double emploi avec lui. Quand Gide revint, je me fis féroce (Jean jouait au «solitaire» et me regardait avec stupeur). Je discutai point par point, et la conception même du livre. Tout me paraissait à refondre. Les objections me venaient sans peine, on sentait une sorte de décadence. Gide en convint bientôt, il avait écrit ces pages dans une période de mauvaise santé... mais les enlever allègerait trop le livre. Cela ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que le compromettre ? La critique aurait trop beau jeu. Après la première partie sublime, le lecteur devenait exigeant. Et puis cette seconde partie de doctrine rompait vraiment l'unité ; le livre en paraissait hybride... «C'est une rude partie que je joue là», m'avait dit Gide le matin — et ce soir notre dialogue, sous les critiques parfois anodines, superficielles, était grave...

Nous nous échauffions l'un l'autre pour mesurer l'ensemble, prévoir les réactions du lecteur, l'avenir. Dans la préface, Gide avait écrit : «Je veux dire dans ce livre ce que je n'ai pas encore su dire...»

Le matin, il m'avait dit : «Je crains que les Mauriac ne parlent d'un cri de désespoir.»

Aussitôt je me récriai : «Oh ! non, ça ne sonne pas faux : c'est de la joie authentique. Vraiment du Pascal à rebours !»

Enfin je lus quelques pages destinées à la troisième partie, écrites dernièrement au fil de la plume (c'est ainsi que Gide écrit le mieux), dans lesquelles il retrouve le ton de 1930. Il reparle à Nathanaël de la voix des premières *Nourritures*, mais avec une ardeur voilée et d'autant plus profonde. L'espoir me revint. «Voilà la veine à poursuivre ; voilà le ton qu'il faut. Vous l'avez retrouvé.» Gide reconnaît qu'en effet sa santé était meilleure (son style est plus vivant, plus rapide), et qu'aussi il arrive un peu mieux à se dégager des questions politiques qui l'obsédaient depuis cinq ans... «Mais, dit-il, je dois écrire sept à huit lettres tous les jours ! Et maintenant, à Cuverville où je vais passer quelques semaines pour des raisons de famille, je ne sais pas si je pourrai trouver assez de ferveur pour mener à bien le livre.»

Je crains d'avoir mal rendu l'émotion qui nous animait en scrutant ce manuscrit. Il me semblait plonger les yeux au plus profond du message de Gide, il me semblait le voir prendre forme sous mes yeux. J'assistais presque à sa création. Il m'encourageait à parler, m'assurant qu'il avait confiance en moi, que mes remarques lui servaient... Souvent, à travers mes critiques, j'avais lieu d'admirer. Telle page où il explique «ondoissements», on n'a rien fait de mieux depuis Montaigne. Parfois, je me souvenais de Pascal, et dans d'autres endroits du Baudelaire pantelant des *Carnets*. Toujours la voix basse et prenante de Gide vous engage dans son débat. Si toutes les pages sur la question

sociale font «hors d'œuvre», il me semble que celles où la religion et Dieu sont en cause doivent être conservées, car là il s'agit de Gide lui-même. Et c'est lui-même que partout on cherche dans ce livre. On ne se lasse pas de l'entendre parler de son expérience, de ses émotions. Ce sont des confessions qu'on lui demande, son cœur mis à nu. La théorie ne lui vaut rien, mais les exemples concrets, charnus, le petit détail qu'il est seul à trouver.

Il voulut bien me dire qu'il continue à avoir confiance en moi, qu'il me sent toujours fait pour écrire, car je parais plus que jamais soucieux de style et d'expression. Ma façon de dire les vers, il y revient, était de bon augure. Plutôt que d'attaquer une œuvre de front, il vaut mieux d'abord me mettre à quelque travail extérieur qui me discipline.

Je dois me contenter de noter les grandes lignes des jours que Gide passa ici. Aussi bien, comment rendrais-je la vie intense qui est la sienne et qui fait que pas un de ses instants n'est inoccupé et sans richesse... Dehors, c'est la botanique, les oiseaux. Rien n'échappe à ses yeux... Quelque sujet que l'on aborde, il y jette de la lumière, des souvenirs... Et sur les livres, sur les gens, il est inépuisable. Tout à coup le voici devenu un jeune homme passionné pour un jeu, par une énigme. Sans cesse il faut qu'il s'occupe («Mais, disait-il, si je prends de plus en plus la manie de ne pouvoir sortir sans livre, c'est une forme de la paresse ; cela me détourne de méditer»). A table, pour apprécier le pain, le vin, l'eau (tout cela est fort bon ici), il n'a point d'égal. Il se fait une joie de tout ce qu'il rencontre — mais prêt à chaque instant à s'envoler tout dépouillé vers les sommets.

Ravi de voir mes *Putti* de Donatello (achetés au Campo di Fiori), ce sont ceux de Padoue, bronzes nerveux, qu'il ne connaissait pas ; il en fut transporté...

Avant de nous mettre à table, un soir, comme on parlait de gymnastique et que chacun montrait sa science, voilà Gide de quitter sa veste et de s'étendre sur le parquet, pour nous montrer une manière d'«appuis tendus»...

... Nous parle, en dînant, de cette veuve étrange qui vient de lui jeter son fils de treize ans dans les bras... Par malheur, le garçon ne mérite pas que Gide s'y consacre.

... Tout à fait de mon avis (et de celui de Gabilanez) sur le style de Malraux. «C'est un grand homme, mais point un écrivain. Il n'a aucune oreille, aucun sens de la langue, et cependant toute la presse, après *Le Temps du Mépris*, ne fit qu'un concert de louanges...»

«Il faut ajouter, dit Gide, que je parlai sévèrement à Malraux..., qui a transformé son livre. Tu trouverais entre le volume et les numéros de la revue une énorme différence.»

## LE DOSSIER DE PRESSE DES FAUX-MONNAYEURS

(suite) <sup>1</sup>

209-II-36

BÉLA BALAZS

(*Die Weltbühne*, XXIV<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2,  
10 janvier 1928, pp. 57-9)

Sur l'écrivain hongrois Béla Balazs (1884-1949) et les circonstances de la publication de cet article, v. l'étude de Claude Foucart dans le présent BAAG sur « le procès Krantz », en particulier les pp. 50-3.

### «Die Zukunft gehört den Bastarden»

Oder pathetischer : «Die letzte Generation». So oder ähnlich hätte André Gide seinen neuen Roman betitelt (*Die Falschmünzer*, übersetzt von Ferdinand Hardekopf, Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart), wenn er selber sehen könnte, was er so gut zeigen kann. Aber der unvergleichlich subtile Thermometer, der hier genaue Fieberkurven zeichnet, kann keine Diagnose stellen. Auch der feinste Seismograph weiss selber nicht, woher die Erdstöße kommen. Trotzdem und grade darum ist dieser Roman ein Zeitdokument von ausserordentlicher Wichtigkeit. Denn lehrreicher als alles, was der Autor sagt, sind die symptomatischen Stellen, an denen er versagt. Die deutlichen Grenzen seiner Erkenntnis zeichnen — im Ungeschriebenen gleichsam ausgespart — die genauen Konturen seines eignen geistigen Profils mit unter die Gestalten seines Romans, der die hoffnungslose Entwurzeltheit der bürgerlichen Gesellschaft darstellt.

\*

Der Roman handelt von der heutigen pariser Jugend um das Gymnasium herum. Von der geistigen Katastrophe einer ganzen Generation. Verwirrung, Verlorenheit, Verzweiflung, Verkommenheit auf der ganzen Linie. Kein Ausweg, der in eine Zukunft führt. (Das sieht André Gide mit ehrlich-unerbitt-

1. V. les trente-cinq premiers articles de ce onzième «Dossier» dans les n<sup>os</sup> 21 à 24, 26, 27, 29, 31, 36, 57 et 61 du BAAG.

lichem, psychologisch-durchdringendem Blick.) Es steht allen auf dem Gesicht geschrieben : es ist die letzte Generation einer hoffnungslosen Klasse. (Das sieht André Gide nicht !)

\*

Und es ist doch Jugend, getrieben von brennender Vitalität, verblüffendem Talent und verwegener Denkleidenschaft. Und weil die Frage : wovon man leben soll, in diesen wohl situierten Bürgerkindern die tiefere Frage : wofür man leben soll, noch nicht verschüttet, diese Frage aber von nirgendher eine Richtung bekommt, so entsteht in dem philosophischen Treibhaus dieser Geisteskultur die gefährlich phosphoreszierende Stickluft eines unanwendbaren und gegenstandslosen Denkens, das sich – wie der leere Magen – selber verzehrt.

Das sieht André Gide wohl. Doch er mag es nicht wissen, dass die naturnotwendige Jugendfrage nach einem überpersönlichen Sinn des Lebens nur mit einer überpersönlichen Aufgabe beantwortet werden kann. Denn «Aufgabe» heisst die konkrete Gestalt eines abstrakten «Sinns», seine Fleischwerdung ohne die kein Sinn einen Sinn hat. Aber wo soll die Jugend in der bürgerlichen Gesellschaft solche Aufgabe finden ?

Und es ist doch Jugend, natürlicher Drang zum Hinüberwachsen, zur Revolte. Da aber dieser Drang beengende Grenzen zu überschreiten, keine bestimmte Richtung hat, so wird er immer nur von dem nächstliegenden Verbot ausgelöst, gleichsam provoziert. Diese jungen Rebellen überschreiten nur die Grenzen, die ganz obnauf markiert sind, also Familie, Strafgesetzbuch und Sittlichkeit. Sie wissen nicht, wo sie der Schuh eigentlich drückt, wenn sie auf Abenteuer gehen. Und auch André Gide weiss nur von den Hühneraugen zu berichten.

«Die Zukunft gehört den Bastarden» – sagt er. Aber, wenn er seinen jungen Helden aus der engsten Strafzelle der bürgerlichen Gesellschaft aus der Familie, ausbrechen lässt, so führt er ihn zum Schluss – an Hand eines Engels – noch zu dem unrechtmässigen Vater zurück (an der Hand eines wirklichen Engels !). Denn : was dann ? Wegelose Freiheit ist Vogelfreiheit. Und den Rückzug, gegen den sich seine Vernunft bereits sträubt, muss der bürgerliche Dichter mit einer mystischen Erleuchtung begründen. Aber was sollen die Unglücklichen tun, die jenseits ihrer bürgerlichen Gesellschaft nur Diebstahl, Betrügerei und Mord als neue Lebensformen finden ?

\*

Die gefährliche Krise der geistigen Pubertät wurde wohl noch nie in so eingehenden Analysen gezeigt. Die wertvollsten Kräfte des erwachenden Intellekts pervertieren in Ermangelung wirklicher Aufgaben. Denn wie es der grimmige alte Tolstoi schon den Musikern nachgesagt hat, wird objektlose

geistige Spannung auch bei diesen Gymnasiasten zu sinnlicher Erregung. Und Ideen, die sich nicht dokumentieren können, führen philosophische Spekulationen bis zum Bordell und mystische Ekstasen bis zur Onanie end Homosexualität.

Denn das Erlebnis am eignen Leib ist die einzige lebendige Wirklichkeit, der diese bürgerliche Jugend teilhaftig ist. (Als Robert Musil in seinem Genialen *Zögling Törless* Ähnliches beschrieb, war die Lösung dieser Probleme der bürgerlichen Welt noch nicht so offenbar naheliegend.)

Trostloser aber als die so meisterhaft geschiderte Anarchie der bürgerlichen Jugend ist die Hilflosigkeit des enorm begabten Dichters, wenn er zum Schluss den rettenden Weg weisen will. Es ist unheimlich zu sehen, wie ein Gehirn von der Bedeutung Gides im Moment, wo es an die Grenzen seiner Klassenideologie kommt, einfach dumm wird.

«Dem Leben muss ein Ziel Haben.»

«Wo soll ich es suchen ?»

«In Dir selber. Es ist die Verwirklichung Deines Wesens.»

«Wie werde ich erkennen, was mein Wesen ist ?»

«Das Leben wird es Dir zeigen.»

Also : du kannst nicht gehen, wenn du kein Ziel hast und du kannst kein Ziel finden, wenn du nicht gehst. So wird hier die Dialektik zu einem Quatsch leerer Phrasen, am Ende eines dicken Buches voll klügster, tiefster, kultiviertester Gedankengänge. Der Autor ist an die Grenze seiner Klasse gekommen.

Die gefährlich unlösbaren Probleme der pariser Gymnasiasten gefährden zum Beispiel die Kameraden der sozialistischen Jugendbewegung oder die kleinen russischen Pioniere nicht. Denn sie haben andres zu tun. Denn sie können ihre Lebensziele und Aufgaben wohl auch erst unterwegs finden. Aber sie können darauf losgehen, denn sie haben eine sichere Richtung, die überpersönlich aus dem historischen Gesetz des Klassenkampfes erwächst.

210-II-37

ROBERT MARIN

(*Sélection*, vol. V, 1925-26, n° 2, pp. 156-8)

C'est à notre ami Victor Martin-Schmets (Jambes, Belgique) que nous devons la communication de cet article (et du suivant, sur *Si le grain ne meurt*), paru dans la revue belge *Sélection*.

*Le Roman* : André Gide, *Les Faux-Monnayeurs* (Éd. de la NRF, Paris).

Cette œuvre naît à peine et la voilà qui gagne les régions de la mort. Cha-

cun tendait vers elle des mains prêtes à étreindre et chacun les a laissé tomber.

Rien ne nous retient ici que le spectacle d'un effort immense et vain. La grandeur de la peine nous rend moins supportable encore le vide qu'elle a circonscrit. Faudra-t-il que, comme tous, nous nous rabattions sur l'accidentel de ce livre, l'aisance, l'audace, un probité que l'on a pu méconnaître ou même sur la réussite de certaines pages ? Triste proie pour l'admiration que ces intentions clairement exprimées et clairement trahies. Et comment louer des qualités que, par ailleurs, nous connaissions bien employées. On comprend le ton funèbre de la critique à l'égard de ce livre, cet accent du regret dont la sympathie la mieux armée ne peut se défendre.

«*Les livres que j'ai écrits jusqu'à présent*, dit Édouard, le héros principal des *Faux-Monnayeurs*, *me paraissent comparables à ces bassins des jardins publics d'un contour précis, parfait peut-être, mais où l'eau captive est sans vie. A présent, je la veux laisser couler selon sa pente, tantôt rapide et tantôt lente, en des lacis que je me refuse à prévoir.*» Pour que l'attitude annoncée de la sorte trouve sa justification, il faut que l'auteur soit assez fort pour y demeurer fidèle et en outre qu'il se sache possesseur d'une infinie variété de richesses. Ces richesses, il doit pouvoir les exprimer d'un seul élan, se gardant d'influer sur leurs cours. Or il semble que M. Gide ait ouvert les portes à son goût le plus habituel, qu'il n'ait fait que rendre plus allègre la démarche d'une pensée déjà connue. On doute même s'il n'a pas empêché l'éparpillement de cette pensée, s'il a su se garder de lui imposer la direction unique qu'il faut bien lui reconnaître. La profondeur est réduite à l'extrême. La vie se répand, c'est vrai, mais pas si loin que le regard n'en saisisse en un instant l'étendue. L'eau du bassin a un volume, une couleur, un poids ; celle-ci qui devrait fuir plus loin que l'horizon, humecte à peine un aride enclos.

Ce défaut apparaît si crûment et les exemples en sont si nombreux qu'il devient évident que M. Gide en a méprisé les méfaits. Encore nous devait-il compensation. Mais où la trouver ?

«*J'invente*, dit Édouard, *un personnage de romancier, que je pose en figure centrale ; et le sujet du livre, si vous voulez, c'est précisément la lutte entre ce que lui offre la réalité et ce que, lui, prétend en faire.*» Ce que M. Gide conte est donc, pour Édouard, comme la vie, comme la réalité. Édouard a, de croire à l'existence de ces personnages et de ces événements, des raisons dont la principale me paraît être la volonté de M. Gide. L'idée était ingénieuse pour établir l'authenticité de sa parole, de confier au personnage principal le soin de son commentaire. Malheureusement, nous ne découvrons pas dans les récits que nous fait M. Gide des motifs d'excitation aussi puissants que ceux qu'Édouard y recueille. M. Gide n'a pu se détacher d'Édouard : malgré les travers dont il afflige son héros, nous sentons trop comme il lui ressemble. La

réalité qui arrive à Édouard sous des traits purs nous parvient à nous comme une réalité déformée. Il nous paraît inutile que le personnage principal ou l'auteur s'applique encore à l'interpréter, puisque déjà il le fit. Cette critique, d'ailleurs, provoque la nôtre. Elle l'obtient, qui ne porte plus sur cette réalité mais bien sur la façon dont on veut nous l'imposer. Et pour finir, nous ne verrons dans cette conception qu'une habileté, le plus souvent impuissante à entamer notre froideur.

Qui, malgré tout, se voudrait sensible à cette réalité, il ne donnerait qu'un assentiment précaire. En effet, quand M. Gide raconte les divers épisodes de son roman, il ne les réduit pas aux dimensions convenables, il les ampute. Il accomplit des coupes sur la réalité, mais toujours au même endroit et dans le même sens. Comme cet acte se répète avec une régularité en quelque sorte nécessaire, il produit une uniformité invraisemblable. Une curiosité qui ne s'adresse qu'à un côté de l'individu immobilise rapidement l'écrivain, faute de nourriture. De là ce dédain pour certains personnages, dont on regrette qu'il vienne si tard. A côté de la convention qu'il crée, M. Gide admet celles de ses prédécesseurs, quant à l'idée tout au moins qu'il veut suggérer de ses héros. La stylisation est ici poussée au point que l'on se demande pourquoi M. Gide n'a pas appelé Olivier et Bernard «les Adolescents» par exemple, Passavant «le mondain cynique», Laura Douviers «l'amoureuse délaissée», etc... Tout le monde a constaté le manque de vie particulière de chacun de ces êtres : leurs gestes n'émeuvent guère plus qu'une succession de signes algébriques.

La manière même dont les événements se pressent et, si nombreux, se soude pour former un courant sans force, je ne suis pas à l'aise pour la louer. Quelle que soit l'agilité de l'auteur, son élégance, ou, si l'on veut, sa grâce, on a l'impression, en dépit ou à cause de toutes ses prudences, que le calcul le plus méthodique y présida. Je cherche la part de Dieu ou du démon ; je ne trouve que le visage de M. Gide, sous un aspect peu inquiétant.

La leçon morale qui se dégage des *Faux-Monnayeurs*, les théories artistiques d'Édouard, le progrès «dans la connaissance du cœur humain», tout cela ne nous satisfait pas. Notre admiration demande un état plus robuste. D'ailleurs, si M. Gide avait voulu nous intéresser au seul jeu des idées, il eût composé quelque traité d'éthique. Mais à quoi bon recommencer *Corydon* ?

**LE DOSSIER DE PRESSE  
DE SI LE GRAIN NE MEURT**

(suite) <sup>1</sup>

211-VII-12

ROBERT MARIN

(*Sélection*, vol. VI, 1926-27, pp. 221-3)

C'est le même critique qu'on vient de lire qui, dans la même revue, parle de *Si le grain ne meurt*. Curieusement, sa note est placée dans la rubrique « Le Roman »...

*Le Roman* : André Gide, *Si le grain ne meurt* (Éd. de la NRF, Paris).

On ne cherche pas dans la lecture des mémoires une émotion d'ordre esthétique, mais plutôt la loi d'une destinée, la part de génie ou de volonté qui a aidé à la fertilité d'une vie. Si certains mémoires offrent, outre l'attrait moral l'intérêt d'une œuvre d'art, c'est que l'auteur révèle ses dons sans effort, par la simple soumission à un instinct de conteur. Pensez que ces œuvres ont été écrites, pour la plupart, par des êtres auxquels la vie mesurait le loisir. Il a fallu la vieillesse pour arrêter devant un encrier ces amoureux de l'action. A défaut d'autre pâture ils se jettent alors sur le passé et tâchent à le revivre tel qu'il fut, sans trop se soucier des limites que leur trace la vanité. Mais comment demander à ces littérateurs une sincérité dont ils ont oublié l'usage ? L'artiste repousse l'homme, qui d'ailleurs ne met à manifester son existence qu'une passion fort modeste. Tout sert le mensonge et, par exemple, une longue discipline, si bien incorporée à l'être que l'écrivain ne s'en défend plus, et encore : le besoin de briller jusque dans un écrit dont la franchise doit être l'ornement. Vous connaissez la phrase de Pascal : « Nous ne sommes que mensonge, duplicité, contrariété, et nous cachons et nous déguisons à nous-mêmes. » — Elle s'applique admirablement aux hommes de lettres. Quoi qu'il en ait, un écrivain, qui parle de soi, fait figure d'accusé ; toujours il a quelque jugement à rectifier, quelque innocence à établir. Il annonce son amour du vrai, il se targue de sincérité ; mais plus il s'efforce, plus le lecteur incline au doute. Comment ne pas se défier d'une bonne foi si solidement établie ? Bientôt les suspectes péripéties d'une narration relâchent l'intérêt, l'esprit provoqué se met en quête d'un plaisir autre : il lui faut la vérité, il l'atteindra. Car en dépit d'une ruse bien étudiée, un auteur ne cache pas long-

1. V. les onze premiers articles de ce septième « Dossier » reproduits dans les nos 35, 36, 50 et 52 du BAAG.

temps son visage. A la moindre des phrases, il est possible, sinon aisé, de connaître le courant qui les meut.

Rappelez-vous la maladresse apportée dans l'excuse par un Casanova : elle peint au vif cela qu'il voulait tenir le plus secret.

Le livre de M. André Gide nous propose deux êtres : l'écrivain et l'homme. Pour ce dernier, notre information, réduite aux écrits de l'auteur et aux éclats de la voix publique, se trouve un peu courte. Je n'ai d'ailleurs à juger ni l'un, ni l'autre. Il est moins solennel de rendre une impression. Ces souvenirs qui dépeignent M. Gide, depuis la petite enfance jusqu'aux ardentées années de la jeunesse, une idée les soutient et ensemble les domine. Tout amoureux qu'il se déclare de la précision, en aucun endroit de son livre, l'auteur n'en découvre clairement le dessein. Il craint de dire sans les ambages dont il est coutumier : « L'onanisme et la pédérastie sont des phénomènes normaux. » — A ce point dénuée d'ornements, l'idée risquerait de rencontrer le sourire ou l'hostilité. (Ou encore un rire un peu épais, le rire de la salubrité publique.)

Aussi pour atteindre notre esprit, et, sans faute, le plier à sa théorie, M. Gide agit-il selon la règle d'une vieille prudence. Chaque élément de ces souvenirs, l'ordonnance du récit et sa conduite, le décor, l'atmosphère, tout ici obéit à l'ordre de séduction. La phrase, vouée aux enlacements, avance comme une musique triste, ondoie, se contracte, humblement se dénoue. Elle a des enthousiasmes mal partis qui s'affaissent à mi-course, des sourires d'abandon trop attirants, des pudeurs et soudain des brutalités. Les images passées comme des faveurs et l'ironie sous-jacente s'unissent aux paroles évangéliques afin de composer dans la discrétion le climat voulu par l'écrivain : une science complète du langage trouve à nouveau son emploi. La narration adopte des mouvements pareils.

N'espérez pas que le récit se déroulera d'une manière continue. Non. Vous retrouverez ici une allure intelligemment tourmentée et tout l'attirail de préparations et de réticences à quoi vingt volumes vous aviez accoutumés. Il se peut qu'à plusieurs chapitres un certain ton de franchise vous heurte. Là, semble-t-il, après quelques tremblements, le plus caché d'une âme affleure et bondit et s'exalte. Quelques pages paraissent toutes vibrantes. La passion y invente des accents si chaleureux que votre adhésion va naître : déjà, vous prononcez les mots de « bonne foi » et de « probité intellectuelle ». Vous vous ralliez à cette éloquence cynique, quand, tout soudain, le doute s'installe en vous, tombe comme une masse d'eau sur une flamme sans aliment, et en arrête pour toujours l'activité ambiguë. Vous fermez le livre avec gêne. Il semble qu'un regard fuyant vous obsède. Vous tardez de conclure au mensonge et pourtant mille détails inexprimables étayaient votre conviction. Nous parlions d'éloquence, c'est rhétorique qu'il eût fallu dire. L'auteur ne se veut aussi

persuasif que pour se convaincre soi-même ; votre assentiment, il le destine à soutenir sa propre foi qui chancelle. Une faiblesse, qu'on ne veut pas avouer, prend ici des airs de bravoure. Ou alors, quel besoin M. Gide a-t-il de l'applaudissement ?

Reste la partie de narration dont l'intérêt faiblit parce que le romancier a déjà transposé ce qu'il jugeait le plus émouvant de sa vie. D'où, certaines redites qu'il s'empresse de signaler. Malgré ce défaut, on peut prendre plaisir aux peintures de milieu qui enrichissent ces petits livres. Elles sont faites avec une minutie balzacienne, avec un souci de vérité que je me plais à reconnaître. Quant aux portraits d'écrivains, ils charment par leur perfection. Cette perfection que l'on sent propre à rendre heureux tous les fabricants d'anthologie.

## LE DOSSIER DE PRESSE DE L'ÉCOLE DES FEMMES

(suite) <sup>1</sup>

212-XI-7

NICOLAS RIES

(*Les Cahiers luxembourgeois*,  
6<sup>e</sup> année, 1929, n<sup>o</sup> 5, p. 439)

Ce bref compte rendu est signé «N. R.», initiales derrière lesquelles le lecteur luxembourgeois à l'obligeance de qui nous devons communication de ce texte nous laisse voir le secrétaire de la rédaction des *Cahiers luxembourgeois*, Nicolas Ries, professeur de son état. Nous ne savons rien d'autre de lui.

Voici un de ces petits chefs-d'œuvre qu'on se remet immédiatement à relire après les avoir parcourus avec une attention passionnée. La composition en est lumineuse, l'auteur n'a rien abandonné au hasard, et cependant on sent qu'en l'entreprenant à nouveau on s'initiera mieux encore aux secrets de cet analyste subtil tout en se donnant à soi-même la satisfaction intime d'avoir deviné ce qu'on n'avait pas tout de suite compris.

C'est ainsi que, tout en se rapprochant d'un auteur au talent consacré, on

1. V. les six premiers articles de ce onzième «Dossier» reproduits dans les n<sup>os</sup> 43, 46 et 47 du BAAG.

s'en fait en quelque sorte le collaborateur par procuration.

Cette leçon est-elle du même genre que celle que Molière prétendait donner aux femmes et, par celles-ci, aux hommes ? En tout cas les jeunes femmes, malgré la précocité qu'elles manifestent ou affectent parfois de nos jours, pourront apprendre bien des choses dans ce journal d'une existence «chimérique», lequel aurait dû être en réalité une des faces du miroir double. Celles-là du moins qui, comme la pauvre Éveline d'André Gide, ont besoin d'amour et de dévouement, seront mises en garde contre des devoirs imaginaires et des sacrifices inutiles. Et elles ne seront pas trop déçues en apprenant qu'il y a une poésie des yeux ouverts qui vaut celle des cœurs mystiques et des regards extasiés.

Un livre comme *L'École des Femmes* ne se raconte pas : il est à la fois trop simple et trop profond. Trop de problèmes s'y posent et s'enchevêtrent à la fois. Mais qu'est-ce au fond qu'une femme qui a tout juste l'étoffe d'une honnête femme ? Est-il bon de prendre ses sentiments pour des raisons, de confondre l'émotion avec son expression, d'affecter d'être dupe parce que cela est plus commode ? Est-il donné à tout le monde de se maintenir à la hauteur de ce qu'on voudrait être ? Et quel est en définitive le rôle de la femme amoureuse dans la vie des grands hommes ?

Lisez ce livre. C'est un des plus en vue de l'année et un des meilleurs d'André Gide. Je serais fort étonné s'il n'entrait pas au Panthéon des grands livres.

## LE DOSSIER DE PRESSE DU VOYAGE AU CONGO

(suite) <sup>1</sup>

1. Le manuscrit du vol. 8 de la série *André Gide* que dirige Claude Martin aux Lettres Modernes a été remis à l'éditeur. Il est pour l'essentiel consacré à une étude du *Voyage au Congo* due à notre ami Daniel Durosay, qui, après avoir soutenu voici quatre ans une thèse pour le doctorat du Troisième Cycle sur ce sujet, poursuit ses travaux en vue d'une thèse pour le doctorat d'État ès Lettres, sous la direction du Prof. Pierre Brunel (Sorbonne), intitulée : «*Le Voyage au Congo, le vécu et le livre : six années d'apprentissage dans la vie d'André Gide (1925-1931)*». C'est en relation avec cette publication que nous reproduisons ici (grâce à Daniel Durosay) les trois articles suivants, qui viennent s'ajouter aux huit déjà rassemblés dans ce dix-septième «Dossier» (v. BAAG n<sup>os</sup> 58, 59 et 60).

213-XVII-9

ANONYME

*(Libres Propos, 20 août 1927, pp. 261-3)*

Publiés à Nîmes, les *Libres Propos* d'Alain parurent d'avril 1921 à octobre 1924 puis, après une interruption, de mars 1927 à 1936. Nous ne savons de qui est cette note sur le *Voyage au Congo*.

Carnets de route, dit le sous-titre. On pense au *Journal d'Édouard*, au *Journal des Faux-Monnayeurs*, et l'on se demande si ces notes sans ordre et peut-être bien sans retouches ne seraient pas la forme préférée par André Gide. On l'a vu déjà, soudain rebelle à l'art de composer, s'étirer en ses derniers romans. Réverait-il de s'évader de la littérature ? Coquetterie du négligé qui ferait redire le mot appliqué à Montaigne : pédant à la cavalière. Mais il y a du défi encore à publier ainsi ce qui a été écrit pour le privé : bonhomie, soit, mais méprisante. Il y a du jeu aussi ; de telles parties, on ne les engage que gagnées d'avance.

Et en effet le récit est une vraie histoire de voyage. Le lecteur se met en marche. Il s'enfonce avec les voyageurs en cette forêt équatoriale dont s'exalta toute enfance ; avec d'autant plus d'ardeur que l'imagination, soumise à une sorte de jeûne, se trouve fort excitée. Combien de fois l'auteur se contente-t-il de signaler une rencontre importante : « C'est bien un des plus étonnants animaux de la création », dit-il par exemple d'un caméléon qui l'a occupé une soirée. Ce vide qui se creuse juste au moment où l'on se penche, met l'esprit en mouvement et le ramène à la curiosité impuissante des enfants qui, plus que toute connaissance, donne le sentiment de l'univers. Toujours nous sommes retenus au convoi : porteurs, vivres, bagages, étapes ; gîtes, à cette chenille mouvante qui parcourt l'océan végétal. Du spectacle même, quelques traits, mais assez courts pour nous inciter le plus souvent à achever le dessin. De temps à autre, sur cette trame rude, quelque broderie d'un éclat et d'une fraîcheur de fleur vivante. « L'eau noire double la profondeur de la voûte ; un arbre au tronc monstrueux élargit son empattement ; et tandis que l'on s'en approche, un chant d'oiseau jaillit des profondeurs de l'ombre, lointain, tout chargé d'ombre, de toute l'ombre de la forêt » (p. 40).

La doctrine nous est livrée en quelques boutades, où s'exprime l'opposition toujours trop oubliée entre les sens et la pensée : « Par excès d'étonnement, je ne trouvais plus rien à dire. Je ne savais le nom de rien. J'admirais indistinctement. On n'écrit pas bien dans l'ivresse. J'étais grisé » (p. 23). « Tout l'effort de l'esprit ne parvient pas à recréer cette émotion de la surprise qui ajoute au charme de l'objet une étrangeté ravissante. La beauté du monde extérieur reste la même, mais la virginité du regard s'est perdue » (p. 81). « De

tout cela, je crains de ne garder qu'un souvenir confus, c'est trop étrange» (p. 128). «Je n'ai ni le temps ni le désir de rien noter. Complètement absorbé par la contemplation» (p. 200). De là une sorte de défense continue contre le lyrisme descriptif, genre faux : plus on exprime, moins on éprouve.

Mais le vrai intérêt de ces notes est ailleurs : en une sorte d'aventure d'âme, décrite avec sincérité. Peu à peu on voit le monde des hommes se substituer pour André Gide à celui des choses de la nature, la préoccupation esthétique, la quête du pittoresque faire place au sentiment de l'humanité. Il s'étonne lui-même naïvement du changement : «Je ne pouvais prévoir que ces questions sociales angoissantes, que je ne faisais qu'entrevoir, de nos rapports avec les indigènes, m'occuperaient bientôt jusqu'à devenir le principal intérêt de mon voyage, et que je trouverais dans leur étude ma raison d'être dans ce pays» (p. 25). Et plus loin : «Désormais une immense plainte m'habite ; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti. Quel démon m'a poussé en Afrique ? Qu'allais-je donc chercher dans ce pays ? J'étais tranquille. A présent je sais ; je dois parler» (p. 97). Quel démon, demande-t-il ? Sa surprise n'est pas dépourvue de candeur. Il a donc fallu qu'André Gide vît des hommes tout nus pour découvrir les stigmates de la misère, de la maladie, de la faim, et les cicatrices des coups ! Il a fallu qu'il se promenât en tipoye, porté à épaules d'hommes, qu'il se sentît, en tant que blanc et qu'allié des maîtres, revêtu d'un prestige quasi-divin — c'était très «entrée à Jérusalem», dit-il d'une arrivée triomphale en quelque village — pour s'apercevoir que le luxe des riches est acheté par les injustes souffrances des esclaves !

Découverte bien tardive, dira-t-on, mais d'autant plus difficile et courageuse. Qu'on se rappelle *Si le grain ne meurt...* où André Gide accepte avec une si parfaite inconscience sa vie feutrée de jeune riche et consent à n'avoir d'autre fonction que de vaquer à ses plaisirs — et c'est, au fond, l'ignorance des «questions sociales», comme il dit plus haut, qui choque le plus en ces mémoires. Aussi ne voit-on pas sans une certaine ironie — mêlée d'admiration — l'aventure se dérouler selon sa nécessité. «Une immense plainte m'habite», la souffrance des hommes n'est plus seulement du matériel pour roman, comme la misère décente des Azaïs ; elle le prend aux entrailles. Et voilà Nathanaël jeté à l'action : «Mais comment se faire écouter ? Jusqu'à présent, j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende ; toujours écrit pour ceux de demain, avec le seul désir de durer. J'envie ces journalistes dont la voix porte aussitôt, quitte à s'éteindre sitôt ensuite. Circulais-je jusqu'à présent entre des panneaux de mensonges ? Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache, cela fût-il affreux. C'est cet "affreux" que je soupçonne, que je veux voir» (p. 97). Lui qui, dans ses mémoires, exécute Bernard Lazare, si dédaigneusement, pour avoir eu la dégra-

dante petitesse de se lancer dans l'*Affaire*, le voilà à la *Ligue des Droits de l'Homme*, pour défendre le Droit des Nègres ! Ses témoignages nourrissent le *Bulletin de la Ligue contre l'oppression coloniale et l'Impérialisme*.<sup>\*</sup> Ils serviront à la Chambre : par un heureux hasard il se trouve que les privilèges des principales compagnies congolaises viennent à expiration en 1929.

Mieux encore, André Gide a connu l'honneur d'être pris à partie en première page du *Temps* (n<sup>os</sup> des 13 et 20 juillet). Le journal majestueusement voué à la défense de toute injustice nationale et internationale s'attriste devant ce transfuge qui rompt la solidarité des riches. Au lieu d'encourager les jeunes Français à la colonisation en leur montrant la bonne affaire, André Gide manque de tact au point de découvrir les plaies « affreuses » du régime ! Fi donc ! C'est un menteur et un faible d'esprit, et on évoque à son sujet les campagnes malfaisantes de Jaurès. Peu importe donc ce détour par l'exotisme et la plastique nègre ; sans préjudice du lendemain, on peut placer ce livre parmi les livres de bonne foi et les témoignages qui font honneur à l'espèce.

214-XVII-10

PHILIPPE SOUPAULT

*(Europe, n<sup>o</sup> 70, 15 octobre 1928, pp. 265-7)*

Ami d'Apollinaire puis d'André Breton, fondateur avec celui-ci et Aragon de la revue *Littérature* en 1919, Philippe Soupault (né en 1897) est au cœur de l'aventure dadaïste puis surréaliste ; il signe avec Breton, en 1921, le premier livre surréaliste, *Les Champs magnétiques*. Il effectue de nombreux grands reportages en Europe, en Russie, aux États-Unis, entre 1925 et 1938. Poète et essayiste, il est aussi l'auteur de nombreux romans : en 1927, il vient de publier *Le Nègre* (chez Kra). Sa correspondance avec Gide (une quinzaine de lettres de Soupault à Gide sont conservées à la Bibliothèque Doucet) est encore inédite.

André Gide, *Retour du Tchad*. Un vol. in-36 (N.R.F., édit.).

En nous donnant la suite de son *Voyage au Congo, Le Retour du Tchad*, M. André Gide s'est tout d'abord proposé de nous livrer simplement son carnet de route, où il a entassé des observations de toutes sortes qui concernent aussi bien la botanique que la géographie ou l'ornithologie. Ces observations nous amusent souvent et parfois le récit de son voyage en nous rappelant certaines pages de *Paludes* nous touche ; mais ce qui nous intéresse plus particulièrement, nous qui ne sommes pas des voyageurs, c'est que nous apprenons à

\* Demander ce premier bulletin d'une Ligue en formation (et qui naturellement a déjà été calomniée par *Le Temps*, 28 juillet) à M. Ventadour, 3, rue Parmentier, Neuilly-sur-Seine. Comité provisoire : Barbusse, F. Challaye..., etc.

mieux connaître M. Gide avec ses curiosités, ses sympathies, ses dégoûts, ses malices, son ironie et sa gourmandise. Il se peint en pied plus fidèlement que les paysages qu'il décrit, on pourrait même dire qu'il se filme. Avec un abandon souvent fort peu littéraire, avec une sorte de gaminerie, il truffe son récit de remarques sur les grandes œuvres littéraires qu'il avait emportées dans ses bagages. Sa critique d'*Horace*, par exemple, me paraît fort savoureuse.

Souvent aussi on sent que la mort est proche, qu'elle rôde autour des voyageurs et que pour la première fois peut-être M. Gide la considère de près. Celui qui « parle » de ces angoisses avec un noble détachement nous rappelle le romancier des *Faux-Monnayeurs*.

Mais ce qui me paraît surtout important dans ce *Retour du Tchad*, ce sont les appendices que M. Gide a ajoutés après coup et toutes réflexions faites. On pourrait écrire que ces pages sont les véritables fruits de son voyage, la partie la plus précieuse parce que la plus humaine de ce livre. Cette dernière partie contient des documents relatifs aux privilèges, à l'exploitation des grandes compagnies de concessionnaires en A.É.F.. Toutes les observations et toutes les remarques que M. Gide a rapportées et toutes celles qu'il a exposées publiquement ont provoqué dans certains milieux une émotion justifiée. Des polémiques se sont engagées et l'on a même vu M. Édouard Julia, « l'essayiste » du *Temps*, lancer des flèches, qu'il voulait empoisonnées. M. Julia a voulu ignorer la bonne foi de M. Gide et s'est lourdement moqué de lui. Tout cela n'a guère d'importance et ne fait que confirmer l'opinion peu flatteuse que nous avions de l'impartialité de M. Édouard Julia. Mais, comme l'indique nettement M. Gide, ce qui est beaucoup plus important c'est que : « L'attention, un instant émue par mon livre, puis presque aussitôt rassurée, se reposant sur des déclarations ministérielles, va-t-elle se rendormir... jusqu'au jour où, dans quelque vingt ans, un autre voyageur, poussé comme moi par la folle idée d'aller voir là-bas ce qui se passe, découvrant de nouvelles exactions, dénonçant de semblables horreurs, laissera comprendre au public que rien n'a changé de ces abus, que l'étiquette pour les couvrir ? »

Il me semble que nous ne devons pas laisser passer le livre de M. Gide sans nous associer à ces protestations. Il serait lamentable que, lorsque l'indignation fait sortir M. Gide, bien malgré lui, du domaine littéraire, nous ne le suivions pas et que nous abandonnions sa protestation, en nous contentant de nous étonner.

Il faut d'abord louer l'auteur de son impartialité. M. Gide n'a pas grossi la question. Il sait fort bien que les présidents de sociétés et les conseils d'administration ignorent la plupart du temps ce qui se passe dans leurs concessions. Il est certain également que le plus souvent les chefs d'entreprise négligent les détails et s'occupent avant tout de faire rentrer le plus d'argent possible pour

payer les administrateurs et, s'il reste quelque chose, des dividendes. Mais c'est précisément contre l'indifférence que lutte M. Gide et s'il élève la voix pour dire : voici ce que j'ai vue, il importe que nous nous rangions à côté de lui pour protester ouvertement contre la négligence, le «fait accompli», les soi-disant sacrifices nécessaires, etc... Les scènes qu'il nous rapporte, pour si ignobles qu'elles soient, ne nous paraissent, au moins de loin, que cruelles et inutiles. Nous avons lu dans certain livre d'Albert Londres, *Au Bagne* ou *Biribi*, des scènes non moins horribles.

Ce qui me paraît plus révoltant est la défense que M. Weber a tentée dans une lettre adressée à M. Léon Blum. M. Weber ne cherche nullement à excuser ; il veut simplement *remettre les choses au point* et pour cela il commence par déclarer qu'il croit à la bonne foi de M. Gide, mais s'efforce de peindre celui-ci comme un pauvre illuminé qui s'est laissé raconter des histoires par deux voyous. Quand M. Gide proteste et dit qu'il a vu de ses propres yeux, M. Weber répond qu'il a mal vu et qu'il n'y connaît rien. Ce que cherche en somme M. Weber, et il n'est que le représentant d'une Compagnie peut-être moins carnassière que les autres, c'est à défendre son privilège et à éviter que l'émotion provoquée par le récit de M. Gide ne provoque une enquête, ou que l'opinion publique ne soit saisie de ces procédés de colonisation qu'on peut qualifier de bizarres. Avec raison, l'auteur du *Retour du Tchad* refuse d'oublier et s'indigne avec véhémence de ces procédés de colonisation, qui sont, paraît-il, devenus des usages. Et les faits cités dans ce récit nous apprennent que malgré la vigilance des administrateurs, les compagnies et leur représentant, grâce aux pouvoirs sans limites que leur confère le régime des concessions, l'habitude est prise et que tant que ce régime subsistera, les indigènes pourront être pillés, rançonnés, torturés, tués, sans qu'aucune sanction puisse être prise contre les vrais coupables. Ce que le livre de M. Gide doit donc obtenir, c'est que l'on ne continue pas à renouveler ou à prolonger le régime des grandes concessions. Il faut insister sur ce fait et obtenir que l'indifférence n'accueille pas ce livre et qu'il ne soit pas seulement lancé dans le public littéraire, généralement assez indifférent.

En dehors de toutes les qualités, sur lesquelles il est inutile d'insister, reconnaissons que *Le Retour du Tchad* prouve le véritable courage de l'auteur qui consiste à ne pas se laisser endormir par l'indifférence.

Il faut donc que ce livre soit lu et médité par ceux qui estiment que la liberté n'est pas un mot et qui, en leur âme et conscience, refusent de se désintéresser de ce qui est humain. Il importe que les conséquences d'une pareille protestation ne se perdent pas dans les sables de la bureaucratie coloniale.

215-XVII-11

FÉLICIEN CHALLAYE

*(Europe, n° 72, 15 décembre 1928, pp. 557-65)*

Normalien, Félicien Challaye (1875-1964) a été le condisciple et l'ami de Péguy et a fait partie de l'équipe des *Cahiers de la Quinzaine* (v. sa *Correspondance avec Péguy, Feuillet de l'Ami Charles Péguy* n° 131, 1967, et son *Péguy socialiste*, Paris : Amiot-Dumont, 1954). Socialiste, pacifiste, «très certainement un honnête homme», selon le joli mot d'Henri Guillemin (*Charles Péguy*, Paris : Seuil, 1981, p. 507), il fit deux voyages autour du monde (1899-1900 et 1900-1901) qui lui permirent d'observer les différents types de régimes coloniaux. Il fut un des militants les plus actifs de l'anticolonialisme. C'est à lui que Gide envoya, le 7 juillet 1932, son adhésion au Comité d'initiation du *Congrès mondial contre la Guerre* qui se tint à Amsterdam les 27-29 août suivant (v. *Littérature engagée*, pp. 14-6). Une quinzaine de lettres de Challaye à Gide, encore inédites, sont conservées à la Bibliothèque Doucet.

#### *Quelques documents récents sur la colonisation*

La colonisation n'est pas, en dépit de ce que soutiennent certains de ses défenseurs, une entreprise généreuse, civilisatrice, humanitaire : c'est, essentiellement, une institution d'origine militaire et d'ordre économique : par la violence, les peuples forts imposent leur domination à des peuples ou à des tribus faibles, afin d'exploiter leur puissance de travail et les richesses naturelles de leur sol ; ce qui enrichit quelques individus appartenant à la nation maîtresse.

Telle fut la conclusion de minutieuses enquêtes entreprises par la *Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté* dans son cours de vacances de Gland, en août-septembre 1927 : *Europe* a rendu compte de ces recherches.\*

La même conclusion sort de certains ouvrages récents qui, si différents soient-ils, peuvent être considérés comme d'importants documents sur notre colonisation : une étude historique, *Erreurs et brutalités coloniales*, par M. Victor Augagneur (Éditions Montaigne, 1927) ; un roman colonial, *Djouma chein de brousse*, par M. René Maran (Albin Michel, 1927) ; un récit de voyage en deux volumes, *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, par M. André Gide (Nouvelle Revue Française, 1927 et 1928).

[...]

Le *Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad* de M. André Gide pourraient être appréciés comme des œuvres d'art, tant on y admire une vibrante sensibilité à la beauté des êtres et des choses, tant on y savoure le choix des détails, toujours piquants ou pittoresques, un style d'une sobre discrétion, de la plus

\* Numéro du 15 avril 1928.

élégante simplicité, une parfaite adaptation de la forme et du fond : il y a des pages assombries et voilées comme certains paysages congolais, et d'autres étincelantes de lumière ; des mots qui dessèchent la gorge et d'autres qui la rafraîchissent. On peut, d'ailleurs, dire de ces livres ce que M. André Gide écrit lui-même d'une œuvre du cher Conrad, auquel ces *Carnets de route* sont dédiés : «C'est seulement après avoir vu le pays dont il parle que j'en sens toute l'excellence» (II, p. 107).

Mais, en cette chronique, on se bornera à considérer ces deux livres comme des documents sur la colonisation.

M. André Gide part, en 1925, pour le Centre africain avec le désir de goûter cette «sorte d'adoration confuse» qu'inspirent de beaux paysages : «Groupes d'arbres si beaux, si grands, si nobles, qu'on se dit : c'est là ce que je suis venu voir» (II, p. 194). Mais sa curiosité, constamment éveil (du moins jusqu'aux toutes dernières étapes, particulièrement lassantes, du voyage) ne s'applique pas seulement aux plantes et aux animaux, aux fleurs et aux insectes, elle se tourne aussi vers les indigènes, vers leurs mœurs et leurs sentiments. M. André Gide ne peut pas ne pas constater la misère des Congolais ; il ne peut pas rester sourd à leurs plaintes. Avec une véritable stupeur, il découvre la cruelle situation faite aux noirs par les exigences des blancs.

Il écrit dans son journal : «Désormais une immense plainte m'habite ; je sais des choses dont je ne puis pas prendre mon parti» (I, p. 96). Alors il se persuade qu'il est «venu dans le pays pour défendre les intérêts des indigènes».

Il apporte un témoignage d'autant plus saisissant que nul ne peut contester l'absolue indépendance de ce grand écrivain, ni son audacieuse sincérité, ni son merveilleux don d'observation aiguë.

Il nous fait connaître dans ses deux livres, et dans un article de la *Revue de Paris* reproduit en appendice à la fin du second ouvrage (II, p. 225 et suiv.), les méfaits des grandes compagnies concessionnaires. Il rappelle à ce propos un mot de l'ancien gouverneur général M. Augagneur : quand les compagnies concessionnaires quitteront le pays, «l'Afrique sera un peu moins riche qu'avant leur venue» (I, p. 78, note 2).

Surtout M. André Gide nous révèle la misère des indigènes dans les régions occupées par la *Compagnie forestière Sangha-Oubangui*. Celle-ci paie un franc ou un franc cinquante le kilo de caoutchouc qu'elle s'était engagée à payer deux francs et qui vaut dix à douze francs dans les régions de commerce libre. Et certains villages sont abandonnés, parce que tous les hommes sont en train de récolter, au loin, dans la forêt, pendant des semaines, le caoutchouc exigé par la compagnie.

Citons quelques-uns des faits précis relevés par M. André Gide.

Un jour, il rencontre un groupe de femmes occupées à la réfection d'une route qui sert seulement au passage de l'automobile menant, une fois par mois, au marché de Bambio, le représentant de la *Forestièrè*, accompagné de l'administrateur :

Ce pauvre bétail ruisselait sous l'averse. Nombre d'entre elles allaitaient tout en travaillant. Tous les vingt mètres environ, aux côtés de la route, un vaste trou, profond de trois mètres le plus souvent ; c'est de là que, *sans outils appropriés*, ces misérables travailleuses avaient extrait la terre sablonneuse pour les remblais. Il était arrivé plus d'une fois que le sol sans consistance s'effondrât, ensevelissant les femmes et les enfants qui travaillaient au fond du trou. Ceci nous fut redit par plusieurs. Travaillant le plus souvent trop loin de leur village pour pouvoir y retourner le soir, ces femmes se sont construit dans la forêt des huttes provisoires, perméables abris de branches et de roseaux. Nous avons appris que le milicien qui les surveille les avait fait travailler toute la nuit pour réparer les dégâts d'un récent orage et permettre notre passage. (I, p. 89).

Une nuit, un indigène pénètre dans la case où repose M. André Gide. C'est un chef, Samba N'Goto, qui vient lui signaler les violences de l'administrateur, un nommé Pacha, qui sert jusqu'au crime les intérêts de la *Forestièrè*. Un autre chef, le chef de Bambio, confirme ces dires. Il raconta le « bal » du dernier marché de Boda :

« A Bambio, le 8 septembre, dix récolteurs de caoutchouc (vingt, disent les renseignements complémentaires) de l'équipe de Goundi, travaillant pour la *Compagnie Forestièrè*, pour n'avoir pas apporté de caoutchouc le mois précédent (mais, ce mois-ci, ils apportaient double récolte, de 40 à 50 kilogrammes) — furent condamnés à tourner autour de la factorerie sous un soleil de plomb et porteurs de poutres de bois très pesantes. Des gardes, s'ils tombaient, les relevaient à coups de chicotte.

« Le "bal", commencé dès huit heures, dura tout le long du jour sous les yeux de MM. Pacha et Maudurier, agent de la *Forestièrè*. Vers onze heures, le nommé Malongué, de Bagourma, tomba pour ne plus se relever. On en avertit M. Pacha, qui dit simplement : "Je m'en f..." et fit continuer le "bal". Tout ceci se passait en présence des habitants de Bambio rassemblés et de tous les chefs des villages voisins venus pour le marché. <sup>1</sup> »

« Le chef nous parle encore du régime de la prison de Boda, de la détresse des indigènes, de leur exode vers une moins maudite contrée...

« Et certes je m'indigne contre Pacha, mais le rôle de la *Compagnie Forestièrè*, plus secret, m'apparaît ici bien autrement grave. Car enfin, elle n'ignorait rien (je veux dire les représentants de ladite). C'est elle (ou ses agents) qui profitait de cet état de choses. Ses agents approuvaient Pacha, l'encourageaient, avaient avec lui partie liée. C'est sur leur demande que Pacha jetait arbitrairement en prison les indigènes de rendement insuffisant, etc... » (I, pp. 92-93).

Dans le journal d'un blanc habitant la région, M. André Gide lit, sur les crimes de l'administrateur Pacha, ces lignes terrifiantes :

« M. Pacha annonce qu'il a terminé ses répressions chez les Bayas des environs de Boda. Il estime (de son aveu) le nombre des tués à un millier de tout âge et des deux sexes.

1. Ils ont tous été frappés d'une amende égale au prix de leur travail. Par conséquent, ils ont travaillé deux mois pour rien. L'un d'eux, qui a voulu « causer », a été en outre frappé d'un mois de prison.

Les gardes et les partisans étaient obligés, pour justifier leurs faits de guerre, d'apporter au "Commandant" les oreilles et parties génitales des victimes : les villages étaient brûlés, les plantations arrachées. L'origine de cette affaire remonte au mois de juillet 1924.

«Les indigènes de la région ne voulaient plus faire de caoutchouc. L'administrateur de l'époque, M. Bouquet, envoie quatre miliciens, accompagnés d'un sergent indigène, pour contraindre les gens au travail. D'où bagarre. Un milicien tire. A ce moment les miliciens sont enveloppés par les indigènes qui les ligotent. Ils sont tués vingt-quatre heures plus tard par quelques exaltés, peu nombreux, et qu'il aurait suffi d'arrêter pour liquider l'affaire. Au lieu de quoi on attendit l'arrivée de Pacha, au début de 1925, qui commença les répressions avec une sauvagerie terrible.

«La cause de tout cela, c'est la C.F.S.O. (Compagnie Forestière Sangha Oubagui) qui, avec son monopole du caoutchouc et avec la complicité de l'administration locale, réduit tous les indigènes à un dur esclavage.» (I, p. 93, note 1).

En appendice à son second volume, M. André Gide publie d'importants documents sur la question des grandes Compagnies concessionnaires, notamment la réponse de M. J. Weber, directeur de la *Compagnie forestière Sangha-Oubangui*, et ses observations sur cette réponse. En cette polémique (est-il nécessaire de le dire ?) c'est incontestablement M. André Gide qui l'emporte.

Il a même la charité de ne pas rappeler que M. Weber était, jadis, au Ministère des Colonies, chargé de contrôler les Compagnies concessionnaires, et qu'il a quitté ce poste pour passer au service de l'une d'elles, en une fonction grossièrement rétribuée. Cette trahison — que la loi devrait interdire ou châtier — enlève autant d'autorité morale à M. Weber que le désintéressement de M. André Gide ajoute de valeur à son témoignage.

Que de faits et d'idées seraient encore à retenir, de ces précieux livres ! L'historien de la colonisation pourrait comparer à ce qu'écrit M. Léon Werth, dans son livre *Cochinchine*, des blancs de là-bas, ce qu'écrit M. André Gide des coloniaux du Congo, de leur grossièreté (II, p. 197), de leur sottise (II, p. 110) : «Moins le blanc est intelligent, plus le noir lui paraît bête» (I, p. 21). M. Gide a rencontré, aussi, bien des noirs corrompus par l'influence étrangère (II, p. 195). Mais il a apprécié avec la plus compréhensive sympathie les vrais primitifs. Certains de ses porteurs lui ont paru «admirables» (II, p. 155). Les pages consacrées par lui à la séparation d'avec un de ces noirs, Adoum, sont merveilleuses d'émotion : «Tant de dévouement, d'humble noblesse, d'enfantin désir de bien faire, tant de possibilité d'amour, qui ne rencontrent le plus souvent que rebuffades... A travers lui, je sens toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée, dont nous avons mal su comprendre la beauté, la valeur..., que je voudrais pouvoir ne plus quitter» (II, p. 108). Et M. André Gide dénonce «cet abominable crime, de repousser, d'empêcher l'amour» (II, p. 111).

M. André Gide, en témoin précis, évite de généraliser. Même il avoue son désir «de ne point fournir des armes aux partis extrêmes» (II, p. 247). Cepen-

dant il n'est pas interdit à l'historien de la colonisation de confronter son témoignage avec celui d'autres spectateurs désintéressés, et d'en tirer, alors, des conclusions plus générales.

Tant que le régime des grandes Compagnies concessionnaires sera maintenu dans l'Afrique Équatoriale Française, la situation des indigènes sera comparable à celle des anciens esclaves, pire même sous certains rapports. Car un maître d'esclaves ne faisait pas jadis, comme le font parfois, pour l'exemple, les concessionnaires, massacrer son bétail humain.

Et le cas de l'Afrique Équatoriale Française peut être considéré comme un cas typique : il découvre les tendances profondes de la colonisation blanche, en révélant ce qu'elle devient quand elle échappe au contrôle de l'opinion publique métropolitaine, et surtout quand elle ne reconte pas la résistance d'indigènes qui ne se laissent point écraser.

216-XVII-12

ALBERT THIBAUDET

(*L'Europe Nouvelle*, n° 499, 3 septembr : 1927, pp. 1156-7)

Voici le huitième article d'Albert Thibaudet qui est reproduit dans nos «Dossiers de presse» (v. ses articles sur *Les Faux-Monnayeurs*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *La Symphonie pastorale*, *OEdipe*, *L'École des Femmes* et *Si le grain ne meurt*, dans les n°s 26, 35, 41, 43, 46 et 50 du BAAG). C'est déjà dans l'hebdomadaire *L'Europe Nouvelle* que, en 1926, Thibaudet avait rendu compte des *Faux-Monnayeurs* (v. BAAG n° 26, p. 19).

#### *André Gide au Congo*

*«... Voyage occupé, intéressant, plein, dont les carnets, avec leur grande coulée de fleuve, un peu indistinct et basardeux, nous rendent fort bien l'abondance.»*

Dans un article récent, il m'est arrivé de douter qu'il y eût en André Gide un sentiment vivace de l'État, à la manière de celui qui fait un des ressorts de Barrès et de Maurras. J'exagérerais peut-être un peu, et il faudrait revenir là-dessus. M. Paul Souday, à une époque où il professait pour Gide des sentiments peut-être plus amicaux qu'aujourd'hui, le louait fort de ses *Souvenirs de la Cour d'assises*. (J'extrais ces lignes de son récent volume sur *André Gide*.) *«Non seulement, dit M. Souday, il ne s'efforça point comme tant d'autres d'éviter ces fonctions encombrantes (celles de juré), mais il les remplit avec une patience et une conscience admirables. Il ne chercha même pas, dans ces spectacles, de simples thèmes littéraires, des sujets à traiter, des figures à saisir sur le vif, mais il y apporta un beau zèle humanitaire et social ; il en retira des opinions sur les réformes possibles de nos institutions judiciaires.*

*Ce lettré subtil et volontiers hermétique, souvent accusé de coupable dilettantisme par des censeurs un peu lourds, révéla en cette occasion une âme citoyenne.*» Cette citation servira peut-être à mettre au point ma notation un peu absolue, dont je n'abandonne d'ailleurs pas le fonds.

Cette âme citoyenne, que M. Souday a vue avec perspicacité en André Gide, celui-ci paraît l'avoir emportée avec lui dans son voyage au Congo, dont il publie, en un volume d'une lecture attachante, les carnets de route.<sup>1</sup> Pourquoi est-il allé au Congo ? Il n'en sait rien. Simplement, il a réalisé un rêve de jeunesse. Ce voyage lui a été imposé par une sorte de fatalité inéluctable, comme tous les événements importants de sa vie. Et, entre parenthèses, dans cette fatalité inéluctable, un philosophe reconnaîtra peut-être, malgré la contradiction des termes, quelque analogie avec ces actes libres, rares dans l'existence, sans motif déterminé, mais où donne vraiment l'être tout entier, et dont Renouvier, puis Bergson, dans leurs théories de la liberté, font les moments décisifs de l'être humain. Notons, d'ailleurs, que l'attention de Gide a toujours été attirée de ce côté, vers ces profondeurs de la vie intérieure, où se déclenche ce qu'il appelle ou ce qu'il appelait l'acte gratuit. (Bien entendu, soucieux de se renouveler, il n'en parle aujourd'hui pas plus que l'abbé Bremond ne reparlerait de la poésie pure.) Il est regrettable que les professeurs de philosophie de Gide l'aient dégoûté, pour la vie, de la pensée philosophique sous sa forme continue et technique.

Mais s'il a emporté du lycée Henri IV le dégoût de la philosophie, il a gardé de son enfance le goût passionné de l'histoire naturelle. Il ressemble, en ce point comme en beaucoup d'autres, à Rousseau. L'herbier et la collection de papillons continuent, la seconde tout au moins, à jouer un grand rôle dans ses occupations. Le voyage au Congo réalise un peu le rêve d'un jeune naturaliste, et les carnets de route nous donnent d'abondants détails sur la chasse aux papillons qui alternait, pour Gide et son compagnon, avec la prise de films.

Ce fut donc un voyage occupé, intéressant et plein, dont les carnets avec leur grande coulée de fleuve un peu indistinct et hasardeux nous rendent fort bien l'abondance. Mais Gide y a porté aussi, et en a rapporté, un peu de cette âme citoyenne que lui reconnaissait M. Souday. Il s'est intéressé aux noirs de notre colonie, comme à des compatriotes. Il s'est fait aimer d'eux. Il s'est indigné contre les sévices ou l'exploitation dont il les voyait victimes. Depuis son retour, il s'est institué généreusement leur avocat, un peu à la manière dont, pendant sa session de cour d'assises, il figurait sur son banc le juré-avocat. Ses souvenirs, ses relations, ses accusations ont été discutés, combattus, et il est certain que la mise en valeur d'une colonie ne s'est jamais effectuée

1. Editions de la N.R.F..

sans que le blanc fût obligé de commander avec une précision, une dureté, un arbitraire qui ne sauraient guère être complètement évités. Et puis le séjour aux colonies n'attire pas seulement, n'attire pas surtout les philanthropes et les bienfaiteurs de l'indigène. Le sous-officier et le marchand de caoutchouc ne sauraient, sans utopie, être considérés sous le même angle que les missionnaires. Les uns compensent peut-être les autres. Ajoutons à ces « uns » les voyageurs indépendants comme André Gide. Essayons de nous accommoder au moindre mal et d'accommoder l'indigène aux nécessités souvent dures de ce qu'on appelle la civilisation, en utilisant les précieux services de contrôleurs aussi désintéressés que Gide.

Les lecteurs de Gide ont été souvent frappés de l'importance qu'il attachait à prendre le contre-pied ou à se sentir au contre-pied de Barrès. Mais rien de plus analogue que les contraires. Entre la carrière de Barrès et la carrière de Gide on remarque souvent un parallélisme dont le voyage au Congo nous permet de nous rendre compte sur un point particulier.

Devant ce voyage de Gide en Afrique, je songe au voyage de Barrès en Orient, dont les notes de route, très rédigées, parurent le jour de sa mort. Comme le voyage de Gide, c'était une pensée de jeunesse longtemps différée par les habitudes utiles de la vie, et réalisée dans l'âge mûr. « *Je refuse la mort*, avait dit Barrès il y a une quinzaine d'années, *avant de m'être soumis aux cités reines de l'Orient.* »

C'est à des terres historiques, chargées de mémoire, que Barrès entendait se soumettre pour rêver, penser, écrire. Il a dit plusieurs fois que les terres sans histoire, sans antiquité, sans monuments, lui paraissaient insipides. Le voyage dans l'espace, il ne le concevait guère que comme un symbole et un excitateur du voyage dans la durée. Le voyage d'Orient réalisait pour lui le rêve du jeune Français classique, cultivé, dont Barrès a écrit la biographie ou plutôt l'autobiographie, dans les pages des *Déracinés* qui concernent François Sturel et ses amours avec Mme Aravian.

Ces terres chargées d'histoire, elles parlent peu à Gide. Le livre où il a exprimé toute son idée du voyage, c'est celui des *Nourritures terrestres*. A la terre, il ne demande que la nourriture présente, quotidienne, comme celle des oiseaux du ciel et des lis des champs dans l'Évangile. L'humanité pure, les êtres connus pour eux-mêmes et non pour la race et la tradition qu'ils représentent, les vivants comme vivants et non comme délégués des morts, voilà la matière et le but de son voyage. Le seul pays qui, autrefois, lui ait fourni la substance originale d'une œuvre, ce n'est ni l'Italie ni l'Espagne des romantiques et de Barrès, ni la Grèce qui l'a intéressé encore moins que Barrès. C'est l'Algérie, et je vous assure bien qu'il n'a jamais songé à la penser comme Louis

Bertrand, sous la forme d'une continuité romaine. Cette Algérie, il la prolonge aujourd'hui dans son œuvre, comme elle est prolongée sur la carte, à travers le désert, par la nature tropicale. Il a fait de l'Afrique son domaine. Il lui a demandé non seulement des tableaux de la nature, mais une idée de l'homme.

Comme Gide, Barrès a voulu qu'une cause humaine, générale, tirât profit de son voyage. *L'Enquête aux pays du Levant* de Barrès n'était pas seulement donnée par lui comme un rêve d'écrivain et de poète sur l'Orient, mais comme une besogne pratique, une enquête de parlementaire sur l'influence de la France là-bas et les ouvriers de cette influence, les congrégations enseignantes. Gide a ressenti en Afrique des sentiments de philanthrope plutôt que de patriote. Et notons, pour ajouter une nouvelle touche à notre parallèle, que l'enquête de Barrès est dédiée à M. l'abbé Bremond, et le *Voyage au Congo* à la mémoire de Joseph Conrad. Et, malgré ces divergences, ces oppositions riches et bienfaisantes, voyons chez l'un et chez l'autre le souci du travail utile ; à travers le plaisir du voyage, reconnaissons l'âme citoyenne.

Ces parallélismes entre Barrès et Gide ne s'arrêteraient pas à leur mode de voyager et de penser le voyage. On pourrait les suivre sur d'autres terrains.

Les mémoires de Gide et les mémoires de Barrès, si ces derniers eussent été achevés et eussent pu correspondre à *Si le grain ne meurt*, nous eussent fourni une opposition analogue : la vieille opposition, ou plutôt la vieille différence dialectale entre Rousseau et Chateaubriand, entre les *Confessions* passionnées et les somptueux *Mémoires d'outre-tombe*, entre les seuls orages de la vie intérieure et privée et les grandes tragédies de la vie publique sur les scènes historiques.

*Les Faux-Monnayeurs* et *Les Déracinés* nous induiraient en des réflexions analogues. Barrès et Gide se sont proposé également ce but excellent de prendre pour sujet d'un roman touffu, qui fût un vrai roman, techniquement et même laborieusement construit, une équipe de jeunes gens ou d'adolescents en lesquels ils ramenaient plus ou moins, au fond du filet jeté dans leur passé, bien des lambeaux d'eux-mêmes. Mais, chez Barrès, cette équipe est une équipe cohérente, avec une armature idéologique, celle de la terre et des morts, une thèse un peu empruntée à Taine, à prouver, et le désir de coopérer à une réforme politique, de servir le parti politique et social dans les rangs duquel il militait et vivait. Dans *Les Faux-Monnayeurs*, la recherche est tout autre. Nous sommes dans le monde de l'incertain, du délicat, du gratuit. Les adolescents, dont Gide essaye le portrait mouvant, jamais terminé, ne sont pas mobilisés pour un but littéraire et politique, ils sont laissés à eux-mêmes, étudiés pour eux-mêmes, avec une curiosité pure (et aussi des curiosités impures) de naturaliste et de romancier.

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

**autographes** ■ Relevé par notre amie Florence Callu dans de récents catalogues de marchands d'autographes :

L.a.s. à Paternie Berrichon, Cuverville, 19 janvier, s.d., 3 pp. in-8. Ne peut intervenir en faveur de Mme et Mlle B... «*en les recommandant, car c'est précisément notre façon de secourir qui a été prise à grief par la nouvelle œuvre et a amené la dissolution du Foyer. Les Américains etc... qui dirigent (fort bien j'en suis sûr, mais différemment) celle-ci, entendent se rendre compte par eux-mêmes de l'intérêt que présentent les réfugiés à secourir...*» Il espère voir bientôt paraître le livre de Mme Berrichon. (Cat. libr. de l'Abbaye n° 276, juin 1984, n° 206, 2400 F.)

Lettre à un rédacteur ou à un éditeur, Cuverville, s.d., 1 p. in-8. «*Oui, Claudel m'avait parlé de ses projets, et je l'ai vu ces jours derniers qui venait de causer avec vous, très sensible à votre complaisance si cordiale — qui ne m'a pas surpris.*» (Vente J.A. Stargardt, cat. n° 631, Marburg, 19-20 juin 1984, n° 136, estim. DM 200.)

L.a.s. à Francis Jammes (?), s.l.n.d. [mi-juin 1909], 1 p. 1/2 in-8. «*Sais-tu si Claudel revient. j'ai à lui écrire et ne sais où adresser ma lettre ; la longue et admirable lettre de lui que j'ai reçue il y a quelques jours à propos de ma Porte étroite ne parle plus de départ.*» On y a joint une lettre de Madeleine Gide, du 19 août 1900, à Francis Jammes, 4 pp. in-8, le remerciant de sa dernière œuvre (*Clara d'Ellébeuse* ?). (Cat. libr. Les Argonautes, mai 1984, n° 62, 1500 F.)

4 l.s. dont 3 autogr. à Fred Uhler. Cabris, 17 février et 18 juin 1941 ; Paris, 10 et 14 mars 1941. 4 pp. in-8. Au sujet d'un projet d'édition : «*Et vous habitez Neuchâtel, une ville qui m'est chère entre toutes...*» Y est jointe une photode Gide, signée de Guillers, avec envoi autogr. : «*Pour Fred Uhler, un peu confus de ne trouver rien de mieux à vous offrir que ce reflet de moi-même, mais de tout cœur. Neuchâtel. Noël 1947. André Gide.*» (Cat. Vente aux ench., Genève, Hôtel des Bergues, 27 novembre 1983, n° 292.)

Lettre et carte post. s., Cuverville, 7 octobre 1933, 1 p. in-4, et Vittel, 9 juillet, à l'écrivain Wolfgang Schnediz, à Salzbourg. [Lettre :] «*... Je n'ai tra-*

duit de Rilke que quelques pages de ses Cahiers... Mais je n'ai rien écrit, pas un seul article, au sujet de Rilke ou de ses poèmes, malgré la vive amitié que j'avais pour lui...» (Cat. J.A. Stargardt, Vente des 29 et 30 nov. 1983, «im grossen Sitzungssaal des Marburger Rathauses», n° 123, est. DM 300.)

L.a.s. à Jean Cocteau, 11 mars 1945, 1 p. 1/2 in-8. Gide écrit d'Alger son impatience de revoir Cocteau «non changé assurément, sinon pour ce qu'il ne reste en nous, du passé, rien qu'une vive affection». Il regrettait en Afrique du Nord de ne pouvoir se procurer les livres de Cocteau. (Cat. Vente Hôtel Drouot, 16 mars 1984, expert Mme Vidal-Mégret, n° 51.)

L.a. à Franz Blei, Paris, 6 février 1928, 3/4 p. in-8 (fragment). «L'affaire est peut-être un peu plus compliquée que vous ne le croyez, car j'ai partie liée avec mes éditeurs français et ne puis traiter qu'en accord avec eux.» (Cat. J.A. Stargardt 631, vente des 19-20 juin 1984, n° 135, est. DM 200.)

L. dact. s. à un jeune écrivain, Paris, 12 février 1935, 1 p. in-4, en-tête gravé «1 bis rue Vaneau, VII<sup>e</sup>». Refuse d'écrire la préface demandée : «Malgré mon meilleur vouloir, j'ai dû prendre le parti de la refuser systématiquement et toujours, quelque [sic] soient les mérites du livre proposé. Il me faut vous avouer que je n'ai pas encore trouvé le temps de prendre connaissance de Tortusson (requis par des soins urgents, et en particulier une visite dans le Boringe belge dont je ne suis rentré qu'avant-hier, trouvant ici une grande accumulation de courrier, d'épreuves à corriger, de besogne de toute sorte qui me laisse bien peu de loisirs pour prendre connaissance des livres et des manuscrits que l'on m'envoie).» On y a joint une enveloppe de la main de Gide adressée à MM. Henri Guilbeaux et Jacques Reboul, aux bureaux du *Gil Blas*. (Cat. Saffroy, déc. 1983, n° 1499, 800 F.) [Cf. BAAG 29, p. 55.]

L.a.s. à Guégan, Cuverville, 8 novembre 1924, 2 pp. in-8. La lettre de Guégan lui «a fait le plus grand plaisir. Vous m'y dites déjà ce que j'espérais qu'on me dirait plus tard. (Le "me" ci-dessus est même de trop.) Et vous avez rudement bien fait de m'envoyer votre *Enfant* à la conque... Je pensais simplement jeter les yeux sur votre livre ; mais d'abord la sûreté du rythme de vos pièces de vers de 13 pieds m'a retenu. Puis les sonnets ont passé, l'un après l'autre... Mais ici je deviens mauvais juge... Dès qu'on me parle de nègres, de tam-tam et de bamboulas, je perds tout sens critique.» (Cat. 49 libr.-galerie Jean-Jacques Faure, Genève, 1984, n° 921, 300 FS.) [Cf. BAAG 57, p. 101, où citation plus courte.]

■ Signalées par notre ami Akio Yoshii :

L.a.s., Roquebrune-Cap-Martin, 20 novembre 1935, 2 pp. in-4, trous de classeur. Très malade, André Gide se voit dans la triste obligation de renoncer au travail qu'il avait entrepris pour son correspondant... «Mieux vaut ne point prolonger inespérément votre attente. Je fais de grands efforts : rien ne

vient. Ou plutôt : j'écris maintes pages, mais que je déchire aussitôt...» Quelques jours à se reposer sur une chaise-longue n'ont pas suffi à le rétablir. Les malaises cardiaques continuent et il ne les met pas uniquement sur le compte de la fatigue. «J'aurais voulu vous satisfaire ; croyez-le, je vous prie, et que mes regrets d'y manquer sont sincères. C'est aussi que j'aurais voulu vous donner de l'excellent ; et c'est hélas ! au-dessus de mes forces [...], comprenez que je m'en désole.» (Cat. 279, déc. 1984, de la Libr. de l'Abbaye, Paris, n° 173, 1300 F.)

Carte postale a.s. à Pierre Abraham, Roquebrune, 26 novembre 1935, adresse, timbre, marques postales, trous de classeur. «... Vifs regrets, n'étant pas à Paris, de ne pouvoir être des vôtres demain...» La carte postale (sépia) représente une vue générale de Roquebrune. (Même cat., n° 174, 670 F.)

L.s. à Bréal, Paris, 30 janvier 1929, 1 p. in-4. Recommandation pour un jeune homme qui lui semble «parfaitement qualifié». Gide a ajouté de sa main : «Je viens d'entendre le Schubert. Excellent, offert à Élisabeth aussitôt. Merci !» (Cat. hiver 1984-85 Libr. Les Neuf Muses, Paris, n° 99, 600 F.)

L.s. à Bréal, Cuverville, 10 décembre 1926, 1 p. in-4. Belle lettre sur André Chénier : «Je fouille le volume avec des yeux de flamme...» (Cat. même libr., s.d., 1984, n° 150, 450 F.) [Cf. BAAG 53, p. 145.]

L.a.s. à Bréal, La Souco, 23 avril 1924, 1 p. in-4. Il attend son ami Jean Schlumberger, retardé par la mauvaise santé de sa femme. (Même cat., n° 151, 600 F.) [Cf. BAAG 49, p. 103.]

(M. Akio Yoshii nous signale également, dans le catalogue 19 de la Librairie Henner (Paris), 1984, un ex. sur Hollande de l'éd. or. de *Paludes*, avec cette dédicace à Barrès : «à Maurice Barrès, / s'il lui plaît, / en cordial hommage, / André Gide. / Sit Tityrus Orpheus. / Virgile.» (4500 F), ainsi que, au cat. 20, 1984, de la même librairie, n° 20, le seul ex. connu sur vergé de Hollande, avec signature autogr. de Gide sur la page de titre, de l'«éd. or.» — inconnue de tous les bibliographes de Gide — du *Voyage sur l'Océan pathétique* (première partie du *Voyage d'Urien*), tirage à part du numéro de mai-juin 1892 de *La Wallonie*, pet. in-8 br., couv. parchemin illustré et imprimé (9500 F.).)

■ Au cat. n° 20, novembre 1984, de la librairie de l'Échiquier (Paris), n° 40 : L.a.s. à Monsieur Challaye, s.l., 20 février 1927, 1 p. grand in-8. «Votre aimable lettre m'attend [sic] à l'instant. Entendu pour jeudi prochain, et je me réjouis vivement de cette rencontre. Madame de Lestrangé doit vous écrire de son côté...» (450 F.) [Cf. BAAG 43, p. 104, où extrait plus court et sans identification du destinataire.]

*textes de Gide* UNE TRADUCTION ALBANAISE. — Nous avons reçu l'édition, publiée en Yougoslavie, d'une traduction *albanaise* des *Faux-Monnayeurs* : Andre Zhidë, *Prerësit e parave të rreme*. Përktheu nga frëngjishtja Ymer Jaka. Prishtinë : Rilindja, 1982. Dans le volume (broché, 20 x 12 cm, 419 pp., couv. de Enver Sylejmani, 120 din., tiré à 2000 ex.), paru dans la «Biblioteka Atlas» dirigé par Ali Podrimja, le texte du roman (pp. 5-412) est suivi d'une notice sur Gide («Psthënie», pp. 413-8) signée du traducteur.

UNE CORRESPONDANCE INÉDITE. — La dernière livraison du *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier* (n° 34, 3<sup>e</sup> trim. 1984) est tout entière consacrée à l'édition d'un ensemble passionnant (et passionné) : les 43 lettres inédites qui constituent la *Correspondance André Gide — Isabelle Rivière (1914-1932)*, présentée et annotée par notre ami Stuart Barr (avec de nombreuses citations d'autres correspondances inédites, dont celle de Gide avec Jacques Rivière, dont Stuart Barr achève de préparer l'édition qu'avait entreprise Kevin O'Neill). Comme le souligne très justement Alain Rivière dans sa préface, ces lettres «jettent tout d'abord une lumière très vive sur la crise religieuse que Gide subit en 1916 et sur son attitude ultérieure envers le

UN DÉBAT PASSIONNÉ

ANDRÉ GIDE — ISABELLE RIVIÈRE

CORRESPONDANCE

1914 - 1932

édition établie, présentée et annotée  
par

STUART BARR

*Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n° 34

Un vol. br., 21 x 14,5 cm, IV-78 pp., ill.

commandes à adresser, accompagnées d'un chèque de 45 FF par  
exemplaire, libellé à l'ordre de l'Association des Amis de Jacques  
Rivière et d'Alain-Fournier (CCP 23.8348.2 Paris),  
à l'AAJRAF, 31 rue Arthur Petit, F 78220 Viroflay.

catholicisme. Elles font ressortir aussi l'intérêt considérable qu'il portait à la littérature anglaise et en particulier son désir de traduire ou de faire traduire l'œuvre de Conrad pour le public français. Enfin, elles révèlent le rôle important joué par Isabelle Rivière auprès de son mari dans le travail qu'il accomplissait à *La NRF*... Tous les Amis d'André Gide tiendront à lire ce livre et à le posséder dans leur bibliothèque (v. l'annonce de la page précédente).

**livres sur Gide** De notre ami Zvi H. Levy (Hebrew University of Jerusalem), Jérôme «agonistes», *Les Structures dramatiques et les procédures narratives de «La Porte étroite»*, Paris : Libr. A.-G. Nizet, 1984, un vol. br., 21,5 x 14 cm, II-XIV-141 pp., livre qui reprend, remaniés, les deux articles publiés dans le *BAAAG*, n<sup>os</sup> 45 (pp. 53-73) et 46 (pp. 197-206). V. analyse critique dans les «Lectures gidiennes» du présent numéro.

Notre ami Akio Yoshii nous a signalé deux livres qui avaient échappé à nos précédents relevés bibliographiques :

Roger Cahn, *Der Diegetische Romancier im Werke von André Gide*, Zurich : Juris Druck Verlag, 1979, 177 pp.

Anne Lapidus Lerner, *Passing the Love of Women : A Study of Gide's Saül and its biblical roots*, Lanham : University Press of America, 1980, 140 po.. (De ces deux ouvrages, il sera rendu compte dans de prochaines «Lectures gidiennes».)

**livres, revues et journaux** Le vol. 12 des *Cahiers Paul Claudel*, paru en juillet dernier chez Gallimard, est l'édition (enfin) complète de la *Correspondance Paul Claudel - Jacques Rivière (1907-1924)*, publiée avec la longue et brillante préface d'Auguste Anglès que nous avons déjà signalée et des notes de notre ami Pierre de Gaulmyn (un vol. br., 20,5 x 14 cm, 407 pp., 150 F) : aux 61 lettres que contenait l'édition Plon de 1926 s'ajoutent ici 76 lettres inédites. De très nombreuses mentions de Gide. (Le 5 décembre dernier, aux Foyers de Culture de Lyon, une présentation du livre par P. de Gaulmyn a donné l'occasion à Claude Martin, au nom de l'association «Présence d'Auguste Anglès», d'évoquer chaleureusement la mémoire du grand universitaire lyonnais.)

On annonce la réédition chez Stock du livre de Jacques-Émile Blanche, *Mes Modèles. Souvenirs littéraires (Barrès, Hardy, Proust, James, Gide et Moore)*, originellement paru en 1929 et qui contient sa fameuse «Lettre ouverte à André Gide».

Publication, par les soins de Raymond Trousson aux Éd. de l'Université Libre de Bruxelles, des actes du colloque organisé le 22 octobre 1983, dans cette université, par la Société d'Étude des Lettres Françaises de Belgique sous

le titre *Les Relations littéraires franco-belges de 1890 à 1914* (un vol. br., 24 x 16 cm, 101 pp., 350 FB). Entre les six études ici rassemblées, on lira avec un intérêt particulier celles de nos amis Michel Décaudin («Bouhélier, Christian Beck et le Naturisme», pp. 31-9) et Victor Martin-Schmets («Le Naturisme en Belgique, de Vandeputte au congrès de *La Lutte*», pp. 65-76), qui intéressent fort l'histoire de Gide et de ses amis.

Au sommaire du n° 11, automne 1984, de la revue *Littératures* (Service des Publications de l'Université de Toulouse-Le Mirail, 56 rue du Taur, 31000 Toulouse), pp. 81-95, un article de notre ami Pierre Masson : «Politique du voyage chez André Gide» (et signalons, dans le même numéro, des articles de Pierre-Olivier Walzer sur Mallarmé et d'Antoine Fongaro sur Rimbaud).

Dans *Le Point final*, actes d'un colloque organisé à Clermont-Ferrand, présentés par Alain Montandon (Publications de la Faculté des Lettres de Clermont II), pp. 155-68, une communication de Frantz Fabre : «Terminer *Paludes*».

COMPTES RENDUS. — Par notre ami Emanuele Kanceff, dans les *Studi Francesi*, fasc. 83, mai-août 1984, pp. 395-6, de la *Correspondance Gide-Alibert*, de *Symbolisme et invention formelle dans les premiers écrits d'André Gide* de Christian Angelet, et du n° 60 du BAAG.

Par notre ami Daniel Moutote, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, LXXXIV<sup>e</sup> année, n° 5, sept.-oct. 1984, pp. 817-8, du livre précité de Chr. Angelet.

PALUDES ? D'APRÈS ANDRÉ GIDE... — Comme devait l'«annoncer» le dernier BAAG (mais le feuillet qui y était inséré n'a malheureusement eu qu'un intérêt rétrospectif pour nos lecteurs, l'impression de ce numéro ayant subi un énorme retard, dû à l'encombrement de l'Imprimerie de l'Université Lyon II...), les comédiens du Théâtre Populaire de Lorraine ont repris l'adaptation scénique de *Paludes* qu'ils avaient créée en avril 1982 à Caen, avec le succès que l'on sait : 7 représentations au Théâtre municipal de Thionville en octobre, 15 au Théâtre 71 de Malakoff en novembre et 10 au Théâtre de l'Île du Saulcy à Metz en décembre. Les représentations de Malakoff ont retenu l'attention de la grande presse parisienne, et nous avons notamment remarqué les articles de Michel Cournot, dans *Le Monde* du 16 novembre, titré sur quatre colonnes : «Ce que vous perdez à ne pas lire Gide !», et de Jean-Pierre Thibaudat, une pleine page dans *Libération* du 16 novembre, en forme d'aimable pastiche : «Qu'est-ce que je fais ? J'écris la critique de *Paludes*» (suivi d'un encadré [que nous n'avions ni sollicité ni suggéré !] sur l'AAAG, qui nous a valu quelques adhésions...). Citons quelques lignes de Michel Cournot :

Tout ce qui remet André Gide «sur le tapis» est bon à prendre. En effet, il est inutile de se cacher que toute une tranche d'âge, aujourd'hui, ne le lit absolument pas. Des femmes et des hommes, âgés d'un peu moins ou d'un peu plus de vingt-cinq ans, étudiants,

artistes, acteurs, ou situés dans d'autres emplois, qui ont une vie de l'esprit, qui lisent un tas de choses, n'ont rien lu d'André Gide, et ne soupçonnent même pas que plusieurs livres de lui leur apporteraient beaucoup plus de vues, de libertés, de réflexions, que ce que, assez souvent, ils lisent.

Car André Gide, mort en 1951, a une jeunesse, une fraîcheur, une insolence, un franc-parler, une indépendance et une lucidité de point de vue sur beaucoup de données immédiates de nos vies, privées et sociales, qui sont tou à fait actuels, excitants, substantiels.

Ces dizaines de milliers de filles et de garçons qui lisent (et comme ils ont raison !) Kafka, ou Freud, ou par exemple Thomas Bernhard et Peter Handke, ne se doutent pas une seconde de ce qu'ils perdent à ne pas ouvrir tel ou tel livre d'André Gide [...].

Une anomalie, en passant, à propos du *Voyage au Congo* de Gide. André Gide, pendant ce voyage, était accompagné du cinéaste Marc Allégret, qui avait une caméra et de la pellicule. Il a tourné des milliers de mètres de film, et Marc Allégret, sous-estimé par les *Cahiers du Cinéma* et autres revues de ce genre, est l'un des plus grands cinéastes français. Des films comme *Fanny*, *Les Beaux Jours*, *Lac aux dames*, *Zouzou*, témoignent d'un art très personnel et fort. Or les bobines du film tourné par Marc Allégret au Congo et au Tchad, qui nous intéressent à trois titres — l'histoire coloniale, Gide, et Allégret —, vieillissent dans les réserves de la Cinémathèque française sans même avoir été l'objet d'un premier montage.

[...] cette adaptation de *Paludes* aura été l'occasion de saluer André Gide, un ami sûr, et puis, c'est souvent la même chose : à critiquer une soirée intelligente, belle, consciencieuse, comme celle-ci, on en oublierait de dire qu'elle surplombe de très haut des dizaines de pièces minables actuellement jouées à Paris.

(Signalons, à propos de *Voyage au Congo*, que notre ami Bernard Métayer, après avoir organisé la projection, le 15 mars prochain, d'*Avec André Gide* du même Allégret [détails dans le présent BAAG], multiplie ses efforts pour pouvoir organiser ensuite — en 1986 ? — celle de *Voyage au Congo*.)

**travaux en cours** Notre ami Daniel Durosay, maître-assistant à l'Université de Paris X (Nanterre), poursuit, sous la direction du Prof. Pierre Brunel (Sorbonne), la préparation de sa thèse pour le doctorat d'État ès Lettres : *Le Voyage au Congo, le vécu et le livre : six années d'apprentissage dans la vie d'André Gide (1925-1931)*. Ce travail a pour principaux objectifs l'établissement du texte, l'étude littéraire de la relation de voyage, et l'historique de la campagne politique issue des livres concernés.

Notre ami Jean Lefebvre (Heusenstamm, RFA) a entrepris une *Analyse d'«Isabelle»*, sous la direction du Prof. Raimund Theis, pour sa thèse de doctorat à l'Université de Duisbourg.

- ◆ **JENNY GRAF-BICHER : FUNKTION DER LEERSTELLE.** *Untersuchungen zur Kontextbildung im Roman am Beispiel von Les Filles de joie von Guy des Cars und Les Caves du Vatican von André Gide* (Munich : Wilhelm Fink Verlag, 1983, 335 pp.).

Cette étude sur la fonction des «blancs» tant dans le roman de Guy des Cars *Les Filles de joie* que dans *Les Caves du Vatican* est la forme livresque d'un «Doktorarbeit» sérieux, parfaitement documenté et à la limite entre l'histoire littéraire et la linguistique, même si elle penche plus vers cette dernière que ne l'affirme l'auteur.

Il est alors pour ainsi dire normal de retrouver dans ce travail certaines caractéristiques du «Doktorarbeit» qui contribuent à surcharger la composition même de l'ouvrage. Le long examen des diverses théories consacrées à la conception du «blanc» («Leerstelle») à l'intérieur de la «Textlinguistik», au passage «de la phrase au texte» (p. 13) chez Ewald Lang, au livre de Roland Harweg, *Pronomina und Textkonstitution*, à la «grille culturelle» chez Greimas (p. 21), retarde parfois l'approche directe des textes et le lecteur en arrive à se demander comment toutes ces théories peuvent en fin de compte s'assembler, se coordonner !...

Partant d'une définition du «blanc» comme d'un vide «qui sépare les "jalons" donnés dans les phrases» (p. 9) (le lecteur effectuant la synthèse entre les éléments ainsi séparés), l'auteur ne manque d'ailleurs pas d'enrichir ce concept et, à partir d'exemples bien choisis dans les deux œuvres étudiées, d'en arriver à offrir du blanc une vision plus complexe, celui-ci devenant, comme il est déjà indiqué à la page 35, un processus permettant l'interaction entre le lecteur et le texte («Interaktion von Leser und Text»). Le «blanc» est alors utilisé comme une grille servant à analyser «les stratégies textuelles différentes des deux romans» (p. 261).

En ce qui concerne plus précisément *Les Caves du Vatican*, Jenny Graf-Bicher distingue entre les «blancs» à l'intérieur même de la phrase et ceux qui résultent du passage d'une phrase à l'autre. Dans le premier cas, l'auteur constate que le lecteur, dans la réception de l'œuvre, est conduit à concevoir un double contexte : l'un au niveau de «l'histoire», l'autre au niveau du «discours» (p. 134). Ainsi l'unité de l'histoire résulte de «l'opposition transmise

sur le plan ironique entre la rigidité des normes sociales et philosophiques et la spontanéité non-conventionnelle de la pensée et du comportement» (p. 134). Dans le second cas, la «stratégie du blanc» (p. 255) aboutit à faire apparaître aux yeux du lecteur cette opposition présente au sein même de l'action (p. 257). Et «la sémantisation des "blancs" empêche de lire le roman comme un récit authentique» (p. 258).

Mais l'intérêt essentiel du travail ici présenté est d'analyser ces idées à partir d'exemples précis qui ne sont pas perdus à l'intérieur d'un texte théorique, mais, au contraire, en constitue la trame véritable. [ CLAUDE FOUART. ]

◆ *DIE SCHRIFTEN DER NEUEN CLUBS 1903-1914* (Textes présentés par Richard Shepperd. Hildesheim : Gerstenberg, 1983, 2 vol., 556 et 685 pp.).

L'affiche de la réunion qui eut lieu au *Neopathetisches Cabaret*, à Berlin, le 16 décembre 1911, est connue.<sup>1</sup> Mais il manquait jusqu'ici une étude sur ces clubs qui se multiplièrent à la fin de l'Empire allemand. Il ne s'agit point ici d'analyser dans ses détails l'intéressant ouvrage réalisé par Richard Shepperd, qui a rassemblé bien des textes sur ce phénomène littéraire. Ce qui importe en ce qui concerne André Gide, c'est justement le commentaire fourni par R. Shepperd au sujet de la réunion du 16 décembre 1911. Le premier texte lu à cette occasion avait été un passage des *Nourritures terrestres*, traduit par F. Abraham, un peintre qui prendra un peu plus tard le nom de Sulamith-Abraham (t. I, p. 539, note 44). Richard Shepperd constate par ailleurs que le choix des textes lus au Club correspondait à une certaine vision de la littérature : «la réalité, normalement acceptée, était éclairée d'une manière critique», et les exemples présentés mettaient en valeur une «réalité nouvelle s'opposant violemment aux principes des modèles habituels» (t. II, p. 537), cela étant valable tant pour *Les Nourritures terrestres* que pour le *Bebuquin* de Carl Einstein ou *Die Wupper* d'Else Lasker-Schüler. Dans tous ces textes se retrouve, selon Shepperd (t. II, p. 546), une même tendance : «un profond optimisme métaphysique» et un courant «vitaliste» proche de celui développé par Nietzsche dans *La Volonté de puissance* (t. II, p. 548).

Certes, ces allusions peuvent paraître courtes. Mais elles trouvent place au sein d'une analyse riche des multiples échanges d'idées dans les clubs, et elles éclairent certains aspects de la réception de l'œuvre gidienne.

[ CLAUDE FOUART. ]

1. V. la reproduction illustrant notre article : «De l'Expressionnisme allemand au contact de l'œuvre gidienne», *BAAG* n° 55, juillet 1982, p. 358.

- ◆ ZVI H. LEVY : *JÉRÔME AGONISTES. Les structures dramatiques et les procédures narratives de La Porte étroite* (Paris : A.-G. Nizet, 1984, 21,5 x 14 cm, IV-XIV-141 pp.).

*La Porte étroite* fut une œuvre charnière dans l'existence d'André Gide ; sa gestation, la plus longue et la plus pénible qu'il ait connue, témoigne d'une crise morale dont *Le Retour de l'Enfant prodigue*, rédigé comme un entr'acte heureux dans cette difficile période, résume les données principales, mais qui ne pouvait trouver sa résolution qu'au sein d'une mise en scène plus vaste et nécessairement novatrice. Seule la réussite esthétique était capable de transcender le conflit de la morale et de la vie, de l'amour mystique et de la joie païenne ; et cette réussite est liée à l'inauguration d'un procédé qui va ensuite s'épanouir dans l'œuvre de Gide et faire de lui l'initiateur de l'écriture romanesque moderne : la relativisation des faits racontés par la multiplication des points de vue, ce qui permet à la fois de raconter une histoire et de jeter le doute sur elle, de se livrer à une confession libératrice tout en se permettant de n'y pas adhérer vraiment. Tityre, Urien, Michel étaient seuls narrateurs d'un récit dont ils devaient assumer seuls les contradictions. Avec le journal d'Alissa, le procédé est trouvé qui permet, en projetant plusieurs éclairages sur un sujet unique, d'augmenter surtout sa part d'ombre, de fragmenter sa vérité en des messages incomplets et s'appelant l'un l'autre.

Mais avant d'atteindre la perfection structurelle des *Faux-Monnayeurs*, Gide a réalisé, avec *La Porte étroite*, une œuvre dissymétrique, presque bancal ; le journal d'Alissa, placé en fin de livre, comme dans un roman de Jules Verne ou d'Edgar Poe s'achevant par la découverte d'un document révélateur, tire à lui tout le reste de la narration ; il apparaît, sanctifié par sa présentation posthume, comme le livre de vérité qui mettrait en lumière les erreurs de Jérôme et l'abnégation d'Alissa.

C'est dire combien l'étude et l'interprétation de cette structure sont importantes, et combien Zvi H. Levy, en l'entreprenant, a eu raison d'en souligner les prolongements esthétiques et idéologiques. Considérant qu'on a jusqu'à présent abusivement privilégié la « lecture Alissa » en faisant de son journal le pivot de l'intrigue, il propose la recherche d'une organisation cohérente capable d'intégrer tous les éléments narratifs du livre – récit de Jérôme, lettres, journal d'Alissa : « La question essentielle [...] est la suivante : lequel de ces deux récits – celui de Jérôme et celui d'Alissa – intègre l'autre le plus complètement et le plus harmonieusement et permet, de ce fait, une lecture globale ? » (p. IV). Déterminer une telle hiérarchie, ce serait décider de la relation entre ces deux récits, et de la prééminence d'un narrateur par rapport à l'autre. Au terme de cette enquête systématique, c'est donc la figure idéalisée d'Alissa qui risque d'être remise en cause : « *La Porte étroite* perd alors sa

qualité de traité "poétique", d'hymne à la pureté de l'amour humain idéalisé et à la sainteté de l'"amour de Dieu", pour lui substituer le constat établi par Gide des relations inter-individuelles dans un contexte moral, culturel et social inspiré d'une réalité qu'il a connue lui-même.» (p. XIV). Mais n'est-ce pas prêter aux lecteurs de Gide, de Thibaudet jusqu'à nos jours, bien de la naïveté, que de supposer qu'une telle interprétation eût cours ? Ou n'est-ce pas plutôt une manière rhétorique de justifier par avance celle qui va être proposée tout au long de cette étude, à savoir la prépondérance — et finalement la justesse — du point de vue de Jérôme ? Comme son titre l'indique, le livre de Zvi H. Levy veut nous montrer que de sa place dans l'action découle la fonction de ce personnage, protagoniste donc «agoniste», c'est-à-dire combattant, s'usant à s'affirmer contre un peuple de femmes abusives ou abusées.

Un premier chapitre, procédant à un survol des «structures de l'intrigue», s'attache à démontrer la fonctionnalité des différents chapitres, et surtout du journal, par rapport à l'intrigue Jérôme—Alissa ; à partir de là, c'est une seule vérité que l'ensemble du roman est censé servir : «[...] la "lutte" que Jérôme mène afin de réaliser l'union véritable du couple qu'il forme avec Alissa. Cette lutte, Jérôme doit la mener contre plusieurs adversaires à la fois : contre les partenaires secondaires de cet affrontement ; contre Alissa ; et, occasionnellement, contre lui-même.» (p. 5). C'est ainsi à une réhabilitation, voire à une assumption de Jérôme que nous assistons ; le procès mené contre lui par Juliette et Alissa est jugé en sa faveur : «Son "Pauvre Jérôme [...], ce geste parfois je l'attends..." est une phrase dénuée de sens, si ce n'est pour rejeter sur Jérôme la responsabilité de l'échec, et compte tenu du fait qu'elle n'est, en principe, pas écrite pour être lue par lui.» (pp. 99-100). Et même le procès que Jérôme s'intente à lui-même se trouve disqualifié : «Quand Jérôme tente enfin de porter un jugement sur un épisode de son histoire, il le fait sous l'influence directe de l'intervention du "récit d'Alissa" [...]. Alissa arrive ainsi à retourner contre Jérôme narrataire, puis narrateur, la perception lucide de Jérôme personnage.» (p. 113). Dans ces conditions, il n'est pas d'épisode relaté par Jérôme qui ne puisse être relu en sa faveur, et c'est à quoi s'applique le deuxième et principal chapitre : sur le mode de la relation triangulaire — et donc forcément conflictuelle — sont passés en revue les personnages du récit, Jérôme servant de point commun à tous les triangles. Par exemple, l'opposition entre Lucile Bucolin et la mère de Jérôme est ainsi redéfinie comme l'affrontement de deux femmes possessives autour de l'adolescent.

Ce n'est pas que nous soyons en désaccord avec toutes les interprétations que ce chapitre propose ; au contraire, la minutie de sa démarche lui permet de relever de multiples détails laissés jusque-là au bord de la route, de rendre signifiants des gestes esquissés, des pauses, des hésitations dans les discus-

sions. La discussion de Jérôme avec la tante Plantier (pp. 37-8), ou un simple mouvement de Jérôme lors de la soirée de Noël, qui est décrite comme un film passé au ralenti, prennent ainsi un relief inattendu.

L'étude de Zvi H. Levy est à ce titre extrêmement stimulante, et même si elle doit susciter la contradiction, elle ne le fait qu'au profit de *La Porte étroite*, dont elle permet une redécouverte fructueuse. Malheureusement, ayant défini son objectif comme une vérité reconnue d'avance, elle tend à gauchir ses qualités de finesse par un dogmatisme excessif appuyé sur une méthode contestable : déduire de l'unité structurelle d'un récit son univocité, supposer que Jérôme, placé par Gide en position centrale, est approuvé par celui-ci, c'est identifier trop vite auteur et narrateur, et oublier que Jérôme, comme Michel ou le pasteur, selon l'aveu même de son créateur, est un personnage «ironique».

Concevoir ensuite toutes les relations inter-personnelles sur le mode de l'affrontement triangulaire — outre qu'il conviendrait d'approfondir ce qu'un tel schéma suppose à la lumière d'un René Girard —, c'est imposer au livre un carcan qui oblige à bien des acrobaties pour y faire rentrer toutes les situations. L'annonce de sa «guérison» par Juliette après son mariage est ainsi présentée comme une riposte à Alissa, sous prétexte que six mois auparavant son état physique avait servi de prétexte pour interdire son approche à Jérôme. C'est jouer sur le sens du mot «guérison», qui renvoie pour Juliette à son amour malheureux, et nouer autour de lui tant d'intrigues qu'on finit par s'y perdre : «L'idée de sa "guérison", que Juliette utilise contre Alissa, se retourne contre elle-même, puisque Alissa s'en sert pour éloigner d'elle Jérôme, vaincu de ce bonheur. Cette utilisation par Alissa se retournera ensuite contre elle, à son tour, quand Jérôme utilisera sa "conviction" pour tenter de surmonter le refus d'Alissa à la fin de leur ultime rencontre.» (p. 57). A force d'interpréter toutes les attitudes comme des attaques ou des ripostes, Zvi H. Levy est réduit à supposer d'autres rebondissements pour justifier la non-manifestation des premiers. Les uns et les autres s'annulent finalement, et l'on est en droit de se demander si l'on n'aurait pas pu en faire l'économie. Par exemple, avant de mourir, «Alissa prendra une "triple précaution" : elle envoie ses meubles à Juliette et son *Journal* à Jérôme ; et elle emporte avec elle, dans la tombe, sa croix d'améthyste [...]. Ces trois actes d'Alissa fonctionnent dans l'action de l'épilogue comme obstacles entre Jérôme et Juliette.» (p. 53). Cette manœuvre lui permettrait en effet de s'interposer pour toujours entre Jérôme et Juliette, d'empêcher une réconciliation qui serait comme une offense à sa mémoire. Seulement voilà... : «Son triple "testament" est inefficace (la croix d'améthyste, emportée dans la tombe, n'a pas empêché Juliette de confisquer le nom d'Alissa, quoique sans effet visible sur

Jérôme) ; en porte-à-faux (ses meubles, envoyés à Juliette, d'obstacle présumé deviennent incitation à l'amour entre Jérôme et Juliette) ; et agit à contre-sens (envoyé à Jérôme pour lui laisser une image d'Alissa qui doit le séparer de Juliette, le *Journal* fonctionne efficacement, mais du fait que Jérôme y a lu sa propre image). Le "Je suis guérie" de Juliette était une tromperie malencontreuse ; le testament d'Alissa apparaît, ironiquement, comme une "précaution inutile".» (pp. 57-8).

Mais on ne peut relever ici tous les points qui nous semblent litigieux, tout comme ceux qui au contraire suscitent notre approbation. Les uns et les autres ont de toute façon le mérite de soulever de vrais problèmes, dans un roman où rien n'est donné comme évident. Plus généralement, on pourrait dire que Zvi H. Levy propose une lecture de Gide qui nous paraît devoir mieux s'adapter à l'œuvre d'un Sartre. Cette idée d'affrontement permanent, de conduite dictée uniquement par la relation aux « autres » conçus comme des objets à posséder ou à éliminer, rend le lecteur particulièrement attentif au déroulement de ces rapports, mais les transforme souvent en pure mécanique dépourvue de portée symbolique. Dans l'univers gidien, les êtres manifestent plus qu'ils n'agissent, les actes qu'ils posent n'ont souvent de signification que pour eux-mêmes, en renvoyant à leurs propres contradictions qu'ils essaient de dépasser ou de nier. Point n'est besoin de supposer un réseau de volontés hostiles à l'égard de Jérôme pour expliquer son échec. Sans faire de lui un impuissant, ce que Zvi H. Levy ne veut envisager à aucun prix, nous devons constater que c'est lui d'abord qui met en place le dispositif d'exclusion dont il prétend plus tard faire retomber la responsabilité sur Alissa, en la chargeant de représenter, avec la croix d'améthyste, le rôle négatif de la mère. A partir du moment où il lie l'amour au mérite, et le mérite au renoncement, il s'oblige très logiquement à exprimer son amour par le refus et la fuite, à n'aimer jamais autant Alissa que lorsqu'il en est séparé, à bloquer toute situation qui le rapprocherait d'elle, ainsi qu'on le voit au début du chapitre VII. Le comportement d'Alissa doit également se comprendre comme la traduction d'un débat interne, de l'impasse de l'être écartelé entre deux postulations contradictoires, plutôt que comme le souci constant d'échapper à l'empire de Jérôme. Même si l'amour de ce dernier a certains aspects déplaisants, où peut se trouver celui d'Alissa, si tout en elle est défiance et calcul, et pourquoi alors se poserait-elle en rivale de Juliette ?

Dans les héros gidien gît une part d'ombre qui les fait prisonniers d'eux-mêmes, les autres leur tenant plus souvent lieu d'alibis que de contraintes. Qu'en dernier ressort *La Porte étroite* fasse le procès de l'idéal religieux et de l'éducation puritaine, ce n'est que trop certain, et nous sommes, sur ce point essentiel, bien d'accord avec Zvi H. Levy. Mais, pour parvenir à cette conclu-

sion, une lecture moins systématique est peut-être plus pertinente, qui redonne à chaque geste ou propos son épaisseur psychologique et sa fonction emblématique ; si les héros sont « en situation », ils sont aussi seuls face à un unique problème vécu par l'auteur, problème auquel ils sont chargés, chacun à leur manière, d'apporter une improbable solution.

Mais nous sommes pourtant reconnaissant à Zvi H. Levy de cette étude stimulante qui nous oblige à « travailler » le texte à notre tour pour tenter de répondre à son argumentation minutieuse et dense. Si son étude pose au moins autant de problèmes qu'elle n'en résout, il faut cependant la préférer à bien des analyses qui laissent le texte intact et le lecteur indifférent. [ P. M. ]

Vient de paraître aux PRESSES UNIVERSITAIRES DE LYON

ANDRÉ GIDE

★

CORRESPONDANCE

AVEC JEF LAST

(1934 — 1950)

édition établie, présentée et annotée par  
C. J. GRESHOFF

*Avec «ce fou de Jef», romancier et journaliste hollandais, polyglotte, grand voyageur et personnage haut en couleurs avec qui il se lia d'amitié en 1934, au moment de son engagement communiste, André Gide a échangé jusqu'à sa mort une abondante correspondance : les quelque 180 lettres publiées ici sont particulièrement intéressantes pour comprendre la «politique» de Gide (le voyage en URSS, la guerre d'Espagne, Munich...), mais il y est aussi beaucoup question de littérature, de voyages — et d'amitié.*

un vol. br., 20,5 x 14 cm, VIII-184 pp, 98 F  
prix, franco de port, réservé aux membres de l'AAAG : 80 F

déjà parus dans la même collection :

ANDRÉ GIDE, *CORRESPONDANCE AVEC FRANÇOIS-PAUL ALIBERT (1907-1950)*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Un vol. br., 576 pp., ill., 1982. 106 F

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT, *EN ITALIE AVEC ANDRÉ GIDE. VOYAGE AVEC GIDE, GHÉON ET ROUART (1913)*. Édition établie, présentée et annotée par Daniel Moutote. Un vol. br., 132 pp., ill., 1983. 40 F

PIERRE MASSON, *ANDRÉ GIDE. VOYAGE ET ÉCRITURE*. Un vol. br., 434 pp., 1983. 120 F

*Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide, au Délégué aux publications de l'AAAG, 3 rue Alexis-Carrel, F 69110 Sainte-Foy-lès-Lyon.*

## GIDE ET LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE \*

- Peter Schnyder, *André Gide, de la critique à l'écriture (1889-1906)*. Thèse de doctorat soutenue à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne le 18 février 1984 (dir. : Prof. Pierre-Olivier Walzer).

Même s'il a pu la considérer assez tôt comme une « dépendance » de l'œuvre d'art, la critique littéraire n'est pas, chez Gide, un appendice négligeable. Le soin qu'il apportait aux éditions et rééditions de ses volumes critiques — tels *Prétextes* (1903), *Nouveaux Prétextes* (1911), *Incidences* (1924) —, le sort qu'il fit à bien des articles (aujourd'hui célèbres) dans ses *Morceaux choisis* de 1921, prouvent suffisamment l'importance qu'il accordait à la plupart de ses écrits critiques, malgré son feint détachement. En envoyant *Prétextes* à son ami Ghéon, Gide avouait : « ils me dégoûtent ; mais j'y trouve des pages rudement bien ». <sup>1</sup>

C'est ce regard de Gide lui-même sur ses propres « écrits sur l'écrit », en quelque sorte, qui a servi de « topos » à notre étude. Nul doute qu'en eux il se soit reconnu, tout comme à travers eux il avait formé, exercé, modelé sa pensée. Ce que nous avons voulu mettre en évidence, pour notre part, c'est la profonde originalité de nombreuses de ces pages : leur variété, leur richesse, leur prudence..., leur hardiesse. Or cette originalité réside, à notre sens, dans une articulation étroite, intime, de la démarche proprement intellectuelle avec les multiples aspirations, souvent même contradictoires, de la personnalité.

\* Rubrique dirigée par Pierre MASSON (à qui tous les courriers et textes la concernant doivent être adressés : 92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers), ouverte dans le BAAG n° 60 (octobre 1983), pp. 557-64, avec les résumés des thèses d'Anna Guerranti, de Josette Borrás Dunand et de Pierre Lachasse.

1. Lettre de Gide à Ghéon, s.d. (CP 24 juin 1903), *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1976, t. I, p. 529. — Cf. la lettre enthousiaste que Gide adresse à Ernst Robert Curtius (lorsque celui-ci confie à l'écrivain son intention de traduire les passages les plus caractéristiques de ses livres critiques), dans *Deutsch-französische Gespräche. La Correspondance d'Ernst Robert Curtius avec André Gide, Charles Du Bos et Valéry Larbaud*, éd. par Herbert et Jane M. Dieckmann, Francfort-sur-Main : V. Klostermann, 1980, p. 103.

Chez Gide, la préoccupation esthétique n'est jamais séparée de la préoccupation éthique ou humaniste — que viennent à leur tour solliciter ou tirailler, mais aussi préserver de tout esprit de système et de tout dogmatisme, des tendances hédonistes ou individualistes.

C'est pourquoi notre projet général a été d'étudier la *genèse* et la *formation* de la pensée critique de Gide, dans une perspective qui ne néglige ni l'évolution spirituelle de l'écrivain, ni les développements multiples de sa conception esthétique. A la simple approche d'ensemble, c'est-à-dire au simple examen des idées ou positions de Gide, qui risquait d'occulter, selon nous, la fonction spécifique de la critique dans l'œuvre, et ses relations avec l'ensemble de cette œuvre, nous avons donc préféré une approche franchement génétique. Celle-ci du reste n'excluait pas le repérage de certains invariants, décisifs au regard même d'une dynamique, d'une évolution, et dont l'établissement d'une sorte de *terminus ad quem* venait confirmer la pertinence.

Notre enquête couvre la période qui va de 1889 à 1906. En 1889, Gide a vingt ans, et il inaugure sa carrière de « critique » avec le « Subjectif » et le *Journal*. En 1906, après avoir été un grand, un très grand élève, c'est le Gide de la maturité qui se dessine et s'affirme : sont formulées certaines orientations définitives de sa conception de l'art que gouverne, depuis quelques années déjà, un idéal classique assez souple et très personnel. Ainsi, c'est vers 1906 que Gide justifie théoriquement son rejet du vers libre ou du moins sa méfiance à son égard. Mais par la critique, c'est aussi à ses propres choix — ou ses propres contraintes — d'écrivain qu'il donne un soubassement lorsqu'il renonce par exemple à l'écriture poétique, ou lorsqu'il abandonne l'intention, pourtant longtemps caressée, de renouveler le théâtre bourgeois (en conciliant classicisme et vitalisme). C'est encore à cette époque, déterminante, que Gide découvre, à travers le roman anglais surtout, les possibilités du genre romanesque — prélude à des lectures plus approfondies et à la connaissance de Dostoïevski : une voie nouvelle et féconde, tant du point de vue des techniques narratives que des possibilités de renouvellement psychologique, s'ouvre alors à lui.

C'est là un fait indéniable, pour nous incontournable : par-delà les différences de contenu, dont l'écrivain lui-même a souligné l'importance, une identité de forme lie l'œuvre d'art à l'œuvre critique : il est un seuil d'élaboration à partir duquel Gide œuvre en artiste créateur, même lorsqu'il est critique. Cette *corrélation* entre l'instance critique et l'instance créative révèle un trait fondamental de l'artiste, le secret même de sa création. Produit d'une longue osmose entre les deux types d'écriture, elle ne se manifeste cependant que progressivement. Étudier la lente maturation de cette corrélation centrale entre l'analyse et la synthèse, entre la réflexion et la composition, entre une re-

cherche « critique » et une recherche « artistique » de la vérité, déceler en même temps la fonction d'apprentissage du discours critique, tel est l'objectif que nous nous sommes fixé.

Par la confrontation qu'il implique en effet avec les tendances idéologiques, les modes de sensibilité, les idées maîtresses d'une époque et d'une société, le travail critique peut être comparé à un dialogue permanent. Mais la critique pour Gide est plus qu'une joute : l'affrontement y a valeur de voie de connaissance — critiquer, pour lui, constitue un des modes de la pensée. Lieu privilégié de la contradiction, le dialogue est aussi celui d'une dynamique, nécessaire condition d'un équilibre vivant, ni figé ni dogmatique. En cela, nous pouvons dire que la critique représente une dimension essentielle à la fois de l'écriture et de la pensée chez Gide : de l'écriture, car les œuvres qu'il lit sont pour lui un ferment qui travaillera dans ses œuvres propres ; de pensée, car l'affrontement a été un moyen d'extérioriser et de dialectiser ses contradictions intérieures. Qu'on la compare alors à la critique littéraire vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup> : avec cette dernière, désuète, rétrograde et conventionnaliste, la manière de Gide, nerveuse et inventive, féroce mais tout aussi bien courtoise, opère une rupture profonde : elle se fait corps-à-corps de textes, d'idées, de tempéraments.

C'est en quoi cette critique est pour nous moderne : sachant réunir, dans un même travail du texte, lecture et écriture.

- Alison R. Measures, *Religious Inspiration in the Literary Works of André Gide : A Study of «La Porte étroite»*. Thèse de doctorat soutenue à l'Université du Pays de Galles à Cardiff le 31 octobre 1983 (dir. : Dr. Christopher Bettinson).

*La Porte étroite* is the most profoundly religious of all Gide's works. As an introduction to a detailed examination of the *récit* a short spiritual biography of the author, tracing the development of his religious thinking over the years, examines its influence on his works and surveys briefly his views on various specific aspects of Christian faith and practice (Chapter I). A study of the genesis of *La Porte étroite* and of its critical reception (Chapter II) precludes an examination of the bourgeois Protestant family milieu which

1. C'est notre *Introduction* (pp. 17-35) qui en fait état. — Quant aux éléments philologiques de notre travail, ils figurent, utilement espérons-nous, dans les *Appendices* qui contiennent, outre un «Tableau synoptique des écrits critiques de Gide» et «Quelques documents», la «Reproduction des écrits critiques non recueillis» (pp. 470-519), ainsi qu'un «Choix de variantes des écrits critiques recueillis» (pp. 520-604) par Gide, pour la période considérée.

provides a backdrop to the central story involving Jérôme and Alissa (Chapter III). A detailed analysis of the individual piety of the protagonists outlining the development and the nature of their faith reveals Jérôme's exclusive reliance on Alissa in spiritual matters while she, who has a more natural piety, is forced by his weakness into a nun-like renunciation of the world (Chapters IV and V). A study of patterns of love in the  *récit*  characterises other models of love and marriage which either influence the protagonists or provide a contrast with their extreme asceticism, demonstrating not only that the story of Jérôme and Alissa is inspired by that of André Gide and Madeleine Rondeaux prior to their marriage but also that the central couple base their notions of love on biblical teaching, religious writing and on other, non-religious literary models (Chapter VI).  *La Porte étroite*  is finally demonstrated to be not so much a religious work as a judgement by Gide both on his marriage and on those facets of his own personality which emanated from Normandy.

- Jean Debetencourt,  *Pourquoi et comment j'écris l'esthétique d'André Gide d'après ses déclarations* . Thèse soutenue à l'Université de Liège en 1942.\*

#### I. Choix d'un point de vue (pp. 2-8)

Pour Gide, l'œuvre et la vie sont, au départ, étroitement liées, la seconde rendant nécessaire la première qui l'organise. L'originalité de sa position consiste en effet à affirmer sa personnalité (son « tremblement ») et à renoncer à l'affirmer autrement que par une recherche purement esthétique. Cette position va ensuite évoluer ; avec le vieillissement, la ferveur diminue et l'équilibre entre le sentiment de l'art et les forces turbulentes de la nature se défait au profit de l'art, comme le montrent  *les Faux-Monnayeurs* , où l'effort d'organisation cherche à compenser un lyrisme bien assagi. Gide va donc passer d'un style complaisant à un style sec, et la perfection n'est pas au bout de son évolution.

\* Professeur et écrivain belge, Jean Debetencourt (1920-1980) a laissé à sa mort (6 décembre 1980) environ trois cents cahiers inédits de réflexions, dont une partie importante se rapporte à Gide. Le texte le plus ancien est une thèse sur l'esthétique de Gide, présentée à l'Université de Liège en 1942, qui fut reçue « avec la plus grande distinction » (mention suprême en Belgique). Mme Livia Legrand, d'Aix-en-Provence (que nous remercions ici), a bien voulu nous communiquer un exemplaire de cet ouvrage resté à l'état de dactylographie (161 pp.), et nous avons pensé qu'une analyse, dans la présente rubrique, en serait utile à nos lecteurs. [ P. M. ]

## II. *L'art et la vie* (pp. 9-29)

Pour le jeune Gide, cherchant un équilibre que sa particularité l'empêche de trouver dans l'ordre établi, le livre est une passion différée qu'il se donne le plaisir de vivre sans danger. Ainsi s'instaure un mécanisme de purgation par l'ironie qui s'exerce dès *Paludes* et qui consacre la rupture de Gide avec le symbolisme auquel ne le rattachait que son éthique idéaliste, et dont il conservera néanmoins sa conception exigeante de l'Art. Refusant de se priver de vivre pour écrire, Gide se détourne aussi bien du Parnasse, coupé de l'existence, que des Goncourt qui ne sont plus qu'un miroir passif de la réalité. Pour lui, l'art doit naître par surabondance de vie, là où vivre ne suffit pas à exprimer la vie. C'est l'esthétique des *Nourritures terrestres*, qui suppose qu'il faut avoir habité intensément les personnages que l'on peint, et donc qu'on ne peut peindre que certains personnages : la palette psychologique de Gide est forcément limitée.

## III. *L'art et les idées* (pp. 30-108)

Le moyen de recréer le lien entre l'art et la vie est pour Gide l'étude de la nature humaine ; la résolution de ses contradictions le pousse à se faire romancier et moraliste, mais c'est une erreur que de l'enfermer dans ses seules idées, car on fait alors comme Henri Massis qui, oubliant les préoccupations esthétiques de l'auteur, l'accuse d'immoralisme et de satanisme. En fait, l'influence de Gide n'est pas liée à une doctrine, mais à la justesse de sa peinture, et chacun trouve en son œuvre l'influence qui lui convient. Toutefois, depuis 1930, Gide a découvert la question sociale, il s'est mis alors à désirer influencer directement, ce qui l'a mis en conflit avec sa propre doctrine, comme le reflète le *Journal* de l'époque. Il avait lui-même lié la diminution de la faculté poétique d'un Claudel et d'un Ghéon au renforcement de leur attitude doctrinaire. *Les Faux-Monnayeurs* le montrent bien, Gide n'est pas l'homme des livres qui concluent. C'est ce refus de toute théorie, opposée à l'observation sincère de la réalité, qui pousse Gide à considérer dans son *Dostoïevsky* qu'il n'y a que des vérités particulières, et qui lui fit rechercher une morale païenne pour l'art, l'humanité étant à ses yeux décaractérisée par la suppression du mal et du péché. C'est ainsi que, partant de problèmes moraux, Gide échappe au moralisme : toutes ses œuvres, ironiques et négatives, sont faites pour être dépassées.

Une illustration de cette recherche du particulier est fournie sur le plan romanesque par le personnage de Lafcadio, mais aussi par le refus de Gide de confondre européenisme et oubli des nationalismes esthétiques, et plus généralement par son amour de l'étrange, du barbare, des *terrae incongnitae* en psychologie. Toute son œuvre est ainsi commandée par une philosophie de la

vie qu'il tient à exprimer, et qui se traduit par les variations formelles de ses œuvres (traités, puis soties) aussi bien que par les conversations, monologues, journaux qui parsèment ses œuvres.

Contraint par sa nature d'aborder des problèmes nouveaux, Gide est obligé de développer une éthique spéciale ; désireux de maintenir la gratuité de son art, il élabore une esthétique particulière, celle du renoncement, aussitôt après *Les Cahiers d'André Walter*, avec un refus des complaisances et la recherche d'un style impersonnel, subordonnant ainsi l'éthique à l'art et la traitant comme une dépendance de l'esthétique. Enfin, pour exposer une morale sans se faire moraliste, il pratique une double stratégie de complaisance et de détachement envers ses personnages, se faisant à la fois complice et critique d'un personnage original et familier, d'une partie de lui-même qu'il réclame mais qu'il s'efforce de faire comprendre. Mais ce procédé traduit peut-être une impuissance de Gide à parler en son nom et à développer ses idées ; il est fait pour suggérer, ce qui explique la réussite des soties, mais aussi l'échec d'*Œdipe* où la volonté didactique empêche le foisonnement du sens.

#### IV. La sincérité

##### 1. Gide et ses personnages (pp. 109-131)

Si Gide se purge de ses passions en faisant vivre à ses héros des aventures dangereuses, il retrouve également dans celles-ci toute l'émotion qu'il aurait eue à les vivre. Par sentiment du dramatique, il n'invente que les circonstances qui soulèvent en lui l'émotion et la soulèveront chez le lecteur. Peignant de l'intérieur, il peint ses héros avec détachement, mais aussi avec sincérité et amour.

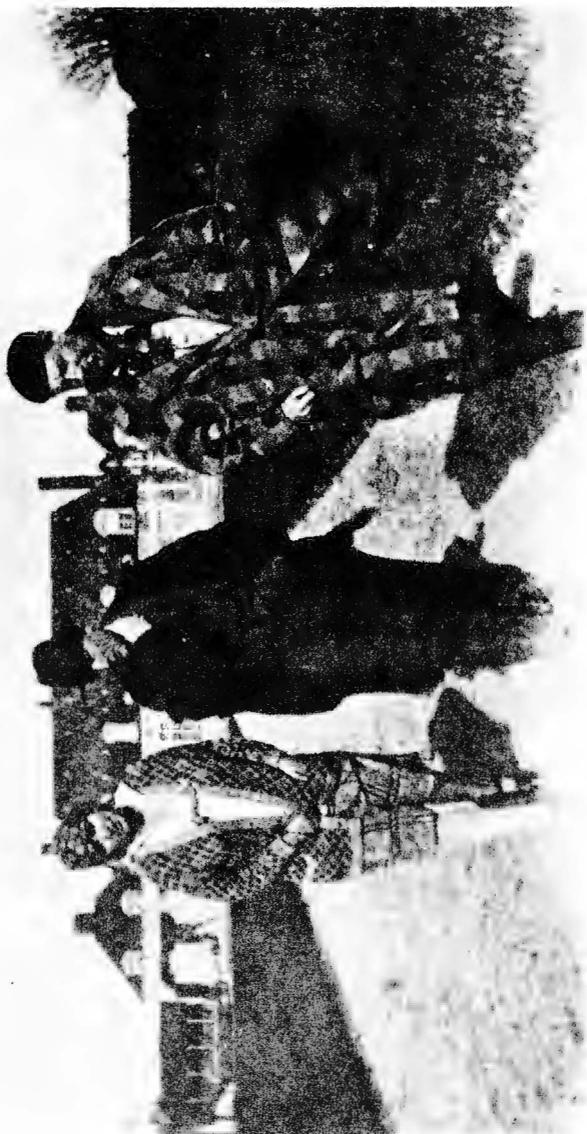
Il y a deux types d'écrivains : ceux qui font de la psychologie rapportée, analysant après coup des événements accomplis dont ils démontent le mécanisme ; ceux qui s'attachent intuitivement aux émotions des personnages créés de leur propre chair. C'est bien sûr le cas de Gide, qui fait de cette attitude un critère en fonction duquel il juge ses confrères. Par un processus de dépersonnalisation qui le mènera parfois à des crises, comme vers 1912, il trouve en lui de quoi peindre autrui ; mais par ailleurs il ne choisit pas ses héros, ils lui sont imposés par les contradictions de sa position morale et sociale.

##### 2. (pp. 132-148)

Pour Gide, l'homme éprouve la double postulation, définie par Baudelaire, vers Dieu et vers Satan ; cette contradiction doit engendrer une peinture sincère, mais suppose aussi une certaine préciosité dans l'expression, afin d'y enfermer une émotion spéciale ; la forme est motivée par une nécessité intérieure, mais le mot ne doit pas déborder l'émotion : l'art de Gide tend vers la litote.

V. *Remarques sur le métier de Gide* (pp. 149-160)

C'est cet art de la réserve qui domine chez lui ; on le retrouve dans la recherche des règles, destinées à comprimer son lyrisme, dans son refus de profiter de l'élan acquis, dans la soumission de la vie extérieure de ses héros à leur vie intérieure, ce qui lui fait bannir tous les détails inutiles, dans sa recherche enfin de la concision qui lui fait pratiquer une syntaxe quasi latine. Ce désir de concision trouve sa manifestation suprême dans *Les Faux-Monnayeurs*, livre où Gide rêvait de tout dire en un seul roman, et dont l'achèvement a entraîné l'arrêt de son élan créateur.



*Au Tertre, en 1927*  
*André Gide avec Roger Martin du Gard et sa fille Christiane*  
(Photo. Archives RMG)

## *Au Tertre, chez Martin du Gard*

par HENRI HEINEMANN

Le 16 juin dernier, nos amis de la région parisienne, à l'initiative de Mme de Bonstetten, sont allés en excursion au pays d'Alain et de Roger Martin du Gard. Tout cela se passait donc entre Mortagne et Bellême. Ils ont pu admirer la crypte de la collégiale de Mortagne, apercevoir la façade de la maison du philosophe Alain, noyée dans le lierre, pénétrer dans un manoir de ville, en vérité une merveille avec sa salle de séjour richement meublée selon le plus pur style renaissant, et un jardin coquet. Bref, pas une fausse note. L'après-midi, ce fut surtout la découverte du « Tertre », sous la conduite du Docteur et de Mme Limon, fille de Roger Martin du Gard. Notre Trésorier évoque cette très émouvante visite, d'autant plus lumineuse qu'il faisait un temps superbe.

Qu'on imagine, à moins de deux kilomètres de Bellême, un long chemin d'accès, véritable nef de hauts arbres, juste le passage d'un véhicule. Cela commence par une forte descente qui se reprend en une montée non moins forte au bout de laquelle, à gauche, apparaît une demeure très classique de brique et de pierre coiffée d'une toiture d'ardoise très pentue. Cette demeure, on la voit à travers un muret bas surmonté d'arabesques où s'entortille le lierre, et de la grille entrouverte on lui trouve un air noble. Sur le perron se tiennent les hôtes, le D<sup>r</sup> Limon et son épouse, cette dernière étant la fille de Roger Martin du Gard. Lui, grand, la taille bien prise, un ruban en lavallière, le style d'un Marcel Amont portant beau, avec cela aimable et sûr de lui ; elle, l'élégante cinquantaine, cheveux courts gris-blancs, robe azur. Chez tous deux, un mélange de simplicité gentille, de retenue, d'autorité discrète.

Nous voici dans la bibliothèque un peu sombre, aux murs tapissés de livres anciens qui font la place large aux classiques — de ces reliures solidement patinées — mais où l'on voit aussi les bijoux de nos enfances, en rouge et or. Un merveilleux poêle en faïence blanche tient lieu de haute cheminée ; un tuyau, également blanc, monte au plafond. Au centre de la pièce, les fauteuils, où se tinrent si souvent ces discutailleurs que furent Martin du Gard, Gide, Copeau et autres gens de confidences. Une porte-fenêtre ouvre sur le parc, à l'opposé de la porte d'entrée ; avant de la franchir, un coup d'œil s'impose dans le bureau. En réalité, c'est une pièce double, d'un côté canapé

et fauteuils, de l'autre deux tables de travail sur lesquelles d'ailleurs Martin du Gard ne se penchait pas pour écrire, préférant tirer une espèce de tablette qu'il posait, dit-on, sur ses genoux après s'être écarté de la table. Sur l'une de ces deux tables, quelques manuscrits, et un moulage de la main de l'écrivain. Aux murs, des photographies nombreuses, presque fixées côte à côte, racontent une existence. Bien sûr, on y trouve des familiers, Gide entre autres, ou encore l'auteur à des âges divers. Ici aussi, tout est un peu sombre et très feutré.

Le parc : aux abords immédiats, c'est la terrasse, puis, selon une symétrie aussi classique que la construction, se dessine une allée constituant la médiane d'un très long rectangle. A gauche et à droite, de l'herbe fraîchement coupée qui fleure le foin sucré (nous sommes en juin), et, sous de beaux arbres verts, d'un vert plein de santé, deux allées ombragées parallèles à la première. Ensuite, sur la gauche seulement, un bois assez profond. Dans le fond, en demi-cercle, une partie en contre-bas, bordée d'une balustrade de pierre, où se placent des statues d'allure antique. A droite, une petite terrasse, avec un banc de bois blanc, permet au rêveur de plonger son regard sur une vailleuse qui, de droite à gauche, descend vers un groupe de trois à quatre maisons aux toits de tuile : Martin du Gard appelait ce lieu son « musoir ».

Au delà de la propriété, la vue s'offre, unique, de collines tourmentées et verdoyantes que ne perturbe aucune construction désagréable ; les hameaux sont harmonieux, les chemins délicieux, les crêtes gentiment boisées. Aux enfants de la famille qui craignaient, en s'éloignant, de se perdre, on disait simplement : « Vous n'avez qu'à monter ! »

ANDRÉ GIDE  
ET MARC ALLÉGRET

*Une projection du film de Marc Allégret, Avec André Gide (1951), sera proposée aux Membres de l'Association, le vendredi 15 mars, à 20 heures très précises, au club «Film 13», 15 avenue Hoche, à Paris (VIII<sup>e</sup>) (métro Ternes ou Courcelles, bus 30 ou 84). Vos amis y seront les bienvenus.*

*Nous nous retrouverons un peu avant l'heure dans l'agréable bar aménagé au sous-sol. La fin de la séance est prévue vers 21 h 40.*

*Au cas où le nombre de participants excéderait celui des places disponibles, une deuxième projection pourrait être organisée à une date ultérieure. Aussi est-il recommandé de renvoyer dans les meilleurs délais le fichet d'inscription, inséré dans ce numéro, à M. Bernard Métayer, 28 rue Godefroy Cavaignac, 75011 Paris, accompagné de votre participation aux frais (35 F par personne, chèques à l'ordre de M. Bernard Métayer).*

## AAAG

### BILAN DE L'EXERCICE 1984

*En vue de l'Assemblée général 1985 de l'AAAG, qui entendra le rapport du Trésorier, nous publions ci-après le détail des comptes 1984 de l'Association. Il convient de faire remarquer à nos lecteurs que le montant du poste «Cotisations» n'apparaît moins élevé en 1984 (73 881,03 F) qu'en 1983 (90 122,55 F) que parce que les appels et rappels de cotisations insérés dans le BAAG d'octobre, paru seulement à la fin de décembre, n'ont pu avoir qu'un effet très partiel avant le 31 décembre : quelques jours plus tard, notre Trésorier avait déjà enregistré plus de 10 000 F de rentrées de cotisations, qui ne seront donc comptabilisées que dans le bilan 1985. D'autre part, pour la maintenance de notre Composphère, le principe de facturation d'IBM a changé et coïncide désormais avec l'année civile : les 1 767,24 F ci-après ne couvrent donc que la fin de l'année 1984, et la facture qui sera réglée sur 1985 couvrira la période allant du 1.1 au 31.12.85.*

Total des recettes	160 075,75
Total des dépenses	124 930,90
Solde au 31 décembre 1984	<u>35 144,85</u>
Compte courant postal	3 410,62
Compte BNP	6 947,23
Livret de Caisse d'Épargne	24 787,00

## RECETTES

Solde au 31 décembre 1983		21 243,33
Intérêts 1983 du Livret de Caisse d'Épargne		329,24
Cotisations		73 881,03
Vente de publications		30 492,15
Subventions		33 000,00
du CNL pour 1983	10 000,00	
du CNL pour le Colloque	20 000,00	
de la Ville de Paris pour le Colloque	3 000,00	
Divers		1 130,00
Total des recettes		<u>160 075,75</u>

## DÉPENSES

Frais de publications		76 115,31
Solde fact. Gallimard CAG 11	30 000,00	
Réassortiments anciens Cahiers	2 079,01	
Factures PUL	4 680,00	
Factures CEG (BAAG, etc.)	39 356,30	
Frais d'expédition des BAAG		9 182,10
Frais de secrétariat		10 491,78
Secrétaire générale	2 410,09	
Délégué aux publications	8 081,69	
Frais du Trésorier		1 051,50
Frais du Colloque		22 024,60
Maintenance Composphère		1 767,24
Frais d'équipement (renouv. machine à écrire)		4 098,04
Divers		200,33
Total des dépenses		<u>124 930,90</u>

## V A R I A

### ALFRED A. KNOPF (1893-1984)

\*\*\* Alfred A. Knopf est mort à New York d'une crise cardiaque, le 8 septembre dernier, dans sa quatre-vingt-douzième année. C'est un des plus grands éditeurs américains qui disparaît. Depuis la fondation de *Alfred A. Knopf Inc.* en 1915, dans un petit bureau de Manhattan avec un capital de 5000 dollars, il avait acquis une réputation mondiale en publiant plus de cinq mille titres, dont les meilleures œuvres d'auteurs américains et étrangers (parmi lesquels une douzaine de prix Nobel). «We had to prove, aimait-il à dire, that a small — highbrow if you like — publisher could pay his bills on the first of the month by bringing out the best literary work being produced in the world...» Appréciés pour leur contribution à la vie intellectuelle américaine, les livres de Knopf étaient aussi réputés pour la qualité de leur présentation matérielle. Élégant lui-même, portant des chaussures sur mesure, fin gourmet et connaisseur en vins, il recherchait la perfection en

matière de typographie, de papiers et de maquettes. Il avait été l'un des fondateurs de l'*American Mercury*, la revue littéraire qui eut une grande influence dans les années vingt. En 1960, AAK Inc. avait été rachetée par The Random House, mais conservait une très large autonomie. Knopf fut l'éditeur de nombreux grands écrivains étrangers : Thomas Mann, Kafka, Sartre, Jules Romains, Camus — et, bien entendu, de Gide, dont il publia plus de quinze volumes, dont la grande édition, établie par Justin O'Brien, du *Journal 1889-1949*, complet en quatre tomes parus entre 1947 et 1951, ainsi que le *Portrait of André Gide* d'O'Brien, en 1953. Et il s'appropriait à éditer l'essai sur Gide qu'est en train de terminer le poète Richard Howard (l'excellent traducteur de *L'Immoraliste*). Il convient de saluer la mémoire de celui par qui Gide a été connu et apprécié aux États-Unis.

### JOSÉ CORTI (1894-1984) \*\*\*

Alfred Knopf en Amérique, comme

Gaston Gallimard et Bernard Grasset en France avaient bâti des empires... En mourant à quatre-vingt-dix ans le 25 décembre, à Paris, presque aussi célèbre qu'eux, José Corticchiato, dit José Corti, ne laisse qu'«une boutique balzacienne et un catalogue fabuleux» (comme l'a écrit Bertrand Poirot-Delpech), catalogue placé sous le signe de la rose des vents entouré de la fière devise *Rien de commun*. Homme libre et ombrageux, aux coups de cœur imprévisibles et aux haines tenaces, Corti était devenu, depuis l'âge d'or surréaliste, un véritable mythe, le grand «petit éditeur» de Bachelard et de Gracq, de *La Chouette aveugle* et de *La Négresse blonde*, des grands ouvrages critiques de Mauron, Blin, Poulet, Castex... Après avoir longtemps résisté aux invites, il avait fini par écrire (ayant «scrupule à laisser courir à d'autres le risque de l'aventure») et publier en 1983 ses mémoires, illustrés de quelques nouveaux «rêves d'encre» (*Souvenirs désordonnés* (....-1965), X-237 pp.). Corti détestait Gide et la NRF, et le faisait volontiers savoir à ses visiteurs. Il avait néanmoins repris, en 1942 dans sa petite «Collection Romantique», la traduction gidienne du *Mariage du Ciel et de l'Enfer* qui avait d'abord paru chez Claude Aveline en 1923 (dernier tirage en juin 1981)... — C'est notre ami Bertrand Fillaudeau, collaborateur de Corti depuis quelques années, qui continue la librairie et les éditions de la rue de Médicis.

**UNE BIBLIOTHÈQUE GIDIENNE** \*\*\* A la Galerie Simonson (38-40, rue de l'Aqueduc, 1060 Bruxelles), on dispersera le 19 janvier la bibliothèque d'un amateur belge, riche de nombreux livres de Colette, d'Anatole France, de Proust, de Valéry et de Gide : une centaine d'ouvrages de celui-ci ou à lui consacrés, dont la collection complète du *Bulletin des Amis d'André Gide* et des *Cahiers André Gide* (le bibliophile était sans doute membre de l'AAAG), un des cinq ex. sur Hollande des *Lettres* (Liège, 1930, ex. signé par Gide et enrichi d'une «lettre aut., 1 p. in-12, fixant un rendez-vous»), l'éd. or. du *Prométhée mal enchainé* (rel. de De Samblanx, demi-marquin rouge à coins), et «26 photographies originales d'Uzès commentées par des extraits de *Si le grain ne meurt*, collées dans un album relié bradel demi-marquin noir».

**COLLOQUE** \*\*\* L'Université de Duisburg (RFA) organise, du 26 au 28 septembre prochain, un colloque sur «Formes et fonctions de l'intertextualité dans la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle». L'une des quatre séances sera consacrée à *André Gide* : y doivent présenter des communications nos amis Raimund Theis, Alain Goulet, Pierre Masson et Daniel Moutote. — Renseignements : R. Theis / H. Siepe, Universität Duisburg, Fachbereich 3, Postfach 10 16 29, 4100 Duisburg 1, RFA.

**GIDE, LEIRIS, L'AFRIQUE ET MICHÈLE MANCEAUX** \*\*\* La romancière Michèle Manceaux (*Un beau mariage, Pourquoi pas Venise, Anonymus...*) vient de publier son journal 1981-83, sous le titre *Brèves* (Paris : Seuil, 1984, 287 pp., 69 F). Elle y rend compte d'un voyage en Afrique. Un peu avant de partir, «histoire de me mettre en jambes, je lis *L'Afrique fantôme* de Michel Leiris. Touchant, cet intellectuel qui veut jouer les hommes d'action, mais qui ne s'intéresse qu'à lui, voit si peu et décrit si platement. Quoi qu'il tente, Leiris n'est ethnologue que de lui-même. Comme dans ce texte il n'y va pas carrément, c'est un livre carrément barbant. Je passe de Leiris à Gide : *Voyage au Congo*. "Qu'est-ce que vous allez chercher là-bas ? — J'attends d'être là-bas pour le savoir." Je pourrais faire la même réponse. Récit tout de suite beaucoup plus imagé et même passionnant. Gide ne se plaint pas, comme Leiris, des difficultés du voyage. [...] Dignité protestante tandis que Leiris geint, accablé par la chaleur, les moustiques, etc. [...] Au contraire, on voit Gide à la poursuite des papillons, filet à la main, dans les champs de manioc. "L'air est parfois si doux que l'on croit respirer du bien-être." Gide écrit pour son plaisir. Sa modernité tient à cette permission de plaisir qu'il se donne. Le mot "admirable" ou "épatant" revient après des nuits de bon sommeil. Gide sait que ce qui est intéressant à observer ne

l'est pas forcément à raconter. Il commence à décrire l'extraction de l'huile de palmes, mais il s'ennuie : "Je laisse le reste aux manuels." Leiris se serait forcé à aller jusqu'au bout. Dans la vie, il y a aussi ceux qui racontent des histoires interminables jusqu'au bout, sans entendre l'ennui qu'ils dégagent. Gide : "De plus en plus, toute conversation m'exténue. Je fais semblant."» (pp. 224-5).

#### D'ALGER, AOÛT 1944... \*\*\*

Dans la double page «Il y a quarante ans» qu'il publie régulièrement en reprenant des articles publiés dans *Le Figaro* d'alors, *Le Figaro-Magazine* du 15 septembre 1984 (p. 38) a redonné à lire «Un message d'André Gide» (paru dans *Le Figaro* du 10 septembre 1944 et qui n'avait jamais, à notre connaissance, été réimprimé) : «André Gide vient d'adresser d'Alger à notre directeur ce message : *Alger, le 29 août 1944. Mon cher Pierre Brisson, Aussitôt que les communications reprises avec Alger le permettront, je voudrais que vous parvienniez mon message amical, de sorte que l'expression de ma joie vienne s'ajouter et se mêler à la vôtre. Paris délivré, et déjà presque la France entière... oui c'est avec une joie immense que l'Afrique du Nord apprenait ces exaltantes nouvelles. Quant à celle de la reprise du Figaro, entendue hier à la radio, elle me touche tout particulièrement : c'est le bâillon qui tombe ; c'est la parole*

recouvrée. Durant si longtemps eut seule le droit de se faire entendre une voix qui se prétendait seule française, et contre laquelle notre cœur et notre esprit protestaient ! De cœur et d'esprit, bien qu'en silence, nous restions unis cependant, je le sais : unis au point que je ne trouve aujourd'hui rien de particulier à dire ; et ce message n'a d'autre but que d'apporter au Figaro le témoignage de mon indéfectible et active sympathie, en attendant que je puisse reprendre ma place parmi ses collaborateurs, ce qui ne tardera pas beaucoup, je l'espère. André Gide.»

**DISTINCTIONS \*\*\*** Deux décorations qui nous font plaisir : Irène de Bonstetten a reçu, pour son action culturelle, la Médaille de vermeil de la Ville de Paris, et Henri Heinemann, le ruban vert et blanc de Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres. Nos plus amicales félicitations à tous deux !

**NOS MEMBRES PUBLIENT...**

\*\*\* D'Évelyne Méron (auteur du «Pari de Pascal perdu par Alissa», AG 5, et de «Gide et nos vingt ans», BAAG 41), *Tendre et cruel Corneille. Le sentiment de l'amour dans «Le Cid», «Horace», «Cinna» et «Polyeucte»* (Paris : Nizet, 1984, 158 pp.). • D'Henri Heinemann, *Tant l'on crie Noël...*, contes illustrés par Stéphane Barraux, suivis de *La Cadrale* (Paris : Éd. du Pont de l'Épée, 1985, 144 pp., ex. sur bouffant, 50 F / ex. num. sur vergé ivoire, 75

F ; en souscription chez l'auteur, en ajoutant 10 F pour les frais d'envoi) : «Le point commun de tous ces récits, ce qui fait à la fois leur charme et leur valeur, c'est que, dans chacun d'eux, si le miracle se produit, il n'est pas né du hasard, d'un caprice du sort, du coup de baguette d'une fée : il découle tout naturellement et logiquement de l'amour.» (Suzanne Prou).

**DE FRANCE A GIDE... \*\*\***

D'Alain Clerval, dans une chronique de *La NRF* (n° 384, janvier 1985, pp. 65-9), une remarque... originale : «A sa manière, France annonce Gide : l'ondoïement de sa démarche [...] lui permet de se contredire»... Et encore : «France annonce Gide en ayant été ce contemporain capital, ainsi que Malraux désignait l'auteur des *Faux-Monnayeurs*»... (Décidément, de même qu'une faute récurrente devient à la longue l'usage et finit par être la norme, car toujours la mauvaise monnaie chasse la bonne, il faudra bien qu'on décrète un jour que la fameuse formule d'André Rouveyre est d'André Malraux...)

**DE JEAN DE TINAN A ANDRÉ**

**LEBEY \*\*\*** Un précieux petit livre, qui fait mieux connaître le jeune écrivain de *Penses-tu réussir !*, dont Gide (son lointain cousin) fut l'ami un peu réticent, vient de paraître (tiré à 130 ex.) en Belgique, préfacé par J.-P. Goujon : vingt-six *Lettres inédites à André Lebey* (vol. br., 22 x 16

cm, 76 pp., 450 FB franco de port, chez M. Georges Schmits, 15 avenue Reine-Astrid, B 4830 Dolhain, CCP 000-0945898-51).

**GIDE AL FRESCO \*\*\*** A la Librairie Corman, à Ostende (Adolf Buylstraat, 51), formant frise qui court au-dessus des rayons garnis de livres, une fresque (due au peintre Félix Labisse, né en 1905 à Douai et qui a résidé longtemps à Ostende, où il rencontra Ensor en 1923, avant de se convertir au surréalisme en 1938) juxtapose les portraits de quatre-vingt-trois écrivains. Gide y apparaît en cinquième position, après Aragon, Kafka, Apollinaire et Jarry, et avant Mauriac, Prévert, Claudel, La Fouchardière, etc... Notre ami Victor Martin-Schmets, qui nous signalait cette curiosité, ajoutait : « L'état de détérioration de certains portraits me laisse penser que cette frise a peu de chances de durer plus de vingt ans... » (La Librairie Corman vend des jeux de cartes postales illustrées des différents portraits.) Page ci-contre, nos lecteurs apprécieront le traitement réservé à Gide, auquel le pinceau de Labisse a donné un zeste de ressemblance avec Paul Claudel...

**SUR ROGER MARTIN DU GARD \*\*\*** Viennent de paraître, dans la « Bibliothèque du XX<sup>e</sup> siècle » des Éditions Klincksieck, les actes du colloque de Sarrebruck des 9-11 novembre 1981, publiés sous la direction d'André Daspre et de Jochen

Schlobach : *Roger Martin du Gard. Études sur son œuvre* (vol. br., 23,5 x 16 cm, 308 pp.). Parmi les vingt-huit communications ici rassemblées, signalons celles de membres de notre association : Martha O'Nan (Une lettre de RMG : 1949 et 1981), Michel Décaudin (Histoire et roman dans *L'Été 1914*), René Garguilo (RMG et la culture allemande), Réjean Robidoux (Une certaine idée de la femme), Maria Angels Santa d'Usall (La morale de RMG), Harald Emeis (RMG cryptographe), Bernard Alluin (Les problèmes de point de vue dans *Jean Barois* et *Les Thibault*), Grant E. Kaiser (Jeu et généalogie : la mort du père Thibault), Bernard Duchatelet (*Vieille France* au miroir de la critique française, de mars à décembre 1933).

**« PRÉSENCE D'AUGUSTE ANGLÈS » \*\*\*** Une association s'est créée, qui se propose d'aider à la publication des tomes II et III d'*André Gide et le premier groupe de la NRF*, restés en manuscrit à la mort d'Auguste Anglès, ainsi que le recueil de ses principaux articles (cf. *BAAG 60*, p. 521, note). Plus qu'une association d'amis ou de lecteurs, *Présence d'Auguste Anglès* (que préside notre ami Jean Riboud) se veut un tangible soutien financier et intellectuel pour mener à bien la grande œuvre d'A.A..

● Adhésions (cotisation annuelle : 100 F ; membre fondateur : 500 F ; membre bienfaiteur : à partir de 1000 F) auprès du secrétaire : Pascal



Mercier, 11 rue Saint-Romain, 75006 Paris.

**ROMAIN ROLLAND ET LOUIS GUILLOUX** \*\*\* Grâce à Mmes Marie Rolland et Françoise Lambert (à laquelle on doit d'autre part la récente édition des souvenirs de Guilloux, *L'Herbe d'oubli*, parus chez Gallimard en août dernier, 422 pp., 115 F), un petit livret, publié en «supplément» au *Bulletin* n° 139-142 de l'Association des Amis du Fonds Romain Rolland, présente la brève correspondance échangée entre Romain Rolland et Louis Guilloux (1927-1942), annotée par notre ami Bernard Duchatelet, qui a joint à ces quatorze lettres deux extraits inédits du *Journal* de Rolland. Celui-ci, après avoir parlé, en 1933, des «écrivains de plus de cœur que de talent, comme Louis Guilloux», lit deux ans plus tard *Le Sang noir* — et il écrit alors à l'auteur son «saisissement» : «Votre livre est extraordinaire. Il me faut remonter aux romans russes de ma jeunesse, pour retrouver un roman qui m'ait fait une impression aussi inattendue et aussi forte.» (On sait combien Gide admirait, lui aussi, *Le Sang noir*, roman vrai, «non point seulement (et point tant) en raison de la réalité qui l'alimente, mais de la sensibilité, de la passion, de l'intelligence, qui, s'emparant de la réalité, la refondent». [NRF, février 1936, p. 303].)

**MARCEL BRION (1895-1984)**

\*\*\* Né le 21 novembre 1895 à Marseille, Marcel Brion est mort à Paris le 23 octobre dernier. Historien, critique, essayiste, romancier, historien de l'art, il avait été élu à l'Académie française en 1964, peu après le début (1962) de sa célèbre *Allemagne romantique*. En 1922, à l'instigation de leur ami commun Auguste Bréal, Gide avait recommandé la «candidature» de Marcel Brion (alors avocat à Marseille) à Pontigny. Cinq lettres de lui adressées à Gide entre 1923 et 1935 (inédites) sont conservées à la Bibliothèque Doucet.

**HENRY BARRAUD / PAUL CLAUDEL** \*\*\* Signalons qu'une nouvelle œuvre d'Henry Barraud (de qui le BAAG de juillet dernier publia quelques souvenirs sur Gide) sera créée le 20 avril prochain au Théâtre des Champs-Élysées : *La Tête d'or*, tragédie lyrique en deux actes sur un poème de Paul Claudel, avec les chœurs de Radio-France et le Nouvel Orchestre Philharmonique sous la direction de Manuel Rosenthal.

**HENRI MICHAUX (1899-1984)**  
 \*\*\* «Découvrons Henri Michaux», demandait Gide en 1941 (dans une conférence que les Légionnaires l'empêchèrent de prononcer à Nice, mais dont le texte parut deux mois plus tard en une plaquette chez Gallimard). Et, ajoutait-il, «si je me pique de quelque chose, c'est de ne m'être pas souvent trompé dans mes choix. [...] Je reste fier d'avoir été le pre-

mier, je crois, à signaler au public la valeur de Jules Romains, puis de Giraudoux, au sujet de leurs premiers livres.» Plus de quarante années plus tard, alors que le poète de *La Nuit remue* vient de mourir, le 19 octobre dernier, à quatre-vingt-cinq ans (il était né, à Namur, le 24 mai 1899), malgré les consécration officielles, le Grand Prix national des Lettres de 1965 (qu'il refusa), les rétrospectives de 1976 et de 1978, et le flot des dithyrambes posthumes, Michaux reste aujourd'hui encore à découvrir... Certains amphigouris critiques, ces dernières années, l'ont plutôt desservi, et peut-être la modeste et amicale causerie de Gide, qui n'avait d'autre prétention que d'inviter à lire un poète étrangement neuf, reste-t-elle un bon guide...

**«L'ÉDITION CONTEMPORAINE»** \*\*\* Nous aurions dû signaler plus tôt à l'attention de nos lecteurs l'intéressante et très utile entreprise de la Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris VII (2, place Jussieu, 75005 Paris), avec sa collection «L'Édition contemporaine», qui vise, en dehors de tout discours théorisant, à reconstituer l'image la plus complète possible de quelques maisons d'édition françaises de ce siècle : présentation générale, chronologie détaillée, description détaillée de tous les livres publiés, nombreuses illustrations, reproduction de documents, bibliographie et index. Les deux premiers vo-

lumes de la collection (six autres sont en préparation), tous deux dus à Pascal Fouché, sont consacrés au *Sans Pareil* (1919-1935) (un vol. br., 24 x 18 cm, tiré à 500 ex., 448 pp., 1983) et à *La Sirène* (1917-1937) (*id.*, 592 pp., 1984) ; leurs index offrent, respectivement, 16 et 7 mentions de Gide — qui donna au *Sans Pareil*, en 1922, une édition du *Retour de l'Enfant prodigue précédé de cinq autres traités* et devait y publier une édition «considérablement augmentée» de *Caractères...* (quant à la *Sirène*, elle édita en janvier 1919 *Le Coq et l'Arlequin* de Cocteau, avec le fameux papillon restituant à Gide une phrase qui apparaissait sans guillemets dans le texte : «La langue française est un piano sans pédales»).

**RECHERCHES SUR LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE GIDE** \*\*\* L'Équipe, qui poursuit son travail d'inventaire et de collecte des textes de la Correspondance générale (et ajoute aux noms des personnes qu'elle a déjà remerciées ceux de M. Gaston Criel, 59 Seclin, et de Mme Annie Rottier, 78 Le Vésinet), vient de publier les fascicules II (1901-1910) et V (1931-1940) de son répertoire de *La Correspondance générale d'André Gide* ; le fascicule III (1911-1920) paraîtra en avril prochain, et les deux derniers de la collection (I : 1879-1900, et VI : 1941-1951, avec supplément et index général) avant la fin de cette année 1985. Ce répertoire inventoriara environ

vingt mille lettres, mais l'Équipe sait que plusieurs milliers d'autres peuvent encore être retrouvées, et elle re-

nouvelle *instamment* son appel au concours de tous nos lecteurs...

*au Centre d'Études Gidiennes*

**LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE  
(1879 — 1951)**

répertoire, préface, chronologie, index et notices  
établis par

**CLAUDE MARTIN**

avec le concours de l'Équipe du Greco 130053 du CNRS

**FLORENCE CALLU, JEAN CLAUDE, JACQUES COTNAM, PETER FAWCETT,  
CLAUDE FOUCART, ALAIN GOULET, PIERRE MASSON, NICOLE PREVOT**

Six fascicules brochés, 29,5 x 20,5 cm, tirés à 100 exemplaires numérotés.

Fascicule I (1879—1900)	à paraître
Fascicule II (1901—1910), 67 pp., 1984.	37 F
Fascicule III (1911—1920)	à paraître
Fascicule IV (1921—1930), 75 pp., 1984.	37 F
Fascicule V (1931—1940), 78 pp., 1984.	39 F
Fascicule VI (1941—1951)	à paraître

*Commandes à adresser au Directeur du Centre d'Études Gidiennes,  
3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,  
accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG  
(ou, sur demande, facture établie et jointe à l'envoi)*

## NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

*Liste des nouveaux membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par le Secrétariat entre le 26 septembre et le 31 décembre 1984 :*

- 1179 BIBLIOTHÈQUE de la FREIE UNIVERSITÄT (Institut de Philologie romane), Berlin, RFA. (Abonné).
- 1180 M. Jacques LEMONNIER, étudiant, 94300 Vincennes. (Étudiant).
- 1181 BIBLIOTHÈQUE INTERUNIVERSITAIRE de GRENOBLE (Section Lettres), 38402 St-Martin-d'Hères. (Abonné).
- 1182 M. Norbert REICHEL, professeur, 5431 Oberelbert, RFA. (Titulaire).
- 1183 BRITISH LIBRARY (French Section), Londres, Grande-Bretagne. (Titulaire).
- 1184 Mlle Argyro KARAHALIOU, étudiante, 1251 Luxembourg, Luxembourg. (Étudiant).
- 1185 M. Jean-Pierre LEDUC-ADINE, maître de conférences à l'Université Paris III, 75008 Paris. (Fondateur).
- 1186 M<sup>c</sup> Maurice RHEIMS, de l'Académie française, 75008 Paris. (Titulaire).
- 1187 M. Alain CARTON, technicien en matières plastiques, 40660 Moliets-Plage. (Fondateur).
- 1188 M. Alain LOMBARD, Administrateur civil au ministère de la Culture, 75004 Paris. (Fondateur).

**ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**  
**COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1985**

Cotisation de Membre fondateur . . . . .	200 F
Cotisation de Membre titulaire . . . . .	150 F
Cotisation de Membre étudiant . . . . .	100 F
Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i> . . . . .	100 F
BAAG, prix du numéro courant . . . . .	26 F

Les cotisations donnent droit au service du *Bulletin* trimestriel et du *Cabier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaires de tête, nominatifs, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, veuillez ajouter 30 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

*Règlements*

¶ par virement ou versement au CCP Paris 25.172.76 A ou au Compte bancaire ouvert à la Banque Nationale de Paris de Cayeux-sur-Mer sous le n° 00006059022, de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

¶ par chèque bancaire à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE, envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier

¶ exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

*Tous paiements en FRANCS FRANÇAIS et stipulés SANS FRAIS*

**MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK**  
Secrétaire générale  
15, rue d'Armenonville  
92200 NEUILLY-SUR-SEINE  
Tél. (3) 093 52 22

**CLAUDE MARTIN**  
3, rue Alexis-Carrel  
69110 STE-FOY-LES-LYON  
Tél. (7) 859 16 05

**IRÈNE DE BONSTETTEN**  
Antenne renseignements  
14, rue de la Cure  
75016 PARIS  
Tél. (1) 527 33 79

Délégués aux publications

**HENRI HEINEMANN**  
Trésorier  
59, avenue Carnot  
80410 CAYEUX-SUR-MER  
Tél. (22) 27 66 58

**PIERRE MASSON**  
92, rue du Grand Douzillé  
49000 ANGERS  
Tél. (41) 66 72 51

**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**  
UER Lettres classiques & modernes  
Université Lyon II  
Campus de Bron-Parilly  
69500 BRON

*Imprimerie de l'Université Lyon II -- 14, rue Chevreul, 69007 Lyon*  
*Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin*

---

Publication trimestrielle	Directeur responsable : Claude MARTIN
Commission paritaire : N° 52103	ISSN : 0044-8133
	Dépôt légal : janvier 1985



**ISSN 0044 - 8133**  
**Comm. parit. 52103**

**CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES**  
**UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES**  
**UNIVERSITÉ LYON II**  
**Campus de Bron-Parilly**  
**F 69500 BRON**

**PRIX DU NUMÉRO : 26 F**